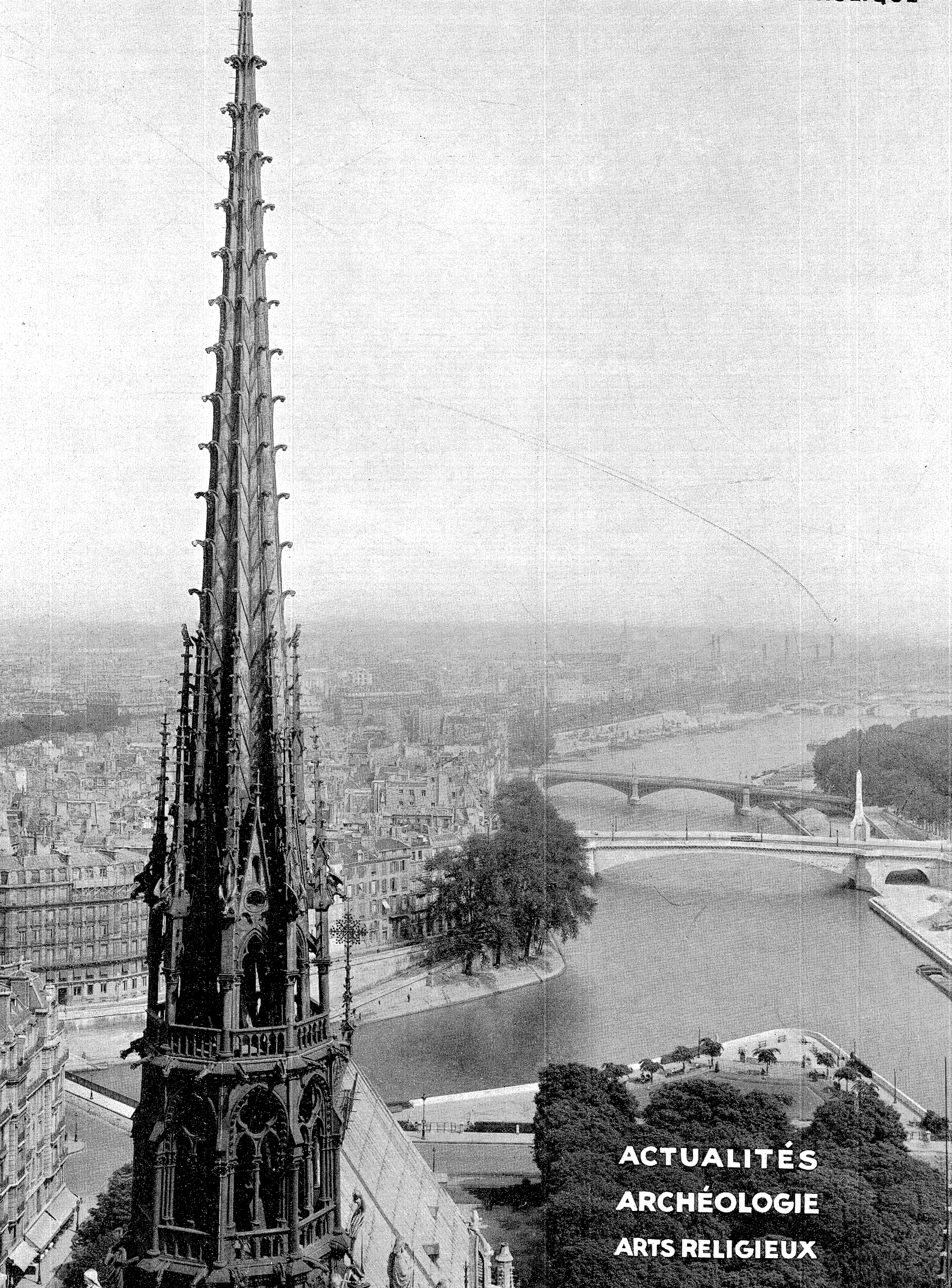




**ACTUALITÉS
ARCHÉOLOGIE
ARTS RELIGIEUX**

Les Eglises de France

ILLUSTRÉES

adressent leurs remerciements à
tous ceux qui en ont encouragé
la création, qui en ont facilité
le lancement, et qui ont aidé
par leur collaboration au succès
du premier numéro.

L'exemplaire destiné à

SA SAINTETÉ LE PAPE PIE XI
GLORIEUSEMENT RÉGNANT

a été spécialement imprimé sur papier couché Breton de grand luxe
avec couverture rempliée.

Les six exemplaires offerts à L.L. E.E. N.N. S.S.

LE CARDINAL ANDRIEU,
LE CARDINAL BINET,
LE CARDINAL LÉPICIER,
LE CARDINAL LIÉNART,
LE CARDINAL MAURIN,
LE CARDINAL VERDIER,

ont été tirés sur papier couché Breton supérieur.

Enfin, il a été fait un tirage Hors Commerce de dix exemplaires
numérotés de 1 à 10, réservés au Comité de Rédaction.

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO (JANVIER 1935)

comprendra, entre autres études illustrées, les articles
suivants :

GEORGES GOYAU, de l'Académie française.

Missionnaires de France.

I. — Enfants de la Normandie.

Chanoine DAVID, professeur à la Faculté libre des Lettres
de Lille.

Les Rois mages dans la peinture et la sculpture.

GEORGES RAEDERS, docteur ès lettres.

La Cathédrale de Strasbourg.

■ ■ ■

En outre, le grand poète catholique, M. FRANCIS JAMMES,
a bien voulu accepter d'écrire pour notre Revue une

VIE DE SAINT LOUIS

que nous publierons à partir du prochain numéro. Dans
le style le plus vivant, plein de lyriques « cigales », mais
aussi largement pénétré d'un esprit de *politique* chrétienne
qui lui confère une haute valeur historique et morale, ce
très beau livre est appelé à un succès retentissant. Que le
maître d'Hasparren, qui sait combien tous nous l'aimons,
combien nous l'admirons, soit ici remercié pour avoir
bien voulu accorder à nos amis lecteurs la primeur de sa
nouvelle œuvre. Nous la présenterons entourée d'une docu-
mentation iconographique originale.

L'ŒUVRE DES VOCATIONS SACERDOTALES

Œuvre active, œuvre d'espérance, toute faite d'avenir,
toute pètrie de volonté, voilà l'*Œuvre des vocations sacer-
dotal*es. Elle n'est pas destinée à *susciter* les vocations,
mais à les *faciliter*. Combien de jeunes âmes, attirées par
le Divin, désireuses de se donner entièrement à la mission
pour laquelle elles se sentent appelées, seraient arrêtées en
chemin, sans cette œuvre entre toutes éminente. Un prêtre
ne se fait pas seulement de bons sentiments et d'ardente
piété : il faut de longues, de très sérieuses études, il faut
une part de vie consacrée à la retraite, à la méditation, au
travail intellectuel. D'abord, une bonne préparation secon-
daire facilite l'entrée au séminaire, où elle se complète et
s'améliore. Puis, le séminaire lui-même est une école, pas
autre chose qu'une école supérieure de philosophie, de
théologie et de toutes les hautes sciences nécessaires à l'es-
prit sacerdotal.

Toutes ces études demandent du temps : donc, de
l'argent. Quelle que soit la bonne volonté des autorités
ecclésiastiques, les frais d'études sont tels que le recrute-
ment sacerdotal risquerait d'être limité aux milieux aisés.
Or, Dieu appelle souvent à la prêtrise des jeunes gens sans
fortune, incapables de subvenir même en partie à leurs frais
d'études.

C'est ici qu'intervient l'*Œuvre des vocations sacerdotales*
(il y en a une par diocèse). Grâce à elle, grâce aux dons
qu'elle reçoit, grâce aux bourses qu'elle crée, les séminaires
accueillent les jeunes clercs.

Notre revue est fidèlement attachée à cette œuvre, qu'elle
aime et qu'elle estime primordiale. Elle le prouve de son
mieux. Nos amis savent comment. Nous espérons montrer
ainsi que notre dévouement aux grandes causes ne se borne
pas à des appels platoniques.

Les Eglises de France

ILLUSTRÉES



ABONNEMENTS :
 France..... 100 fr. par an
 Etranger I..... 196 fr. —
 Etranger II..... 164 fr. —
 Le Numéro : 10 francs

REVUE MENSUELLE
 DU MONDE CATHOLIQUE

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
 17, Avenue de l'Opéra — PARIS (1^{er})
 Tél. : Opéra 88-49 — C. C. Paris 688-89



LA VIERGE ADORANT L'ENFANT-JÉSUS.
 Bois sculpté et doré. École alsacienne du XV^e siècle.



Document numérisé en 2019

Notre revue ne se propose que de **Servir**

Parmi les moyens d'expression dont la pensée dispose, il n'en est pas de plus étendu que la revue périodique illustrée : soumise à l'actualité, elle participe aux qualités et à l'agrément du journal, tandis qu'elle peut prétendre à la valeur du livre. Elle doit tenir ses lecteurs au courant du mouvement de la vie contemporaine et leur donner aussi des satisfactions intellectuelles d'une telle plénitude qu'ils veuillent en conserver la plus grande partie comme un document définitif.

Désireux de faire comprendre la leçon qui, pour le chrétien, se dégage de la vie courante, comme de l'étude du passé, nous composerons, chaque mois — et si cela se peut plus tard, chaque quinzaine — un panorama, un *album* où se côtoieront les articles

artistiques, historiques, littéraires, les reportages, les actualités ou les rubriques pratiques.

On reconnaîtra, toutefois, l'axe de chaque numéro, dans un sujet important, emprunté le plus souvent à l'archéologie et à l'histoire de l'art.

L'unité de cette revue, c'est d'être un reflet de la vie; et l'expression de cette unité se traduira dans un appel aussi large que possible aux témoignages visuels : *faire voir* pour *faire penser*. Ici, l'image sera placée à un rang éminent. Elle n'aura toutefois pas la primauté : texte et illustrations doivent s'appuyer mutuellement, se compléter, s'harmoniser.

Faite avec amour, avec conscience, avec foi, cette revue est conçue comme un hommage permanent à ce qu'il y a de plus profond dans notre civilisation.

LA DIRECTION.

AU DELA des interprétations et des commentaires accumulés pendant des siècles, nous nous efforçons de dégager la personne humaine du Christ, telle que la contemplaient ceux qui se demandaient les uns aux autres : « Qui est cet homme ? » Qu'ils fussent attirés, ou, au contraire, enclins à le haïr, il apparaissait à leurs yeux comme un homme entre les hommes, aux caractères accusés, irritants, adorables. Et sans doute, certains s'acharnaient-ils contre cet inconnu avec une passion décuplée par le mouvement intérieur qui les portait vers lui et qu'ils voulaient dominer coûte que coûte.

Si personne jamais ne put le convaincre de péché, du moins les méchants pouvaient-ils interpréter avec malice certains traits de sa nature. Nous savons maintenant qu'il était l'amour vivant, que l'amour était la source de cette violence, de cette impatience dont frémit encore chacune de ses paroles. Mais la plupart de ceux au milieu desquels il vivait ne pressentaient rien de cet amour. En revanche, ils entendaient ces imprécations, ces menaces, parfois suivies d'effet; ils virent un jour le fouet cingler les épaules des marchands. Ils constataient cette exigence stupéfiante qu'il affichait, d'être préféré à tout le reste du monde; et non seulement d'être le plus aimé, mais d'être le seul aimé. Ils trouvaient scandaleux ce parti-pris de déchirer les êtres, de les séparer les uns des autres, de rompre les liens du sang, et, pour finir, de vouer ceux qui l'avaient suivi à la haine, à la persécution et au martyre.

Le Fils de l'homme n'a pas beaucoup de temps pour se délivrer de son secret. A la dernière montée vers Jérusalem, il pourrait croire que rien n'est fait encore, que personne ne sait pourquoi il est venu. Il est venu allumer un feu qui doit embraser la terre et la renouveler, et seules quelques âmes commencent d'être ardentes! Même ses proches amis en sont à attendre de lui une réussite temporelle. Au sujet des plus limpides paraboles, ils lui posent des questions d'enfant. Dès qu'il leur parle ouvertement, ils s'étonnent et s'attristent. Il lui reste à peine quelques semaines; impossible de ménager ces Juifs : ni ceux qui cherchent à le lapider, ni ceux qui veulent faire de lui un roi. Voilà donc ce que, déjà au terme de sa course, le Fils de l'homme a pu obtenir de ses amis et de ses ennemis :

LE FILS

par François MAURIAC

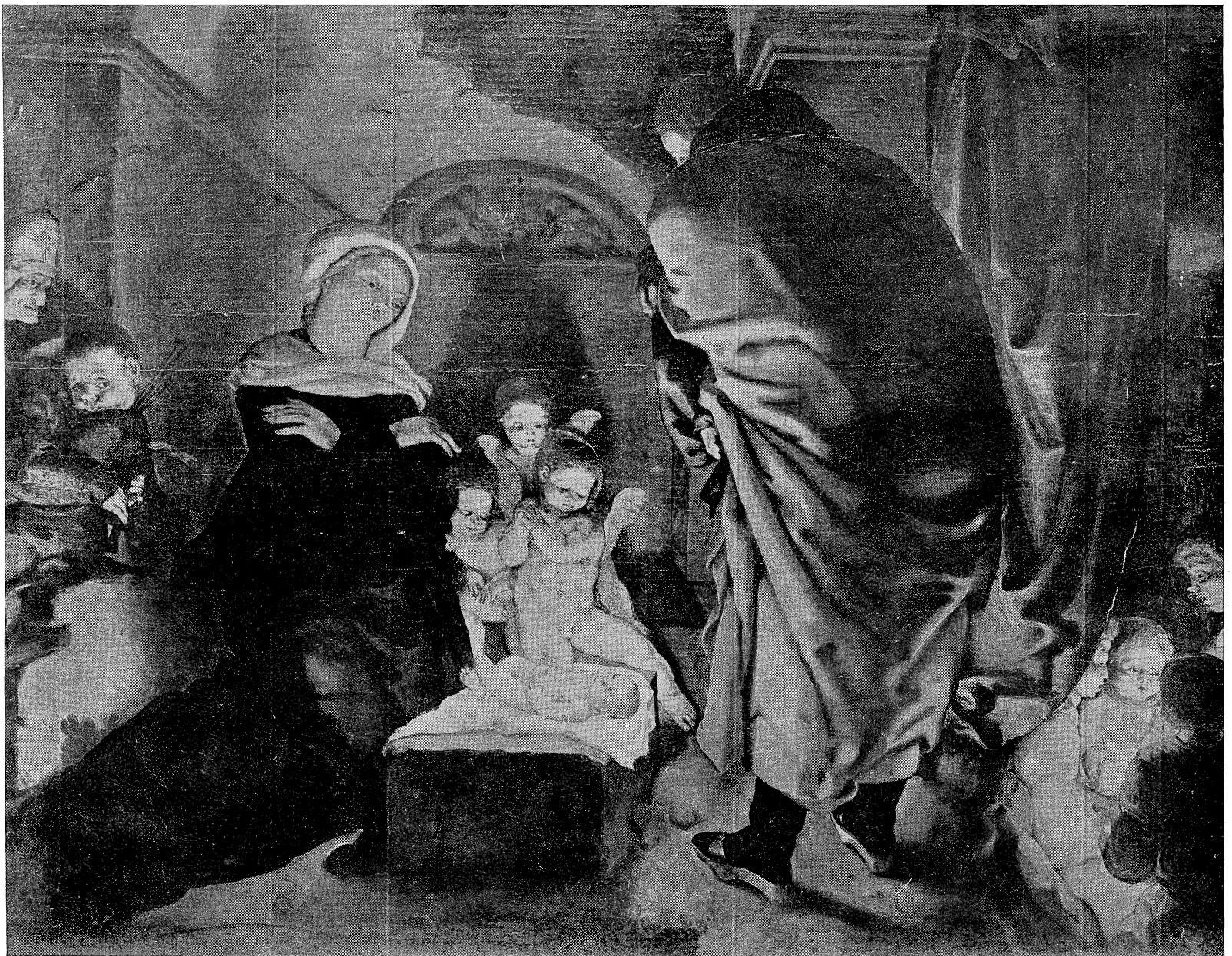
une menace de lapidation, l'offre d'une royauté éphémère! Ce n'est pas sans doute qu'il juge méprisable cette fidélité, ni même ces espoirs un peu sordides... Mais quand il ne sera plus là, qu'attendre de ces pauvres incendiés chargés de porter le feu aux quatre coins du monde? Il faudra donc que l'Esprit fasse tout en eux... Oui, il y a je ne sais quoi de pressé, de haletant, et même d'irrité dans certaines exclamations du Christ : « Et vous non plus, vous ne comprenez pas? Etes-vous donc aussi sans intelligence? »

En vérité, quand il s'irrite vraiment, et qu'il ne retient pas les imprécations ni les malédictions, il s'adresse toujours à des groupes, à des castes, jamais à un homme en particulier. Dès qu'il se trouve devant une âme, fût-ce celle de Judas, il se démasque, et c'est la face de l'amour qui apparaît. Il hait et maudit la richesse; il crie : « Malheur aux riches! » Il leur ferme la porte du ciel. Mais il lui suffit d'un regard sur le jeune homme riche, et déjà il l'aime.

Et de même, Jésus dénonce l'adultère, et son exigence va jusqu'à vouloir que ses disciples arrachent leur œil plutôt que de céder au désir impur. Il impose d'un seul coup à ces hommes charnels cette pureté du cœur contre laquelle l'humanité regimbera jusqu'à la consommation des

LUCAS DE LEYDE : LA NATIVITÉ

Arch. Phot.



DE L'HOMME

de l'Académie Française

siècles; il jette dans les ténèbres extérieures, avec une douceur terrible et en l'appelant son ami, l'homme qui n'est pas revêtu de la robe nuptiale. Oui... mais cet homme est le personnage d'une parabole. Dès que Jésus rencontre une créature de chair qui a péché dans sa chair, il lui adresse les mots dont se nourrit encore l'espérance humaine (le plus humble chrétien connaît cette grâce, lisant par exemple l'évangile de la femme adultère, d'entendre soudain, comme si elle s'adressait à lui-même en particulier, la parole : « Et moi non plus, je ne te condamnerai pas... »). Ses menaces aux scandaleux font frémir : « Il vaudrait mieux leur attacher une meule de moulin au cou... » Et pourtant, voici une femme de mauvaise vie par qui beaucoup d'âmes ont été entraînées au mal... Cette Madeleine, bénie dans les siècles! Sans doute, touchons-nous ici à ce qui devait frapper et irriter au plus haut point les ennemis du Christ. Les paroles de pardon et d'amour adressées à Marie-Madeleine décident Judas à le trahir. Ce qui choquait les habiles, dans le Christ, c'était ce que nous appellerions aujourd'hui son illogisme. Il s'asseyait à la table des publicains après avoir maudit la richesse; il jetait l'anathème à des hommes d'une grande vertu apparente et refusait de leur dire qui il était. Mais, un soir, au bord de la route, reprenant souffle sur la margelle d'un puits, il se révélait à cette Samaritaine adultère qui l'interrogeait au sujet du Messie : « Je le suis, moi qui te parle. » Et le secret qu'il avait refusé de confier aux scribes et aux pharisiens, il le livrait à un pauvre mendiant, à cet aveugle-né qui, tombant à ses pieds, l'adora. C'est que cette créature coupable à laquelle il s'adresse en particulier, Jésus la voit d'un regard de Dieu qui embrasse le réseau infini des hérédités, la chaîne sans fin des effets et des causes : l'amour tient sous son regard cet écheveau d'une seule âme. Lui seul, le Fils de Dieu, peut mesurer la conséquence infinie, dans cette âme pécheresse, du moindre soupire vers lui : « Seigneur, souvenez-vous de moi... » Et voici le pauvre larron qui entre avec son Dieu au corps déchiré (on pourrait confondre leurs deux corps) dans la gloire.

La justice de l'amour apparaît aux pharisiens et aux sages de tous les siècles comme un comble d'injustice. Il sera donné à celui qui a déjà reçu, les ouvriers de la première heure ne touchent pas plus que ceux de la dernière, ni le fils aîné plus que le prodigue : le cœur du Christ a des raisons que notre raison ne connaît pas, et contre lesquelles notre sagesse s'irrite. Ses pensées ne sont pas nos pensées...

Et c'est pourquoi ses ennemis feignaient de croire qu'il avait une prédilection pour le pécheur, en tant que pécheur. Au vrai, comment le Christ eût-il aimé le péché par lequel son corps ne fut plus qu'une plaie? Mais il est venu sauver ce qui était perdu, c'est son affaire que notre conversion : il nous préfère nous, pécheurs, comme un homme préfère l'objet de son travail. Peut-être aussi (mais n'est-ce pas beaucoup s'avancer?) discerne-t-il chez tel ou tel, que l'amour humain égara, un cœur exigeant, — et c'est justement cette race de cœurs exigeants qu'il charge de conquérir le monde en son nom. Lui seul, qui voit le secret des êtres, découvre la richesse intérieure, le trésor sans prix que dilapide, au hasard des passions, une Marie-Madeleine.

Peut-être enfin obtient-il plus aisément du pécheur repentant cette reddition dernière où un cœur lui est tout livré et ne se débat plus. Le pécheur n'a pas à le croire sur parole, comme les purs, lorsqu'il l'assure de sa misère. Le pécheur ne connaît pas son infamie par oui-dire. Il a traversé ce désert, et ses pieds saignent encore. Il a été ce lépreux, il a eu ces mouches immobiles sur ses plaies; il a gardé les pourceaux, et les pourceaux le gardaient.

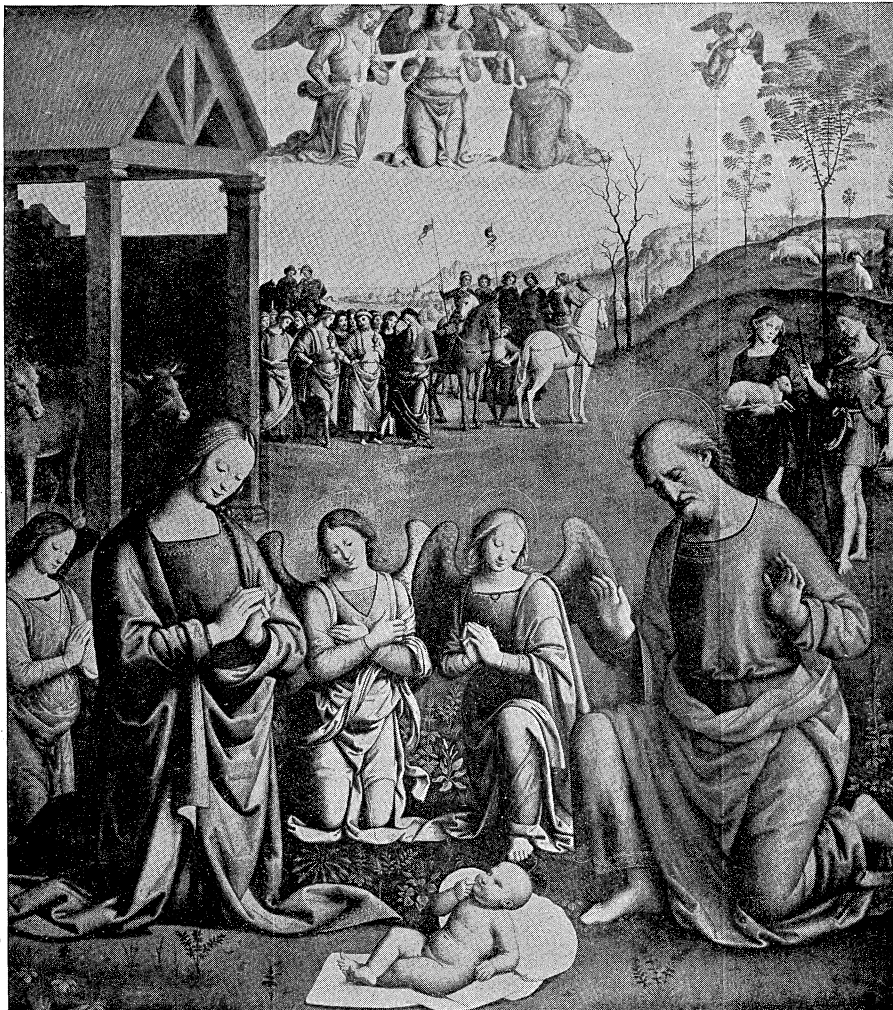
Et maintenant il ne ruse pas, il consent à sa totale défaite; il est ce cœur rompu, sur les pieds de l'amour.

Pourtant le disciple que Jésus aimait, l'Église croit qu'il avait toujours sauvegardé la pureté de son cœur et de son corps. Venu pour les pécheurs, le Fils de l'homme a choisi un ami qui n'avait pas gravement péché. Et de même s'il s'est adressé, avec une prédilection particulière, aux ignorants et aux esprits incultes, le front de celui qu'il aimait entre tous rayonnait d'intelligence et de génie. Sans doute la mère de Jean demanda-t-elle pour lui et pour son frère une place à la droite et à la gauche de Jésus, dans le royaume promis. En dépit de cette faiblesse, Jean eut toujours l'esprit attentif aux plus profondes paroles du Seigneur. C'est bien le même Jésus qu'a vu et entendu l'apôtre bien-aimé, le même qu'écoutaient André, et Thomas, et Judas. Seulement, grâce à l'intelligence illuminée par l'amour, que Jean eut tôt fait de démasquer son Dieu! Ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu ses yeux, ce qu'il a contemplé et ce que ses mains ont touché, c'est ce que les onze autres ont entendu et vu, et contemplé, et touché. Mais lui, plus profondément que Pierre, peut-être, a compris ce qu'il aimait et aimé ce qu'il comprenait. Une intelligence qui aime, un amour qui comprend... C'était sans doute cela, mon Dieu, qui vous le faisait chérir entre tous les autres.

Comment Judas n'aurait-il pas été jaloux? Vous étiez injuste, vous aviez des préférences, vous attiriez par des prestiges et vous trompiez ceux qui vous suivaient en négligeant les sources légitimes de gain. Vous affectiez la vertu, mais vous aviez de mauvaises fréquentations. Judas s'asseyait à des tables où il eût rougi de prendre place avant de vous connaître. Vous gâchiez un pouvoir extraordinaire; vous compromettiez une partie gagnée d'avance; vous vous mettiez tous les puissants à dos. Vous vous livriez à des violences regrettables contre les docteurs de la Loi, contre des marchands et des changeurs bien vus de tout le monde. Après vous être répandu en paroles simplement imprudentes, l'orgueil vous poussait à tenir des propos de fou touchant votre corps qui serait du pain, et votre sang du vin! Oui, vous en étiez venu là! et du coup — au soir d'un de vos miracles le mieux réussis, pourtant! — vous aviez perdu les meilleurs partisans, les seuls qui fussent raisonnables et de bon conseil. Vous compromettre vous-même, c'était votre affaire. Mais ceux qui s'étaient confiés à vous avaient une revanche à prendre. Doué comme aucun homme ne l'était, vous aviez réussi à vous aliéner tous les partis, et la seule carte qui vous restât, votre dernier atout, la faveur populaire, vous refusiez de la jouer... Vous ne vouliez pas être roi...

SPAGNA : LA NATIVITÉ (Louvre)

Arch. Phot.



Il voulait être roi! mais il avait choisi de ceindre cette couronne, et non une autre; de revêtir ce manteau écarlate, et non un autre; de tenir ce sceptre de roseau, et non un autre; de s'étendre enfin sur ce trône, le seul auquel ses amis n'eussent jamais songé et où son amour le retient encore. Il a consenti à ce que le peuple le fit roi, mais en demeurant caché. Cette hostie adorée dans le silence de l'amour, dans la gloire de la liturgie, ce pain vivant qui avance vers toutes ces bouches tendues, qui se multiplie selon les besoins des cœurs mourant de faim, puis qui se dérobe de nouveau au fond du tabernacle : telle est la manifestation de sa royauté dans le monde, éclatante pour ses amis, mais invisible à ceux qui ne le connaissent pas.

Nous l'avons tellement rapproché de nous, nous nous sommes tellement servis de lui, le prenant et le rejetant tour à tour, que nous avons fini par ne plus discerner, dans le Christ, ce Fils de l'homme, différent de tous les autres, ce « caractère »



Arch. Phot.

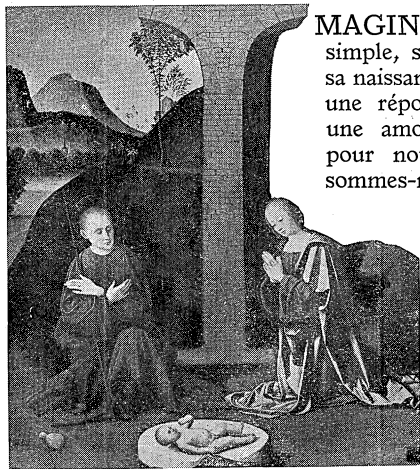
BLOMAERT :
LA
NATIVITÉ

si entier qu'il suscita l'extrême de l'amour et l'extrême de la haine. Car ceux qui ne souhaitent pas de mourir pour lui voulaient le lapider. Même ce Thomas Didyme dont nous n'avons retenu que l'incrédulité, avant la Passion du Christ aspirait déjà au martyre : lorsque, à la nouvelle que Lazare était mort, Jésus voulut revenir en Judée, ses disciples cherchaient à le retenir à cause des Juifs. Et ce fut Thomas qui leur dit : « Allons-y, nous aussi, et mourons avec lui. » Ainsi l'aimait celui qui avait, en apparence, la moindre foi.

Mais nous ? Oubliant qui était le Fils de l'homme, et ce qu'il est réellement, nous décidons de son indulgence à notre égard, nous supposons qu'il nous préfère. Nous interprétons sa volonté, ses desseins sur nous. On dirait qu'il s'agit d'un Dieu complaisant, inerte, qui ne s'oppose pas, qui prend la forme de notre désir et prononce les paroles intérieures dont nous avons besoin. Mais si tout chrétien a raison de croire qu'il est immensément aimé par le Christ, il ne saurait sans témérité s'arroger des droits particuliers sur son cœur, se donner des permissions, tabler sur son indulgence, escompter un traitement de faveur. Parce que dans l'Évangile nous voyons les crimes de toute une vie anéantis par un acte de foi, par une seule larme de repentir et d'amour, nous oublions que dans le même Évangile la vertu apparente d'une existence ne tient pas contre la haine, contre l'avarice, contre la sécheresse du cœur. « Ce ne seront pas ceux qui crient : « Seigneur ! Seigneur... » Aucun texte ne nous paraît plus terrible que celui-là. Crier : « Seigneur ! Seigneur ! » cela nous donne tellement l'illusion d'aimer et d'être aimé ! Cela nous aide tellement à vivre le plus loin possible des pauvres, des malades, des prisonniers qui sont le Christ ! Malheur à nous si, au jour du jugement, nous nous trouvons en face d'un juge *inconnu*, si aucun de ses traits ne rappelle ceux que nous lui avons prêtés à notre convenance, si nous ne reconnaissons pas cet étranger, dont nous parlions sans cesse — et qui, lui non plus, ne nous reconnaîtra peut-être pas...

François MAURIAU.

LE PLUS DOUX ROYAUME



MAGINEZ, mes Frères, ce Messie si simple, si familier, si proche de nous par sa naissance, ne vous semble-t-il pas comme une réponse à nos désirs secrets, comme une amoureuse condescendance de Dieu pour notre pauvre nature humaine ? Ne sommes-nous pas corps et âme, substance matérielle et substance spirituelle tout ensemble ? Plongé dans la chair, notre esprit n'a-t-il pas besoin de voir, d'entendre, de toucher, de saisir, par tous les sens pour comprendre et pour aimer pleinement ? L'aveugle, devenu père, ne prend-il pas entre ses doigts agiles, la tête bouclée de son enfant, afin de le connaître d'une manière sensible et de le chérir davantage ?

Eh bien ! ne vous paraît-il pas

que Dieu a voulu, lui aussi, offrir une image concrète à nos yeux, afin que notre attrait soit plus vif et notre piété plus facile ? C'est par bonté pour nous qu'Il a pris un visage comme le nôtre, un cœur semblable à notre cœur ; c'est par amour qu'Il s'est fait homme, accessible à tous ; qu'Il devint notre parent, notre frère, qu'un peu de notre sang a coulé dans ses veines, de sorte que parmi les Juifs qui passent aujourd'hui dans nos rues, nous pouvons penser qu'il y a des cousins éloignés de Jésus.

« *Et verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Le verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous ! » Ah ! quelle étonnante et merveilleuse nouvelle ! Je comprends qu'à ces mots, chaque dimanche, les chrétiens se recueillent et se mettent à genoux. L'Incarnation n'est-elle pas la plus divine manifestation de tendresse que l'humanité ait jamais connue ? Ce Dieu qui vient à nous comme un frère est-ce qu'il ne nous donne pas une grande leçon d'intelligente bonté ? A nous qui voulons être bienfaisants parmi de plus pauvres, de plus ignorants, de plus faibles que nous, est-ce qu'il ne nous enseigne pas qu'il faut descendre de notre pinacle, nous dépouiller de notre orgueil, nous mettre amoureusement à la portée de tous, partir de ceux que nous voulons atteindre, nous faire humble avec les humbles, enfants avec les enfants, malheureux avec les malheureux, puisque Lui s'est fait homme d'abord pour nous élever jusqu'à Dieu (1).

R. P. Marie-André DIEUX
de l'Oratoire.

LUINI : LA NATIVITÉ

Arch. Phot.



(1) Cette page est extraite de *Sur les Routes du Bonheur*, qui va paraître aux Éditions Spes



S. E. LE CARDINAL VERDIER.

Photo Henri-Manuel (Paris).

C'EST LA FOI, dit-on, qui a dressé, au cours des âges, sur notre ciel de France, ces églises, ces cathédrales, si diverses d'inspiration architecturale, si riches de lignes, de couleurs, de beauté.

On a raison.

Serait-il paradoxal de prétendre qu'en ce ^{XX}^e siècle, dont l'aube surprend maintes tentatives de destructions religieuses, c'est la même préoccupation de foi profonde et agissante qui multiplie sur notre sol les constructions d'églises et qui ouvre les uns après les autres les chantiers du cardinal ?

Et si nous ajoutons que pareille entreprise de foi est singulièrement étayée par un souffle de chrétienne charité envers la classe ouvrière, durement éprouvée par le fléau bien moderne, hélas ! du chômage généralisé, que penser de notre temps ? Sinon, qu'il n'est pas plus mauvais que bien d'autres.

Pour le moyen âge, époque de foi par excellence, la construction d'une église, c'est une œuvre essentiellement populaire : nul n'y refuse son concours.

Le roi donne un peu de son or ; l'évêque, maître de l'œuvre, choisit son architecte, collaborateur, modeste toujours, anonyme souvent, qu'il conseille et soutient, et fait prêcher pour que soient recueillies les offrandes de la collectivité chrétienne ; la foule où, démocratiquement, voisinent manants et seigneurs, « s'attelle » à la besogne, aiguillonnant les bœufs des convois, gâchant le mortier, hissant les pierres de taille.

Un chantier de cathédrale apparaît comme une ruche en pleine activité, où l'enthousiasme, soutenu par la foi, galvanise l'effort de longues années, parfois de plusieurs siècles, vers une réalisation commune et pour un bien commun.

Les choses, aujourd'hui, se présentent-elles si différemment ?

C'est toujours l'évêque qui est maître de l'œuvre. Aidé par les Pouvoirs publics dans les limites établies par la Loi de Séparation, c'est lui qui suscite l'âme ardente, nourrie de foi orthodoxe, seule capable d'inspirer la conception d'un sanctuaire catholique ; il en fera son architecte, collaborateur, dont le nom, connu des contemporains, viendra se perdre, après un siècle, dans l'anonymat d'une réalisation gigantesque, glorieuse, divine, c'est lui qui fait prêcher et, chaque dimanche, la chaire de nos paroisses les plus opulentes comme les plus modestes, retentit d'appels réitérés à la charité collective, et c'est dans la même bourse que l'obole du pauvre se marie démocratiquement au billet du riche pour soutenir fidèlement cette œuvre de foi profonde qu'est la construction des églises pour le salut des âmes.

Et l'ouvrier, le spécialisé comme le simple manœuvre, a bien conscience de collaborer, sur nos chantiers, à une entreprise qui sort du commun : « C'est du travail d'église », affirme-t-il, s'il veut convaincre un compagnon d'avoir à soigner l'appareillage du matériau ou de « figoler » le détail d'une retombée de voûte ou d'un chapiteau.

Sans doute on n'y entend plus guère le chant des psaumes de naguère, malgré que, de-ci, de-là, j'aie happé au vol quelque air de cantique. Sans doute on a pu même y surprendre sur la figure de quelque rare ouvrier le reflet des haines attisées par le zèle satanique des meneurs ; pour « l'embauche », nous n'exigeons, on le voit, ni certificat de baptême, ni billet de confession. Sans doute, le moteur à gaz pauvre et les appareils de lavage perfectionnés y ont pris la place des longues théories de populaire attelés aux mêmes cordes pour le halage des poutres et des pierres. Mais, c'est toujours le feu sacré qui anime chez la plupart de nos travailleurs l'amour du métier. N'ai-je pas vu, la journée faite, des maçons, campés dans un recul favorable, discuter, juger, apprécier avec passion le travail du jour ? Et, quand paraît le cardinal des chantiers, tous

CLOCHERS D'HIER

LE MAÇON
MONTE LA CROIX



Photo Keystone.

ON TERMINE LE DÔME



Photo Keystone.

CLOCHERS D'AUJOURD'HUI



MOSAÏSTE
AU TRAVAIL

Photo Keystone.

VOILA LE MAÎTRE DE L'ŒUVRE

Photo Keystone.



les corps d'état s'appliquent, attentifs à satisfaire le maître de l'œuvre, et sensibles à l'éloge. Ils sont fiers de la réalisation commune; ils en parlent, comme les privilégiés associés à une grande chose et, volontiers, ils diraient, tels les grognards racontant Wagram ou Austerlitz : « J'y étais. »

N'ai-je pas raison de soutenir que même aujourd'hui, en plein xx^e siècle, c'est encore la Foi, Foi en Dieu ou Foi en ce qui demeure une pure émanation de Dieu, l'Art et la Beauté, qui ouvre nos chantiers d'églises, les conduit, les alimente et les achève.

Et combien plus belle encore l'œuvre, si la charité l'épanouit et conduit son rayonnement jusqu'au cœur des plus indifférents!

Le chômage — qui l'ignore? — a multiplié ses victimes dans le monde du travail.

Après trois ans, serait-il en régression?

Bien téméraire qui oserait l'affirmer.

Notre Gouvernement, certes, par la mise en route de son plan d'outillage national, aidera puissamment à la solution de la crise si douloureuse au monde de l'industrie et du commerce.

Applaudissons joyeusement à cette initiative salutaire : c'est justice.

Mais, devant les espérances qui naissent, convient-il d'oublier que c'est un évêque, le *cardinal Verdier*, qui, du premier jour, a pesé le fléau et a organisé, pour le vaincre, cette lutte pratique et efficace, qui aboutit à la construction de soixante églises nouvelles, à l'ouverture, par conséquent, de soixante chantiers de travail?

Convient-il de passer sous silence les millions apportés par l'enthousiasme des catholiques parisiens pour soutenir l'effort du Chef, les milliers de familles arrachées aux horreurs du chômage, et, avantage trop négligé de l'opinion, la conservation de l'élite ouvrière dans un travail de choix?

N'est-ce rien que d'avoir distribué plus d'un million de journées de travail?

« Clamez cela aux cent échos de la grande presse », nous dit-on.

A quoi bon? L'Église catholique méconnaît le génie de la réclame tapageuse. De même que, chaque année, Elle envoie sans bruit la pléiade admirable de ses missionnaires et de ses sœurs de charité coloniser la brousse, assécher les marigots, vaincre le tripanozome et se faire les anges consolateurs du lépreux; de même, c'est sans éclat qu'Elle ouvre ses chantiers pour donner du pain et Dieu au monde ouvrier.

Le fléau poursuit ses ravages. Elle poursuivra l'effort de sa charité. Ses soixante chantiers s'achèvent. Elle en ouvrira d'autres.

Déjà, en voici *vingt* nouveaux dont la mise en train donnera du travail encore.

Et si, demain, la crise n'a pas rendu les armes, le cardinal bâtisseur ouvrira son *Centième* chantier.

Merveille de foi, certes : la Providence n'est jamais ingrate à qui Lui fait confiance. Mais, aussi, merveille de charité dans ce peuple de Paris qui comprend et qui ne se lasse pas de donner.

Merveille de charité dans tous les dévouements qui gravitent autour de l'œuvre et aident à son rayonnement.

Merveille de charité dans cette Église catholique, maternellement penchée vers la misère des humbles et les besoins de ceux qu'a meurtris la vie!

Tel, en ces temps difficiles, l'effort religieux et social du cardinal des chantiers.

Que la splendide revue : *Eglises de France*, dont la naissance s'accompagne de tant d'heureuses promesses, soit grandement remerciée de me l'avoir laissé conter ici!

P. TOUZÉ,

vicaire général,

Directeur des Chantiers du Cardinal.

N. D. L. R. — Que l'appel émouvant de M. le vicaire général Touzé ne vous laisse pas indifférents : nous nous permettons de nous joindre à lui pour vous demander de donner généreusement. Nous rappelons que les dons sont reçus par l'œuvre des Nouvelles Paroisses, 30, rue Barbet-de-Jouy.

DE LA MUSIQUE...

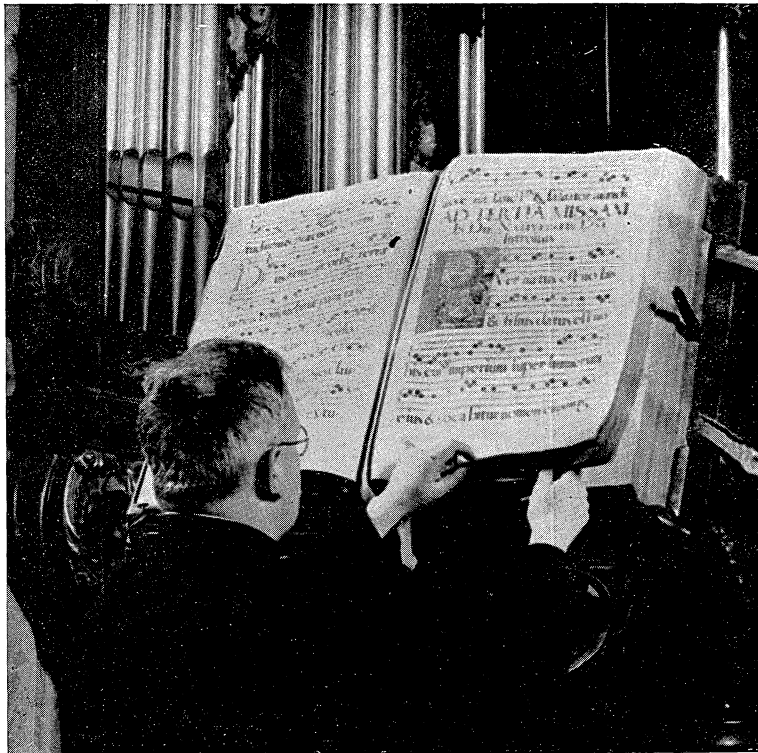
...RELIGIEUSE MODERNE

Lamentable était l'état de la musique religieuse dans la première moitié du XIX^e siècle : Chérubini sévissait ; l'italianisme théâtral corrompait le goût des fidèles à l'église comme celui des mélomanes au concert quand, du fond des arcanes musicologiques, jaillit la Vie : ce furent les Renaissances parallèles du chant grégorien et de la musique d'orgue ; Dom Joseph Pothier, abbé de Saint-Wandrille pour l'une et Lemmens pour l'autre en furent les artisans.

C'est par la grâce de l'instrument essentiellement religieux qu'est l'orgue que l'organiste belge Lemmens saisit un des maillons de la chaîne traditionnelle ayant reçu son éducation de Hesse qui la tenait de Forkel élève lui-même du « divin cantor » de Leipzig : Jean-Sébastien Bach. Ce sont ses trois élèves Charles-Marie Widor et Guilmant, professeurs au Conservatoire ; Loret, professeur à Niedermeyer et les disciples de ceux-ci dont le plus actif fut Gigout, un des fondateurs de la Schola cantorum avec les regrettés Vincent d'Indy et Ch. Bordes, qui contribuèrent à former cette magnifique école d'orgue française dont les tenants furent tous, avec plus ou moins de rayonnement, les rénovateurs de la musique sacrée. Citons-en quelques-uns pêle-mêle : Vierne, le propagateur de la musique d'orgue ancienne, celle des Bach, des Tinelouze, des Daquin, des Clérambault, des André Raison, des Marchand, des Couperin ; Boellmann, Letocart, fondateur de la Société des amis des cathédrales dont les remarquables concerts historiques ont tant contribué à affiner le goût ; J. Bonnet, le virtuose de Saint-Eustache, admirable interprète de J.-S. Bach, H. Libert, titulaire de la Basilique de Saint-Denis, dernier élève du doux et génial César Franck, Marcel Dupré, ce musicien compositeur généreux, successeur de Widor à Saint-Sulpice ; J. Jacob, l'auteur de « Saint-Augustin musicien » l'érudit et technicien J. Huré, Achille Phillip, professeur à la Schola, maître ès fugue titulaire à Saint-Jacques du Haut Pas ; Amédée Gastoué et de Valois, les savantissimes maîtres ès chant grégorien ; le jeune Fleury de Saint-Augustin ; Le Guénant, directeur de l'institut grégorien et maître de Chapelle à Saint-Pierre du Gros Caillou ; Souberbielle, ce calme et splendide virtuose méridional, maître de Chapelle à Saint-Léon ; Vallombrosa de Saint-Eustache, spécialiste de la passion selon saint Matthieu ; Mlle Nadia Boulanger, la musicienne célèbre, admirable animatrice d'une considérable phalange de jeunes, et tant d'autres enfin qui, partout avec persévérance et humilité, servant leur idéal, s'efforcent de créer en beauté la plus émouvante qui soit, la plus persuasive aussi : la Musique, cette vibration de l'infini.

La radiation émanant d'un tel foyer suscita des œuvres magnifiques, nobles ou ascétiques, inégales certes, sur le plan de la valeur éternelle, mais toutes des actes de foi et non d'intellectuelles paraphrases du sentiment religieux : les *cantiques* et *saluts* de Ch. Bordes, la magnifique *messe* inachevée d'Alexis de Castillon, les *messes* de Guy Ropartz en l'honneur de Sainte Anne et de Sainte Odile, les *motets* et *cantiques*, angéliquement purs de Guy de Lioncourt, modeste et sensible auteur des pages magnifiques *les Dix lépreux*, les *Motets* et *Faux bourdons* de Mgr Perruchet, ceux du grand apôtre qu'était Vincent d'Indy, les *psaumes* d'Henri Rabaud, de Florent Schmitt, d'Albert Roussel, ce modeste et admirable musicien, ces délicates et mystiques compositions de Tournemire, digne successeur de César Franck à la tribune de Sainte-Clotilde, l'émouvant *Pater Noster* de Jean Cartan si tôt disparu, les pathétiques *Psaumes* de la géniale enfant Lily Boulanger, la merveilleuse *messe des petits de Saint-Eustache-la-Forêt* et le *Miroir de Jésus*, de Caplet cet adorable et profond artiste, le *Requiem* de Fauré, un des plus grands musiciens du siècle et tant et tant d'autres œuvres qu'il est impossible de citer ici.

Serge MOREUX.



Phot. Kapho.

...SOUS L'AIGUILLE

Nous ferons dans cette rubrique une place importante aux disques de musique sacrée (orgues, chant grégorien, symphonies religieuses, etc.). Mais nous croirions manquer à notre rôle en ne consacrant pas une partie de notre article à la musique profane de haute inspiration. Rien de ce qui est l'eau ne nous est étranger. Disons mieux : tout ce qui est beau est nôtre, tout ce qui est pur est pour nous. Nos lecteurs accueilleront avec bienveillance, nous l'espérons, cet éclectisme, toujours contrôlé d'ailleurs dans l'esprit le plus soucieux des influences de la musique sur l'âme.

Pour situer cette chronique, il sera bon de parler d'abord de la *Symphonie pastorale* de Beethoven, qui date du 22 décembre 1808, et qui est un des plus vrais chefs-d'œuvre musicaux de tous les temps. Cette symphonie est surtout une pastorale, car toute son inspiration vient de la campagne. En voici les mouvements :

- Éveil des impressions joyeuses qui apparaissent dans l'âme humaine à l'aspect de la campagne.
- Scène au bord du ruisseau.
- Joyeuse réunion de paysans.
- L'orage et les bruits du tonnerre.
- Finale : chants des bergers, sentiments de bien-être et actions de grâces à Dieu lorsque l'orage

est terminé.

Si Beethoven, ainsi qu'il a pris la précaution de le dire, et même de l'écrire, a surtout voulu exprimer musicalement des sensations de l'âme, des élans spirituels, il n'en est pas moins vrai que le décor général de sa symphonie est inspiré par la nature et par la nature libre.

C'est pourquoi nous voyons dans ces disques (ils sont cinq, chez Columbia, fort bien réalisés par l'Orchestre Symphonique, sous la direction de M. Paul Paray) le type même de la musique de conserve que doit posséder le catholique cultivé. Non seulement l'élévation des accents et des rythmes le porte à des réflexions qui le rapprochent de la divinité, mais encore l'habitude de la symphonie, le rappel incessant de la campagne qu'elle répète, tout cela libère l'esprit, le dispose à la réfection, voire à l'oraison. Au reste, cette symphonie est presque un tableau de la vie : elle s'éveille dans la joie, elle est troublée d'orages et de passions, mais elle se fonde dans un *alleluia* reconnaissant à Dieu. Beethoven a su chanter tout cela, en rendant tour à tour l'*allegro*, puis l'*andante molto moto*, et les danses paysannes, et les éclatements du tonnerre, et l'apaisement, l'allégresse, le triomphe du calme final.

A la veille de Noël, et pour faire pendant aux *Nativités* que vous avez sans doute admirées, nous vous soumettons un choix de disques dont nous conseillons l'audition :

Minuit, chrétiens, cantique (A. Adam).

Agnus Dei, chant liturgique (G. Bizet), par Georges Thill, avec orchestre et orgue (Columbia).

Il est né le divin Enfant, cantique.

La nuit (J.-P. Rameau) par les chœurs de la Sainte-Chapelle, sous la direction de M. l'abbé Delépine (Columbia).

Choral : *Louez le Dieu tout puissant* (Bach).

Tristis est anima mea (G. Crocé) — un admirable morceau — par la Maîtrise de la primatiale de Lyon, sous la direction de M. l'abbé Lachassagne, avec orgue par Ed. Commette.

Nous ne parlons pas des nombreux *Minuit, chrétiens*, des *Ave Maria* qui sont en général réussis : Pathé, Odéon, Gramophone en ont édités de bons. Signalons particulièrement la bonne interprétation que Mlle Jane Laval et M. André d'Arkor, avec accompagnement d'orchestre et d'orgue, ont donnée du *Benedictus* de Gounod.

Il serait injuste aussi de ne pas accorder une mention très honorable, dès cette première chronique, aux enregistrements de M. Ed. Commette, organiste de la Primatiale de Lyon, des *Chorals* de Bach, d'une *Fugue en ré mineur* de Bach et d'autres pièces également admirables.

Ce nous est une occasion de revenir à notre premier propos. La musique est une pastorale perpétuellement renouvelée : quelle joie elle apporte avec elle ! Pour ceux qui sont privés par leurs occupations ou par leur éloignement, de la grande satisfaction d'entendre concerts, concerts spirituels, cérémonies musicales, alors, il n'y a pas que l'harmonium un peu misérable, et vieux, et fatigué, nous entendons aussi grâce à cette aiguille qui vibre, un peu du grand hymne de l'Univers devant notre Dieu qui se plaît aux hymnes des Anges.

Roland ALIX.

LE CINÉMA

ET LES CATHOLIQUES

par le Chanoine REYMOND

ON exagérerait difficilement l'influence du Cinéma. Ce n'est pas assez dire qu'avec la Radio, il prend rang à côté de la Presse; plus que la Presse et que la Radio il agit sur les sensibilités, les intelligences et les consciences.

La raison en apparaît tout de suite : c'est cette vieille remarque de psychologie élémentaire que les choses vues impressionnent plus vite, plus vivement et plus profondément que les choses entendues.

Lorsque nous sommes vraiment intéressés par ce qu'on nous raconte, notre réaction instinctive, à tous, est de nous écrier : « Ah! j'aurais bien voulu voir ça! »

Voir!... Ecouter, c'est regretter de n'avoir pas vu.

□

Entrée par les yeux, l'image atteint immédiatement la sensibilité.

Pour avoir raison, l'écran n'a pas besoin de raisons. Pour convaincre les foules, il n'a pas besoin de preuves : il lui suffit d'une « histoire » qui émeuve.

Le journal modifie la manière de parler, la manière de voter, sans atteindre souvent la manière de sentir. Le « cœur » demeure à peu près le même; le « fond de la race » reste à peu près intact.

Le Cinéma, lui, dès lors qu'il s'attaque directement à la sensibilité, c'est la manière même de sentir qu'il modifie et tout le reste par contre-coup. L'homme est saisi tout entier jusqu'en ses profondeurs : il ne reste plus rien d'intact.

□

Le Cinéma n'est donc pas seulement un amusement.

Mais il est d'autant plus redoutable qu'il est d'abord un amusement.

Venu pour passer « un bon moment », le public s'abandonne à l'écran. A moins que le film manifeste nettement un souci de « propagande », le spectateur n'a pas conscience de l'action que le film exerce sur lui. Il ne songe pas à se défendre.

Lucien Romier le notait avec raison : « jamais public ne se livra plus docilement que le public de Cinéma ».

□

Pour évaluer à sa juste mesure l'influence qu'il exerce en fait, aujourd'hui, il ne suffirait pas de savoir le nombre exact des spectateurs.

L'action produite ici, comme toujours, dépend de la passivité, de la réceptivité de celui sur qui elle s'énervé.

Or, si le public européen des salles de Cinéma semble peu nombreux en comparaison du public américain, ce public européen comprend presque tous les enfants et tous les jeunes gens.

Or l'enfance et la jeunesse sont aussi impressionnables que peu capables de se défendre : leur sensibilité n'est pas émoussée et leur jugement n'est pas formé.

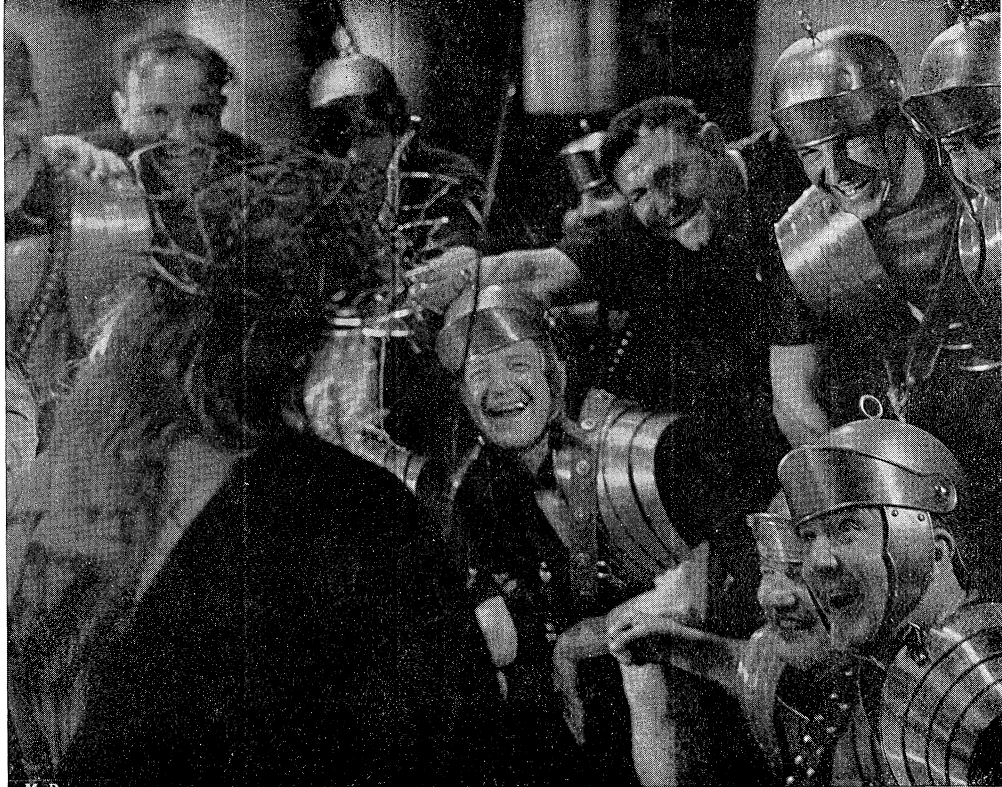
Si donc nous considérons sur qui s'exerce l'influence de l'écran c'est alors surtout qu'il apparaît que son influence ne se mesure plus.

□

Et cette influence est à l'heure présente singulièrement redoutable.

Les voix les moins suspectes et les mieux informées se sont élevées pour dénoncer les graves dangers que présente la production cinématographique actuelle.

Ainsi, par exemple, au Congrès international du Cinéma, tenu en avril dernier, à Rome, sous les auspices de la



Pecqueux.

Société des Nations et auquel participaient les délégués de 45 nations.

Les catholiques ne sauraient donc se désintéresser du Cinéma. A moins de tout ignorer du monde dans lequel ils vivent.

A moins de n'être plus catholiques que de nom, sans souci du règne de Dieu, sans souci du salut des âmes.

Le Souverain Pontife vient, du reste, de le déclarer en termes qui ne laissent aucune place à l'équivoque.

« Les catholiques de tous les pays, écrivait-il à la date du 27 avril dernier, doivent se faire un devoir de conscience de s'occuper de la question du Cinéma... Tous les gens de bien doivent coordonner leurs efforts, leurs énergies et leurs activités pour faire servir à l'éducation morale du peuple ce puissant moyen moderne de diffusion des idées. »

Joseph REYMOND.



DEUX SCÈNES DU FILM " GOLGOTHA ",
DONT LA PUISSANCE ET LA FOI VONT
ÉMOUVOIR BIENTÔT DES FOULES IMMENSES.

NOS TRÉTEAUX

C'EST un grand signe des temps que l'Eglise ait patronné cette « Union Catholique du théâtre » que préside avec tant d'autorité le général des dominicains, le révérend P. Gillet, et dont un des meilleurs critiques d'art est le secrétaire général, M. Maurice Brillant. En ne rejetant plus loin d'elle les comédiens, en ne les considérant que comme de pauvres hommes tels que nous tous, l'Eglise a montré l'immense trésor de sa bonté : le Bon Pasteur n'ignore aucune de ses brebis.

Il y a donc pour nous un devoir évident à suivre une voie si clairement tracée. Le théâtre doit avoir sa place dans nos colonnes. Mais il y a théâtre et théâtre. On ne trouvera donc ici que des notes succinctes et inspirées seulement par des préoccupations techniques ou artistiques, sur les pièces que nous ne pourrions recommander du point de vue moral. Au reste, nous indiquerons chaque fois, et de la façon la plus nette, notre opinion : oui, nous serons partisans, parce que c'est lâcheté que de ne pas savoir prendre parti. Une pièce de théâtre est recommandable, ou elle ne l'est pas. Et nous dirons pourquoi.

Évidemment, nos collaborateurs insisteront sur les œuvres qu'un catholique peut aller entendre sans renier ses convictions ou sans risquer de nuire à l'intégrité de ses pensées. Ce nous est un grand plaisir de débiter aujourd'hui par un drame catholique, au sens le plus pur et le plus vaste, et de rendre hommage à la haute inspiration de Paul Claudel.

L'Otage est joué à la Comédie-Française. Les comédiens français ne jouent pas mal, bien qu'ils n'aient pas compris encore que leur art devrait se renouveler. Ils ont des traditions, ils s'y tiennent. Cela n'est pas pour nous déplaire. Mais enfin, ils ne sentent peut-être pas les textes qu'ils disent : nous ne reprocherons à leur art que de mépriser les nuances un peu voilées, un peu « à bouche fermée », et de trop aimer le sonore, le majestueux, parfois l'artificiel. Pourtant, ils ont réalisé une honnête présentation de l'Otage, et nous nous réjouissons de tout cœur qu'une des plus grandes pièces du théâtre universel, une pièce catholique, ait reçu un accueil aussi favorable dans le premier théâtre français.

Le sujet de l'Otage est moins dans l'histoire du pape Pie VII enlevé par Georges de Coufontaine aux prisons de l'empereur, que dans le drame intérieur de Sygne de Coufontaine qui doit se sacrifier, se sacrifier entièrement, pour sauver le pape. L'Otage est le drame du sacrifice.

Et c'est pourquoi toutes les salles qui ont entendu cet admirable chef-d'œuvre n'ont jamais retenu leur émotion. Ah ! les pauvres amateurs que nous entendions jadis dans une salle de banlieue, ne sauraient se mesurer avec M. André Bacqué, M. G. Le Roy ou Mlle Ventura. Mais, comme à la Comédie-Française, on pleurait, on sentait se lever dans les travées comme des germes de foi, d'ardent désir du sacrifice... Claudel est un maître. Mais il est surtout un bon maître, un bienfaiteur moral.

Nous souhaitons qu'avec l'autorité qui s'attache à sa réputation, la Comédie-Française mette au programme de ses tournées, en France et à l'étranger, l'Otage, la grande œuvre de foi.

B. BRAIDE.

UNE BONNE BIBLIOTHÈQUE

LES Fioretti de saint François de Sales, par Henriette CÉLARIÉ (Desclée, De Brouwer).

Nous connaissons les Fioretti de saint François d'Assise, mais c'est une fort jolie idée que d'avoir songé à faire les Fioretti de saint François de Sales.

Le saint évêque d'Annecy avait une âme charmante et fine et c'est dans ses lettres à ses parents, à ses amis et surtout à sainte Jeanne de Chantal que nous le retrouvons le mieux. Le style est un des charmes de cette correspondance avec ses archaïsmes, sa délicieuse simplicité, sa pureté qui font de l'évêque d'Annecy un des maîtres stylistes du XVII^e.

Ces morceaux choisis pleins de goût ne nous font toutefois pas oublier l'Introduction à la vie dévote entière, telle qu'elle est par exemple expliquée dans l'introduction de M. Fabius Henrion

H. A.

Les ordres religieux ont leur histoire : leur petite histoire, non. Et c'est pourquoi la collection des Grands ordres monastiques et instituts religieux, dirigée aux éditions Bernard Grasset, par M. Edouard Schneider, est une réunion de thèses historiques plutôt qu'une somme d'histoires à côté de l'Histoire. Cette collection n'en est d'ailleurs que plus intéressante, et depuis les Heures bénédictines, de M. E. Schneider, jusqu'aux Sœurs des prisons, de Mme J. Ancelet-Hustache, on est surpris et charmé par cette émouvante succession de beaux livres.

Si nous donnons aujourd'hui un compte rendu des Sulpiciens, de M. Jean Monval, livre qui n'est pas nouveau, c'est d'abord parce que nous croyons devoir attirer spécialement l'attention sur lui, c'est aussi, c'est surtout parce que nous voulons rendre un hommage aux prêtres de Saint-Sulpice, au séminaire sulpicien, à l'esprit de Saint-Sulpice, dont l'influence mérite le respect et l'admiration.

Nous consacrerons dans les colonnes de cette revue une étude à Saint-Sulpice : elle sera écrite par un des membres les plus éminents de cette compagnie. Nous aurons aussi l'occasion de parler d'elle à propos de Morceaux choisis d'Olier, que va publier M. F. Amiot, aux Éditions des Classiques catholiques (F. Sorlot).

Pour l'instant, il suffit de retenir que Jean Monval a écrit sur M. Olier, sur ses collaborateurs, sur le développement et le rayonnement de Saint-Sulpice, des pages très documentées et le plus souvent attachantes. Il a, d'autre part, brossé un portrait du sulpicien qui semble juste et heureusement détaillé. Il n'a pas omis, en particulier le rôle si important du sulpicien

confesseur et directeur de prêtres, prédicateur de retraites pastorales.

Notre cardinal, au temps où il était M. Verdier, avait dilection pour cette charge, entre toutes importante. Mais le grand rôle, la grande mission du sulpicien, c'est la formation des prêtres. C'est un rôle de premier plan, c'est le rôle de l'éducateur chrétien. R. A.

Augustin ou le Maître est là, de Malègue : quel grand livre ! Certes, l'énormité de ses proportions est faite pour rebuter le lecteur pressé et superficiel. Vrai « roman-fleuve », comprenant deux tomes compacts de 860 pages, il roule dans ses flots quelques scories. Mais l'on n'est pas tenté de parler « d'abondance stérile », et l'on évoquerait plutôt à son sujet la fécondité inépuisable, la richesse inouïe de la Nature. M. Malègue sait créer des vivants. Il sait peindre avec une vérité toute balzacienne, les milieux les plus divers : foyer universitaire des Méridiers, salon aristocratique des Sablons, Ecole normale de la rue d'Ulm, grand domaine paysan des Planèzes.

Mais la figure d'Augustin, le héros du livre éclipsé l'intérêt du cadre et la crise d'âme qu'il subit est l'essentiel du roman. Augustin perd la foi, non pour des raisons morales : élevé pieusement, il a la rigidité austère de ses âpres aïeux cantaliens, la pureté glaciale des sommets neigeux de son pays. Mais la « nourriture » religieuse reçue de sa mère et des prêtres de son enfance l'a laissé un peu démuné ; sa pratique est trop faite de docilité et de tradition. Aussi, l'édifice de sa foi, mal étagé, croulera lorsque, imprudemment, le jeune philosophe de Normale supérieure voudra l'affermir en se lançant tout seul sans guides sûrs, sans méthodes éprouvées, dans l'exégèse biblique. L'orgueil le détourne de Dieu comme jadis le premier des anges et le premier homme. Augustin, à son tour, est chassé du « Paradis perdu ».

Mais le Maître est là. Il ramène Augustin à Lui par cette voie royale de la Croix, route des enfants prodiges qui rentrent à la maison du Père. Augustin voit souffrir les siens. Il souffre lui-même. Et du fond de l'abîme, il crie enfin vers le seigneur : le non sum dignus s'opposant au non servian inconscient de sa défection est la parole de vie qui donne l'Absolu à celui qui ne pouvait se contenter du relatif, la Certitude à celui que le doute a torturé, et à celui qui s'est vu ravir ses affections et surtout son espoir tremblant d'un amour partagé, l'amour seul vrai, seul définitif, sans bornes et sans mesure (Editions Spès).

J. E. MEYRIEUX.

Notre-Dame de Paris

NOTRE-DAME
DE PARIS
Vue Générale
Côté Sud-Est



MAURICE DE SULLY
FONDATEUR
DE NOTRE-DAME DE PARIS



P ARMI les innombrables joyaux d'architecture et de sculpture qui parent notre belle France, lequel choisir pour le premier numéro de cette Revue ?

Notre-Dame de Paris s'imposait, et au premier chef, pour des raisons d'ordre sentimental, historique et archéologique.

Située au cœur de Lutèce, au centre de Paris, où palpite, à travers les siècles, l'âme de notre peuple, elle s'élance vers le ciel en une ardente prière, d'un lieu qui, de mémoire d'homme, et même à l'ère païenne, a toujours été consacré au culte divin.

Et après avoir hérité de la pieuse tradition des temples, des églises et des cathédrales qui l'avaient précédée, elle a été l'intime témoin des joies et des malheurs de notre histoire, depuis Saint Louis.

C'est le couronnement d'Henri VI d'Angleterre comme roi de France, sous l'occupation anglaise; c'est le *Te Deum* qu'y chante Charles VII, après avoir recouvré son Royaume; c'est l'entrée solennelle d'Henri IV; c'est le mariage de Louis XIV; l'oraison funèbre du Grand Condé qu'y prononce Bossuet. C'est la mise à sac de la Révolution; le Sacre de Napoléon I^{er}; le mariage de Napoléon III. Ce sont aussi les actions de grâce du lendemain de la Grande Guerre d'où la France sort meurtrie, mais victorieuse; ce sont enfin les funérailles du maréchal Foch et, hier encore, celles du président Poincaré.

Mais du point de vue archéologique, Notre-Dame méritait aussi un rang de priorité. Car elle compte non seulement parmi les premières et les plus belles cathédrales gothiques, mais aussi parmi les plus intéressantes.

Au cours des 170 années que dura sa construction totale, des évolutions, des progrès, se sont accomplis, qui sont inscrits dans la pierre, comme autant de nuances d'art, et qui font d'elle un merveilleux édifice de transition entre les premières créations gothiques et les formes définitives de ce style.

C'est à l'initiative de l'évêque Maurice de Sully, que la première pierre fut posée en 1163, par le Pape Alexandre III.

L'exercice du culte exigeait, pour les foules pieuses des villes de ce temps, des édifices vastes et commodes, c'est-à-dire libres à l'intérieur de tout encombrement et bien éclairés.

La voûte d'ogives, conçue dès le deuxième quart du XII^e siècle, allait permettre aux architectes, au fur et à mesure que leur expérience se formait sur cette découverte, de construire, avec une hardiesse toujours accrue, des églises de plus en plus larges et hautes.

A l'époque où sa construction fut entreprise, Notre-Dame de Paris devait être la plus spacieuse et la plus élevée de toutes les cathédrales connues, non sans que ses maîtres d'œuvre aient constamment tendu leurs efforts vers un juste équilibre entre les deux nécessités primordiales et contradictoires de la solidité d'une part, et, d'autre part, du plus grand espace libre et du meilleur éclairage possible.

Mais en recherchant l'utile, ces grands ouvriers, au service de leur évêque, ne sacrifieront jamais l'esthétique, demeurant dans une parfaite sobriété pour enjoliver le nécessaire et ne recourant jamais au superflu pour le décor.

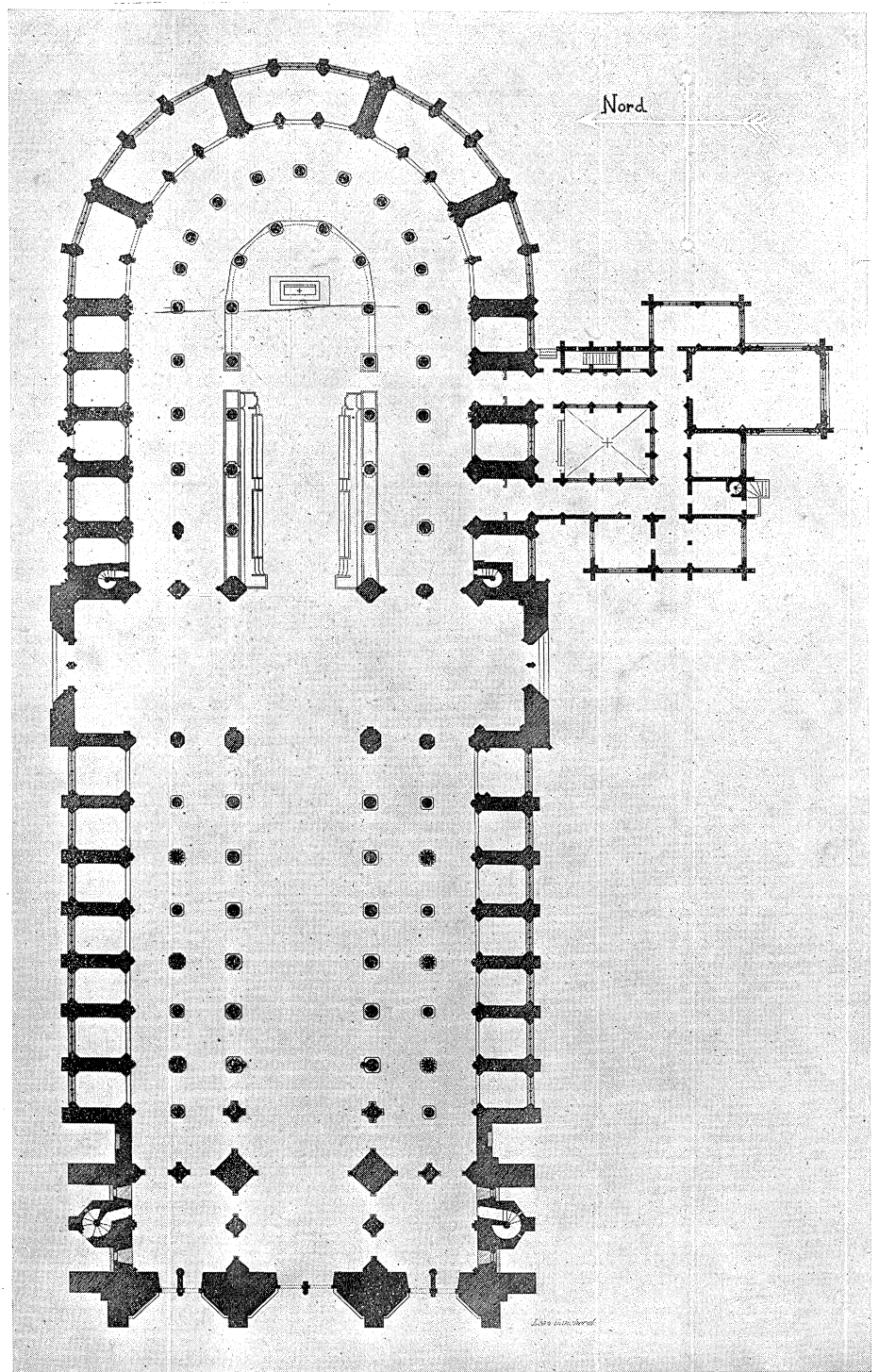
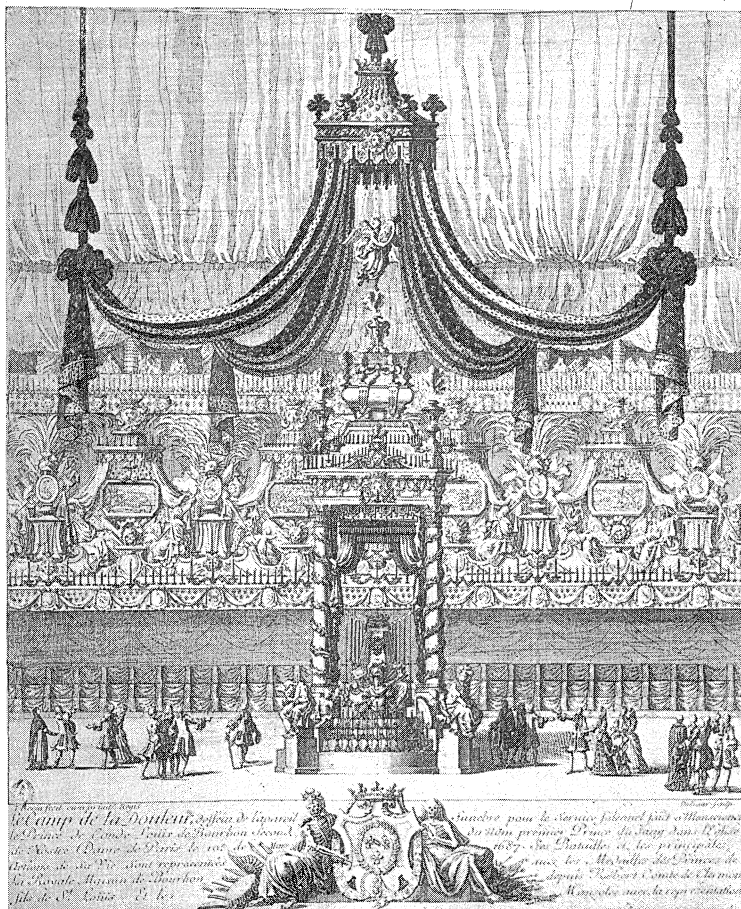
Tout ce que l'on admire à Notre-Dame de Paris concourt à la fois à la solidité, à la commodité et à la décoration : grand secret de l'art en matière d'architecture, comme l'affirmait encore, il y a peu de temps, M. Auguste Perret, au cours d'une magistrale conférence sur l'architecture moderne.

□

HISTORIQUE

La construction de Notre-Dame de Paris fut d'abord activement conduite. Dès 1183, vingt ans, en effet, après sa mise en chantier, le chœur, y compris ses bas-côtés et ses tribunes (à l'exception toutefois des chapelles, qui ne furent édifiées que beaucoup plus tard) était terminé.

DOLIVAR : POMPE FUNÈBRE DU GRAND CONDÉ, A NOTRE-DAME



PLAN DE N.-D. DE PARIS
(à droite, la Sacristie)

Philippe-Auguste, qui venait, à ce moment-là, de succéder à Louis VII, allait être un tel animateur des travaux, qu'à la mort de Maurice de Sully (1196), les ouvriers n'avaient plus que les dernières travées de la nef à construire.

A la mort de Philippe-Auguste (1223) les portails et la galerie des Rois étaient finis, l'étage de la Rose prenait corps.

Enfin, sous le règne de Saint-Louis, exactement au milieu du XIII^e siècle, les dernières pierres des tours étaient mises en place, à 69 mètres d'altitude.

L'essentiel de l'œuvre fut ainsi réalisé en moins de 90 années.

Mais au cours même de sa construction, des modifications devaient être apportées au plan initial, soit dans le but d'améliorer l'éclairage, soit pour donner plus de place encore aux fidèles, soit pour consolider l'édifice dont les voûtes, les plus hautes de l'époque, se dressaient hardiment à 35 mètres au-dessus des dallages du chœur et de la nef.

De 1220 à 1230, on agrandit d'abord les fenêtres hautes de la nef centrale et du chœur.

De 1235 à 1250, on construisit des chapelles entre les culées et on recula les murs extérieurs des nefs latérales.

De 1250 à 1267, Jean de Chelles et Pierre de Montreuil, les premiers architectes dont les noms nous soient parvenus, portèrent



les murs nord et sud du transept à l'alignement des nouveaux murs extérieurs de la nef, construisirent les deux admirables croisillons et commencèrent les premières chapelles du chœur.

Au début du XIV^e siècle, de 1305 à 1330, Pierre de Chelles et Jean Ravy terminèrent les chapelles de la partie tournante du chœur, et consolidèrent ce dernier en dressant, contre ses murs, les plus beaux arcs-boutants qui soient au monde.

Plus de trois siècles et demi s'écoulaient. Alors s'accomplissent les transformations et les mutilations, pendant tout le cours du XVIII^e siècle, qui fut particulièrement néfaste à la Cathédrale.

En 1699, Louis XIV fait mettre à exécution, par les architectes Mansart et Cotte, le vœu de Louis XIII de « moderniser » le maître-autel, le mobilier et les décors intérieurs de Notre-Dame.

Ce fut ensuite, sous prétexte d'améliorer l'éclairage, le remplacement de la plupart des vitraux du XIII^e siècle, par des verres incolores.

Puis en 1771, l'agrandissement du portail central de la façade, par l'architecte Soufflot.

Enfin, en 1793, la fureur révolutionnaire ne respecte ni l'intérieur du sanctuaire, qui est mis à sac, ni l'extérieur, qui est dépouillé de toutes ses grandes statues, à l'exception d'une seule, celle de la Vierge à la porte du Cloître (transept Nord).

La belle Cathédrale, dévastée, mutilée, ruinée par le temps et bien davantage encore par les hommes, trouve enfin grâce devant le gouvernement de Louis-Philippe, qui confie sa restauration à Lassus et à Viollet-le-Duc en 1844.

Après avoir recouvré l'éclat de sa première splendeur, Notre-Dame, échappée comme par miracle, en 1871, au vandalisme des Communards, nous apparaît aujourd'hui telle que Viollet-le-Duc l'a si intelligemment refaite, et telle qu'auront à l'admirer, dans les siècles à venir, d'innombrables générations.

PLAN ET STRUCTURE D'ENSEMBLE

Le plan général de la Cathédrale est une croix latine orientée d'Ouest en Est et inscrite dans un rectangle, dont le côté oriental a la forme d'une demi-circonférence.

La plus grande branche de la croix, longue de 130 mètres et large de 12, constitue le chœur et la nef. Le chœur et la nef sont séparés l'un de l'autre par la branche transversale de la croix, ou transept, formant les croisillons nord et sud.

Enfin, entre les limites extérieures des branches de la croix et les murs du rectangle dans lequel celle-ci est inscrite, sont aménagées les nefs latérales et, surmontant celles-ci, les tribunes.

Au-dessus des branches de la croix s'élèvent, à 35 mètres, les voûtes de l'édifice. Ce sont des voûtes ogivales sex-partites, soutenues chacune par trois arcs en plein-cintre entrecroisés.

Le tracé en plein-cintre de ces arcs est réalisé à Notre-Dame de Paris pour la première fois; c'est un grand progrès sur les tracés en arcs d'ogives, car il permet de construire des voûtes ogivales moins bombées, donc moins pesantes, et, à hauteur égale, des murs de soutènement moins épais.

Ces murs sont eux-mêmes ajourés dans leur partie supérieure par de hautes fenêtres et contrebutés à mi-hauteur par les tribunes. Au rez-de-chaussée, ils reposent sur de grosses colonnes dont chacune supporte de longues et sveltes colonnettes recevant, à leur partie supérieure, la poussée verticale des arcs de voûte.

Sous les tribunes s'étendent les nefs latérales, puis, en retrait vers l'extérieur, les chapelles.

Mais la masse des tribunes contrebutant les murs n'aurait pas suffi à assurer la solidité de l'édifice.

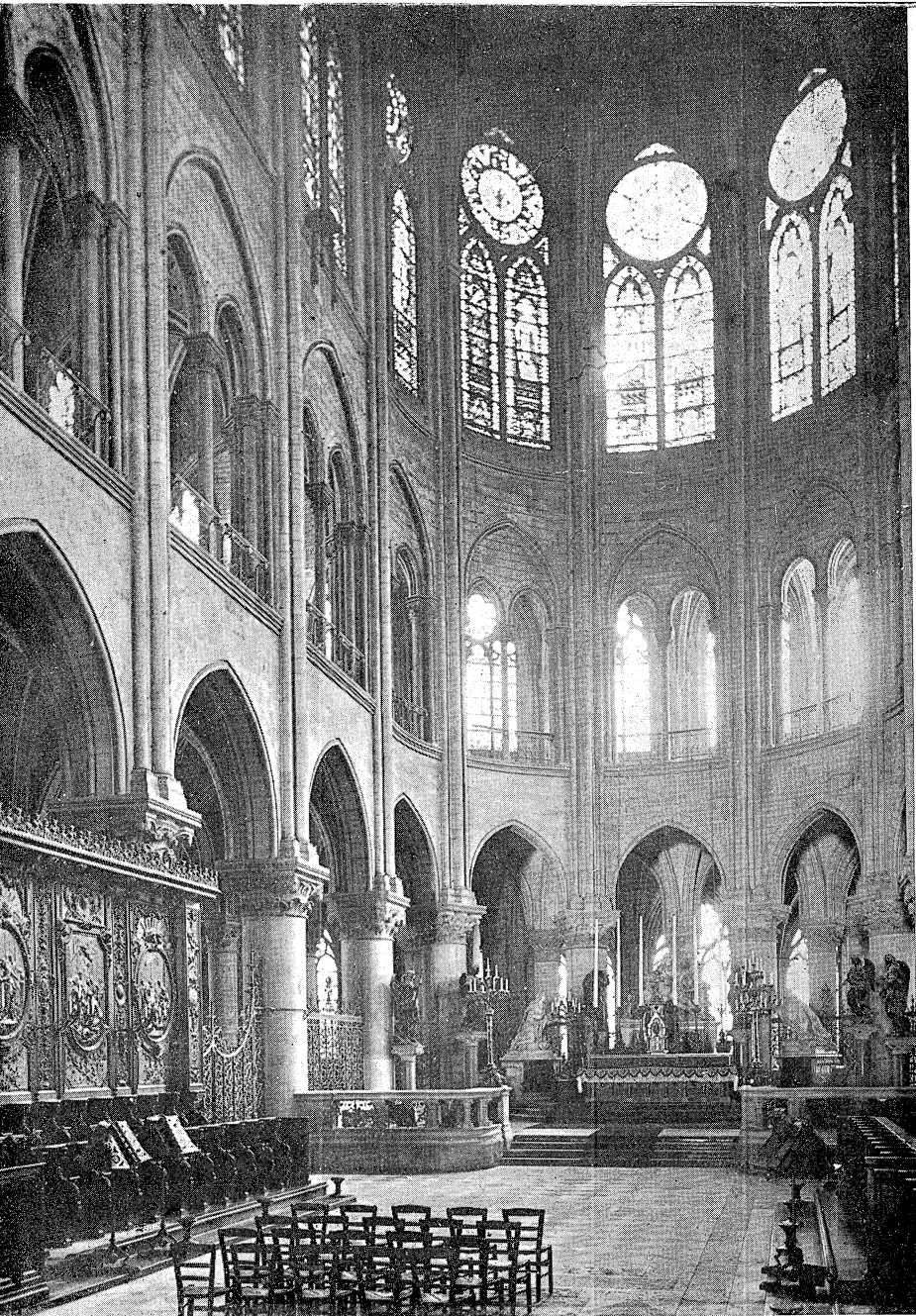
Aussi, de larges et puissantes culées épaulent-elles ces murs, à l'extérieur. Elles s'opposent, en outre, par l'intermédiaire de merveilleux arcs-boutants, qui prennent appui sur elles, à la poussée horizontale des voûtes du chœur et de la nef.

Enfin l'éclairage de l'édifice est obtenu :

1^o Par les hautes fenêtres ouvertes dans la partie supérieure des murs de la nef et du chœur au-dessus des tribunes;

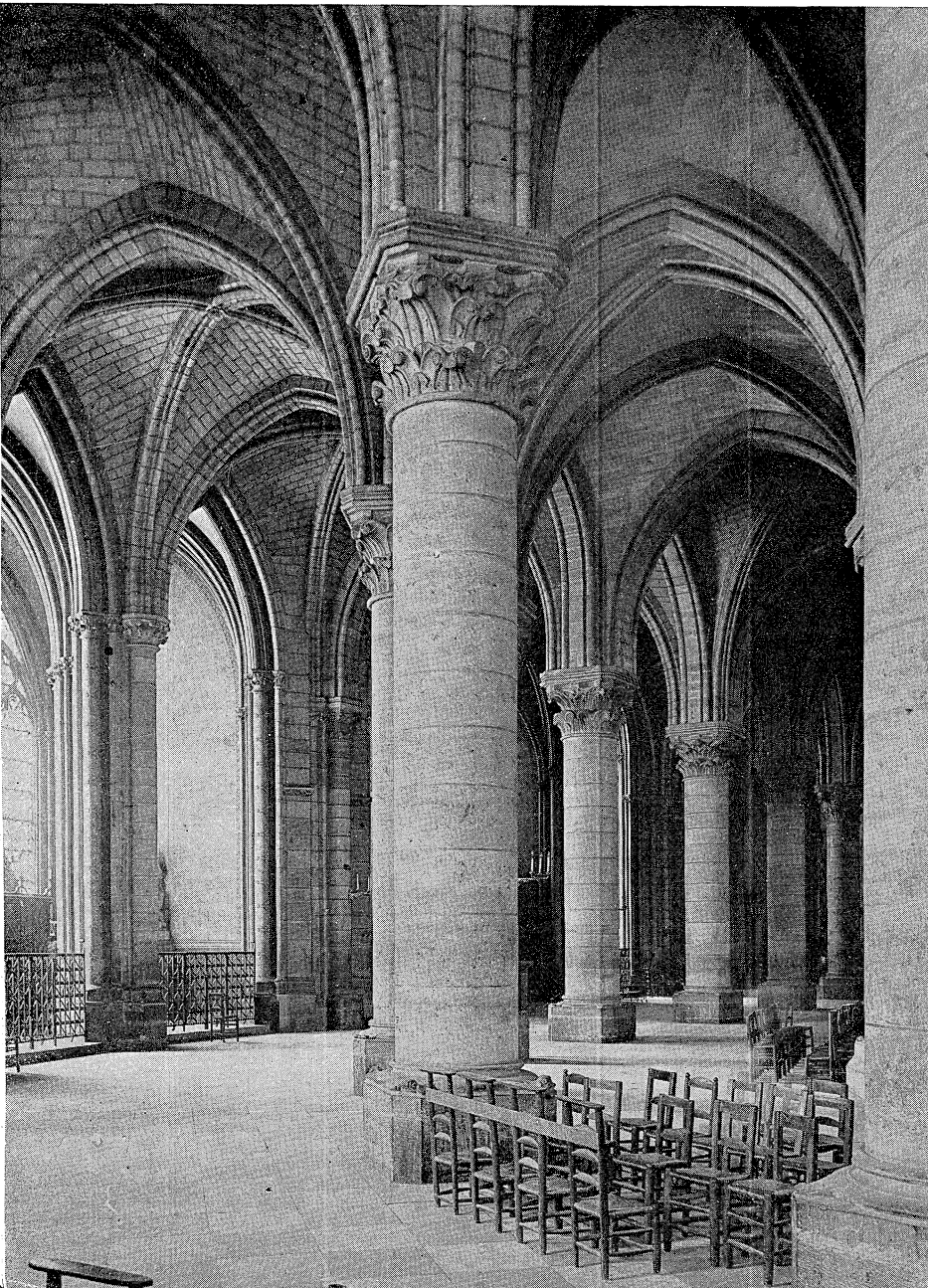
2^o Par les fenêtres des tribunes et, au même étage, par les différentes rosaces des croisillons et de la façade;

3^o Par les fenêtres des chapelles, au rez-de-chaussée.



LE CHŒUR VU DE CÔTÉ.

LE DÉAMBULATOIRE.



Il convient — et il est commode — pour voir les différentes parties de la Cathédrale, d'en parcourir d'abord l'intérieur, et en suivant, approximativement, l'ordre chronologique dans lequel les différents éléments architecturaux furent édifiés. Mais nous nous bornerons, au cours de cette visite, à des simples commentaires généraux, l'illustration devant se substituer au texte pour la description des détails.

LE CHŒUR

Une voûte à sept pans, reposant sur huit arcs d'ogive rayonnants, recouvre la partie en hémicycle du chœur. Sa partie droite, divisée en quatre travées, est surmontée de deux voûtes sex-partites.

Les fenêtres hautes qui furent d'abord construites dans le chœur, comme celles d'ailleurs de la nef centrale, étaient beaucoup plus petites que les fenêtres actuelles, qui datent de 1220-1230. C'est, qu'au début, les architectes n'osaient pas trop évider les murs, de crainte d'affaiblir leur résistance. Un modèle de ces premières fenêtres subsiste dans la première travée de la nef, où on ne les a pas grandies, en raison du redoutable voisinage des tours.

Le fin réseau de pierre qui agrémenté les fenêtres actuelles est une innovation des constructeurs de Notre-Dame. Il devait être, dans la suite, universellement adopté et développé jusqu'aux limites de la plus grande perfection possible.

A l'étage des tribunes, les murs sont ajourés de grandes baies, formées par un arc de décharge qui surmonte deux arcades séparées par une colonnette en délit.

Au rez-de-chaussée, de robustes colonnes rondes supportant de grandes arcades, harmonieuses dans leur simplicité, témoignent de la préoccupation des architectes d'alléger l'aspect de la construction, car ils ont renoncé aux lourds piliers cruciformes de l'art roman.

Les chapiteaux rappellent le chapiteau corinthien. Mais, dans leur décoration, apparaît une flore admirable et nouvelle.

« Voici dans le chœur de Notre-Dame de Paris de magnifiques feuilles larges et grasses, souples et vivantes. Leur forme arrondie, leur ampleur, font songer aux belles feuilles rondes qui s'étalent à la surface des eaux; c'est pourquoi les archéologues les appellent des feuilles de nénuphar. Mais il est probable qu'elles ne représentent aucune feuille déterminée. Le sculpteur s'est inspiré de l'infinie variété des espèces pour créer une feuille idéale ayant seulement la forme générale et l'aspect vivant des feuilles naturelles... »

Elle donne à l'œuvre de pierre, à l'œuvre des hommes, un peu de la grâce et du charme de l'œuvre de la nature » (1).

LES BAS-CÔTÉS DU CHŒUR

Deux bas-côtés, situés sous les tribunes, entourent le chœur sur trois de ses faces (nord, est et sud). Les multiples colonnes soutenant les tribunes forment deux allées parallèles, où se jouent les plus beaux effets de perspective, notamment dans le *déambulatoire* (partie tournante).

La création de ces bas-côtés avait pour avantages d'agrandir considérablement l'espace accessible aux fidèles, et surtout de faciliter, à l'intérieur de la cathédrale, le déroulement de belles et longues processions.

Les colonnes des bas-côtés, quoique moins grosses, car l'effort qu'elles ont à subir est moins grand, sont du même type que celles du chœur, ainsi que les chapiteaux qui les surmontent. La décoration en est tout entière empruntée à la flore — belles

(1) *Notre-Dame de Paris*, par Denise Jalabert (H. Laurens, éditeur).



CHAPITEAU DU DÉAMBULATOIRE.
LE SEUL DONT LA DÉCORATION
NE SOIT PAS EXCLUSIVEMENT
EMPRUNTÉE À LA FLORE.

feuilles stylisées, d'essence indéterminée — et la fantaisie et l'imagination des sculpteurs fut telle que l'on chercherait vainement, dans leur admirable variété, deux chapiteaux identiques.

Toutefois, dans un coin obscur du déambulatoire, au sud, l'observateur découvre un chapiteau à feuilles d'acanthé orné de deux chimères — dernière survivance d'un système de décoration périmé.

CHAPELLES DU CHŒUR

Les chapelles ne furent édifiées que plus tard, vers la fin du XIII^e siècle et le commencement du XIV^e, soit de 100 à 150 ans après l'achèvement des autres éléments du chœur.

Leur création correspondait aux besoins du culte et au souci d'augmenter au maximum la place disponible pour les fidèles.

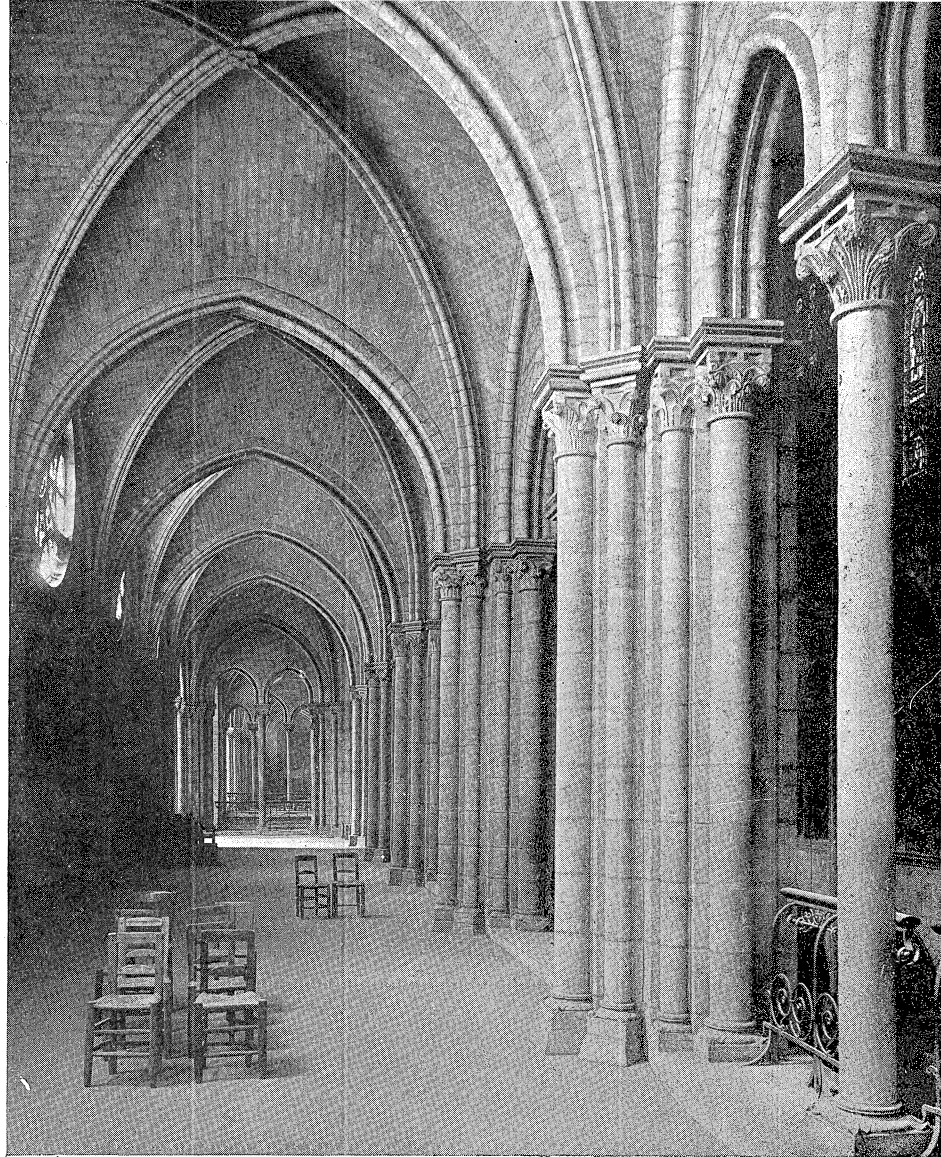
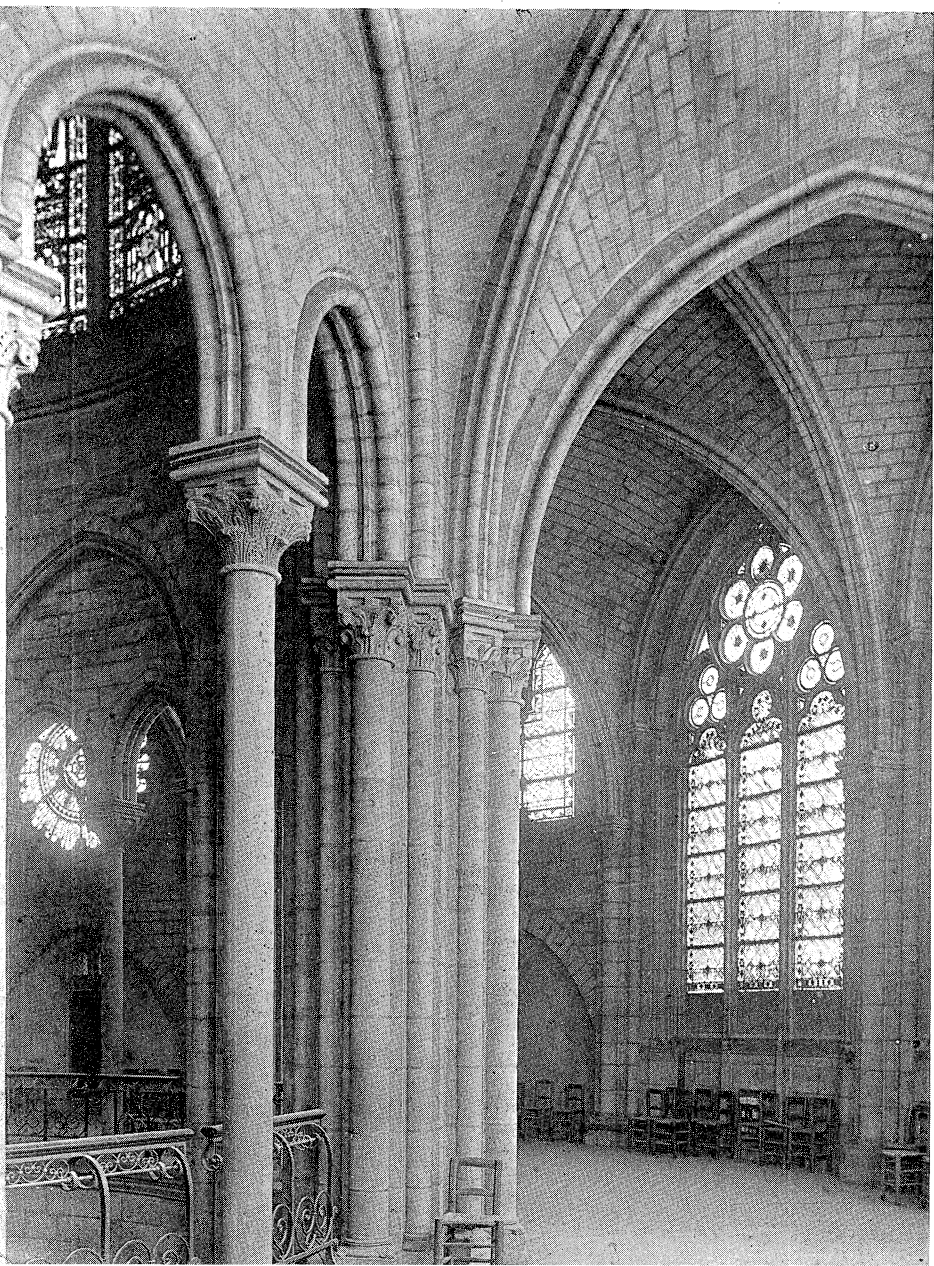
Sur le plan de Maurice de Sully, le bas-côté le plus excentrique du chœur était immédiatement limité par le mur extérieur de l'édifice, derrière lequel s'appuyaient les puissantes culées.

Les successeurs du fondateur de Notre-Dame décidèrent de reculer les murs extérieurs, de manière à incorporer les culées à l'intérieur même de la Cathédrale et d'aménager des chapelles dans l'espace ainsi libéré. (L'histoire des chapelles de la nef, nous le verrons tout à l'heure, est d'ailleurs identique, la construction de ces dernières ayant même précédé celle des chapelles du chœur.)

Des bas-côtés aux chapelles qui l'entourent, c'est-à-dire des éléments les premiers construits à ceux qui le furent les derniers, l'évolution du style frappe le moins averti.

Dans le déambulatoire (fin du XII^e siècle), tout est d'apparence massive et puissante : fortes colonnes aux bases et aux chapiteaux

TRIBUNES DU CHŒUR DANS SA PARTIE TOURNANTE.



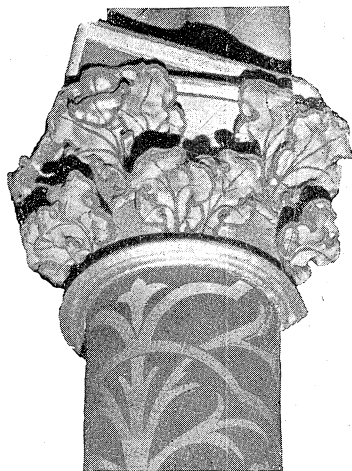
TRIBUNES DU CHŒUR, DANS SA PARTIE DROITE.

largement évasés; moulures épaisses; flore abondante et vigoureuse.

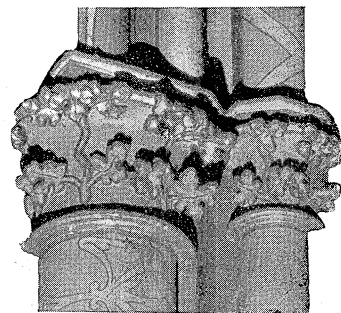
Dans les premières chapelles des parties droites (quatre au nord et trois au sud) édifiées par Jean de Chelles et Pierre de Montreuil, de 1260 à 1267, les colonnes s'amincissent et épousent à leur base la forme de leurs socles octogonaux; les chapiteaux, ornés de deux rangs de crochets épanouis, présentent les caractéristiques essentielles du style du XIII^e siècle.

Dans les dernières chapelles, enfin, celles du chevet, construites de 1296 à 1330, par Pierre de Chelles et Jean Ravy, tout est plus fin, plus léger, plus élégant : colonnes élancées, aux bases et chapiteaux effacés, ne faisant qu'un avec le fût; moulures maigres; flore sobre et délicate, aux feuilles moins stylisées et plus déliées. C'est du pur XIV^e siècle.

L'évolution constatée participe de la préoccupation de simplifier et de toujours accentuer la prédominance des lignes verticales, pour mieux donner l'impression de hauteur et d'élan vers le ciel.



CHAPITEAU DES CHAPELLES
DU CHŒUR (PARTIE DROITE).



CHAPITEAU DES CHAPELLES
DU CHŒUR (PARTIE TOURNANTE).

LA NEF

QUELQUES CHAPITEAUX
DE LA NEF.

La nef est subdivisée en dix travées recouvertes de cinq voûtes à six pans.

L'élévation des murs y est la même que dans le chœur, et c'est là ce qui contribue le plus à donner à l'ensemble de l'église sa magnifique unité.

Mais on trouve déjà dans la nef plus de légèreté et plus de lumière. Les tailloirs et les socles des colonnes au rez-de-chaussée ont leurs angles abattus. Les colonnes qui montent aux voûtes sont plus fines. A l'étage des tribunes, les piles sont moins épaisses. Les baies des tribunes, plus larges, ont trois arcades au lieu de deux et celles du côté sud ont leur tympan ajouré d'un oculus.

Aux chapiteaux, qui comptent parmi les plus beaux de ceux que l'art gothique ait créés, plus aucune influence romane ne se manifeste. Les feuilles, toujours stylisées, mais plus fines et plus nombreuses, plus découpées, donnent plus d'élégante richesse à la corbeille.

Près de la façade et des tours, cependant, il a fallu fortifier les différents éléments de la construction : les piliers qui séparent la sixième travée de la septième et la septième de la huitième (en partant du transept) sont renforcés (1).

Dans cette même huitième travée, la baie des tribunes, plus étroite, ne comprend que deux arcades.

TRIBUNES DU CHŒUR

Le chœur est tout entier entouré de tribunes, où l'on accède par deux escaliers à vis d'une soixantaine de marches, situés dans les premières culées du chœur au nord et au sud (voir plan).

Le visiteur est frappé, dès l'abord, par le magnifique effet de perspective qui s'offre à sa vue. Mais la décoration est moins belle qu'au rez-de-chaussée.

On a mis dans les tribunes, où les fidèles n'accédaient qu'exceptionnellement, les créations des artistes de second ordre : chapiteaux ornés tantôt de motifs romans (feuilles d'acanthé, grappes d'arum) et de motifs gothiques (feuilles stylisées).

Au XIII^e siècle, lorsqu'on agrandit les fenêtres hautes, ainsi qu'au XIV^e siècle, lorsqu'on fit les chapelles, les fenêtres des tribunes avaient dû subir diverses modifications.

Dans les quatre premières travées, nous voyons le modèle de celles qui furent d'abord construites (roses à meneaux, rayonnants) mais que Viollet-le-Duc a refaites. Tandis que dans la partie tournante, elles n'ont pas été modifiées depuis leur construction (1330).

La balustrade, enfin, est de construction récente.

(1) Ce type de pilier renforcé de colonnes engagées, connu dans les constructions romanes est employé à Notre-Dame pour la première fois dans l'Ile-de-France et servira de modèle courant au XIII^e siècle.



VUE INTÉRIEURE DE NOTRE-DAME

Enfin, le voisinage des tours, nous l'avons vu, a empêché l'architecte d'agrandir les fenêtres hautes : nous retrouvons là le modèle des premières fenêtres initialement prévues pour l'ensemble de la Cathédrale.

De même et pour les mêmes raisons, le premier mur d'enceinte y demeurera intangible : aussi, n'existe-t-il pas de chapelles dans la travée la plus proche des tours.

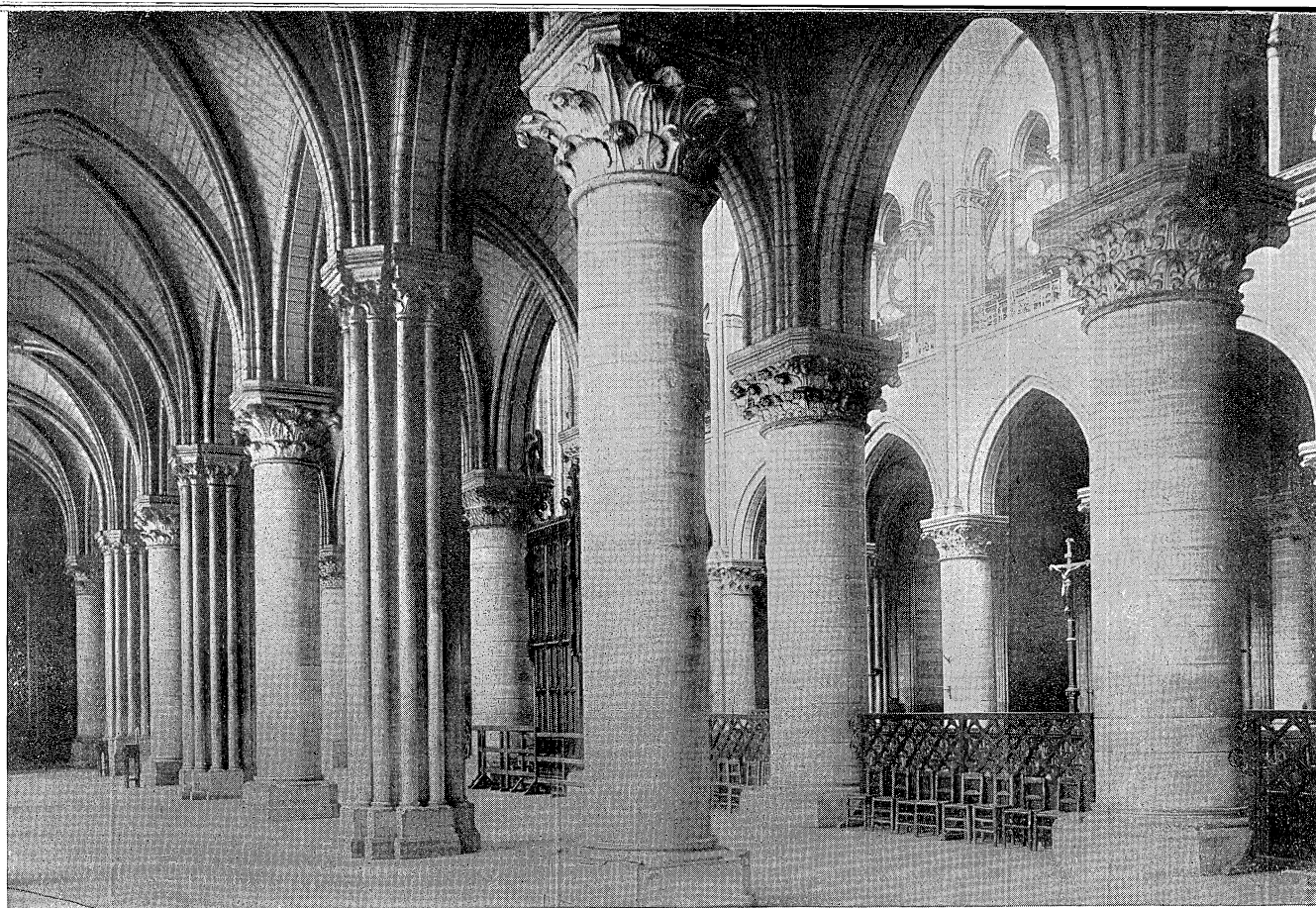
Les deux dernières travées, surmontées par la façade, sont encadrées par les tours, dont la masse formidable repose sur d'énormes piliers en forme de losange. La grande diagonale de ces derniers mesure plus de cinq mètres. Mais, comme toujours, de multiples colonnettes les flanquent du sol jusqu'aux voûtes, qui leur enlèvent toute lourdeur d'aspect et contribuent à bien leur donner l'apparence de leur imposante robustesse.

BAS-CÔTÉS DE LA NEF

On relève ici un détail intéressant : dans la rangée de colonnes qui sépare les deux bas-côtés, les piles sont alternativement fortes et faibles. Les archéologues veulent en inférer que les architectes de la nef sont ceux qui, les premiers, découvrirent les arcs-boutants et les utilisèrent.

En effet, les arcs-boutants tout d'abord construits à Notre-Dame de Paris étaient à double volée : partant des culées, ils s'appuyaient à mi-course sur les prolongements des piliers séparant les deux bas-côtés pour venir ensuite, d'un deuxième bond, contrebuter les voûtes au sommet des murs de soutènement.

Or il suffit d'examiner l'image de la nef pour saisir que les arcs-boutants opposés à ceux des points où trois arcs d'ogive



BAS-CÔTÉ DE LA NEF

viennent se rejoindre, subissent des poussées beaucoup plus fortes qu'aux points où n'aboutit qu'une seule nervure de voûte.

L'architecte renforça dès lors les piles qui recevaient les arcs-boutants supportant l'effort le plus grand. Le fait que l'alternance de ces piles fortes et faibles était prévue dès la fondation de la nef, semble établir que, dès la fin du XIII^e siècle, les architectes de Notre-Dame de Paris avaient conçu les arcs-boutants.

Quant à ces piles fortes, leur encombrement est à peine plus grand que celui des piles faibles : pour les renforcer, en effet, on les a entourées de douze colonnettes en délit, c'est-à-dire prises dans le sens des couches de pierre et offrant ainsi une résistance beaucoup plus grande à l'écrasement.

Là apparaît encore le souci constant des maîtres d'œuvre de dégager le plus possible l'intérieur de la cathédrale sans rien sacrifier à sa solidité, tout en profitant avec bonheur des moindres circonstances pour donner à l'ensemble, dans une sobriété et une unité parfaites, ce magnifique élan des lignes verticales déjà plusieurs fois observé.

LES CHAPELLES DE LA NEF

Nous avons vu en visitant le chœur, comment on y avait aménagé des chapelles, en reculant le premier mur extérieur jusqu'à la limite extrême des culées.

C'est dans la nef que ces mêmes dispositions furent d'abord prises. La construction des chapelles dans une nef était alors une nouveauté dont s'inspirèrent, un peu partout, au XIII^e et au XIV^e siècles, les bâtisseurs d'églises.

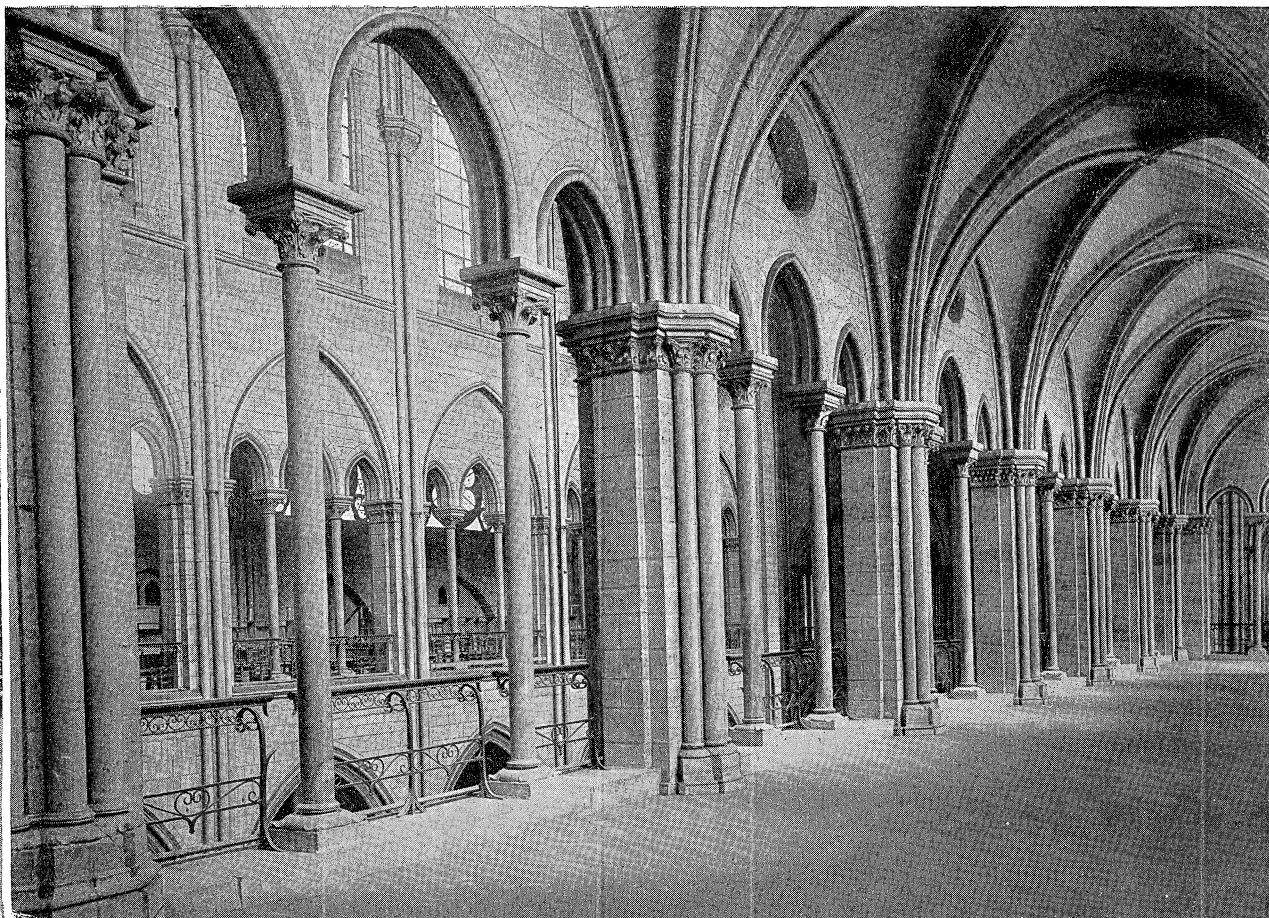
TRIBUNES DE LA NEF

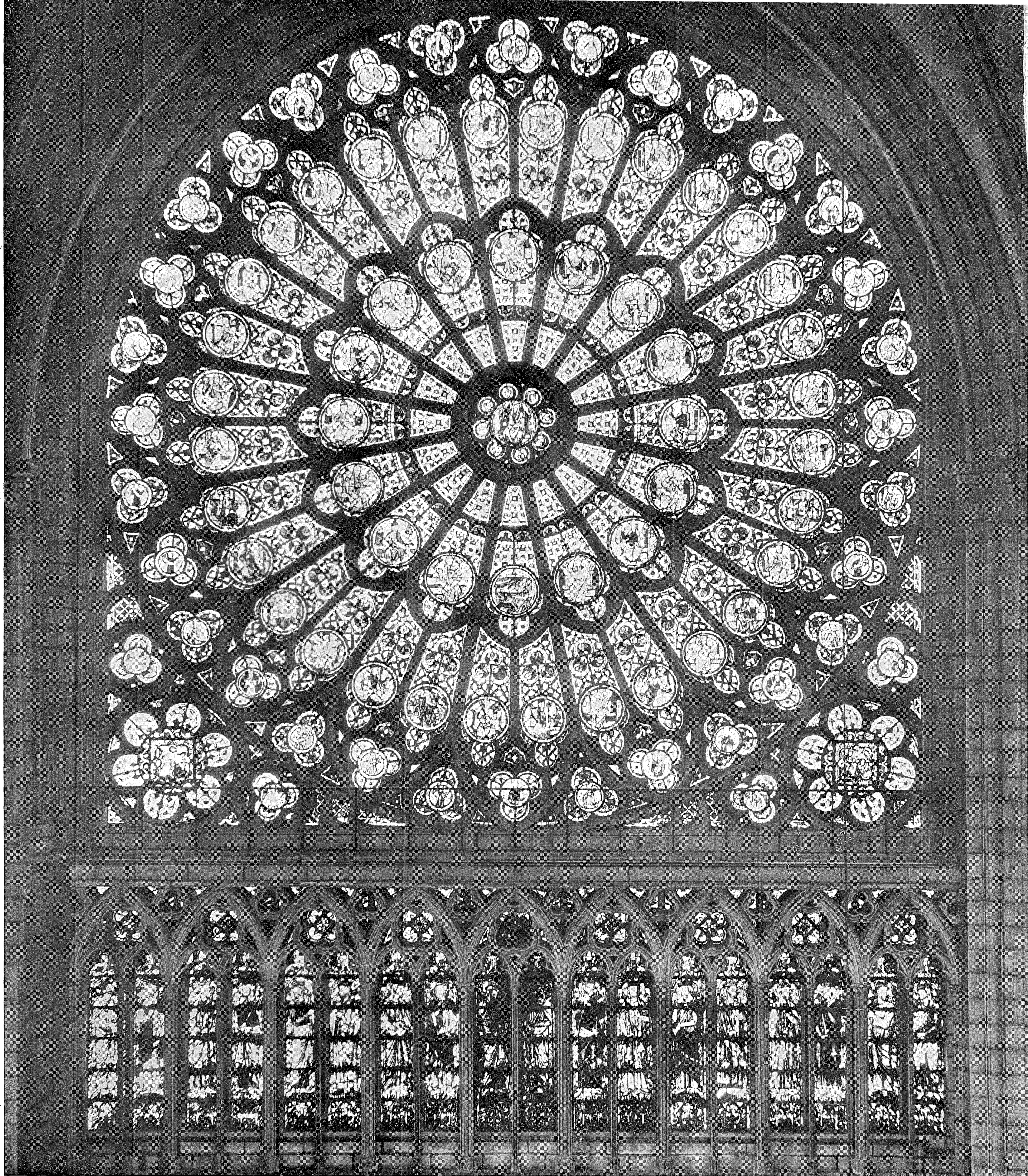
Les escaliers qui conduisent aux tribunes de la nef sont logés, au nord et au sud, dans les tourelles accolées aux tours de la façade.

Déjà, sur certains chapiteaux, naissent ces « crochets » dont il sera fait, sur la façade de Notre-Dame, et partout, ensuite, durant tout le XIII^e siècle, un si grand usage.

Quant aux fenêtres, ce sont celles que Viollet-le-Duc a refaites.

À l'étage des tribunes se trouvent, dans chaque tour, une vaste salle et, entre les deux tours, l'emplacement des orgues.





LA ROSACE SUD

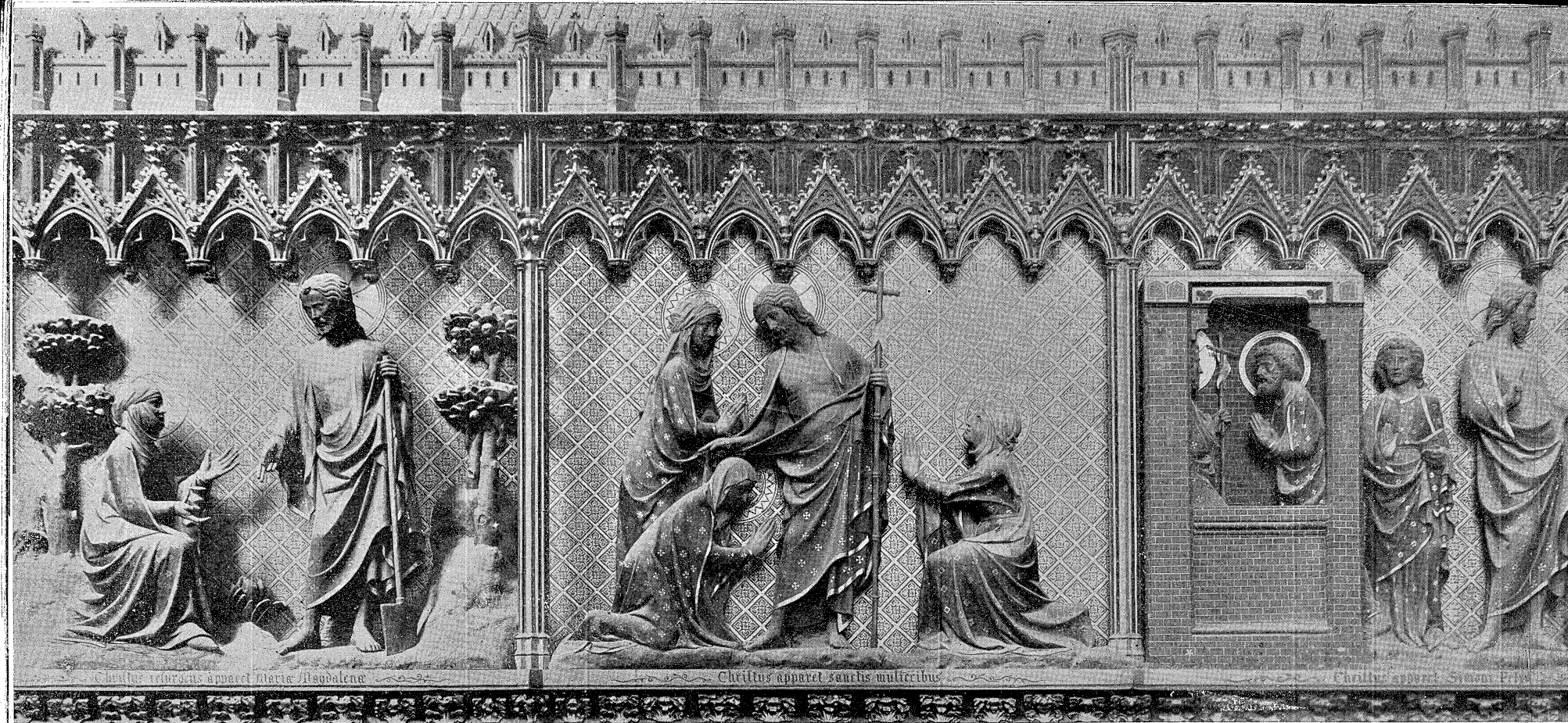
LE TRANSEPT

L'élévation des murs y est toujours identique à celle des murs du chœur. Les grandes arcades du rez-de-chaussée présentent toutefois quelque différence, car elles ont dû être refaites par Jean de Chelles et Pierre de Montreuil lorsque, pour leur plus grande gloire, ils reconstruisirent les croisillons à l'alignement des murs extérieurs des chapelles.

Les quatre piliers centraux frappent d'abord par leur

importance. C'est que leur force est appropriée au rôle qui leur est dévolu; ils supportent non seulement la voûte la plus large de tout l'édifice, mais aussi la flèche de bois et de plomb dont la photographie illustre notre couverture.

Mais pour alléger leur aspect, tout en les renforçant, l'architecte a flanqué de longues colonnettes ceux qui sont le plus près du chœur et de pilastres les deux autres. Sur chaque croisillon s'ouvre une immense baie de 18 mètres de haut et de 13 mètres de large, par où la lumière pénètre, abondante, sur le transept: c'est, enfin, la solution idéale du problème de l'éclairage.



Chaque baie se compose d'une galerie à claire-voie, haute de 5 mètres et, au-dessus, d'une rose de 13 mètres de diamètre.

La Rose sud, après avoir subi, à travers les siècles, plusieurs réparations, a dû être remontée par Viollet-le-Duc. Son dessin est plus simple que celui de la Rose nord et elle n'a gardé que quelques panneaux de ses premiers vitraux.

Mais la Rose nord, sept fois centenaire, nous est restée telle que Saint Louis la vit lui-même. Ses splendides vitraux, où le bleu et le mauve dominant en de douces tonalités, sont les seuls dans la Cathédrale tout entière qui aient été conservés intacts depuis leur création.

La multiplicité de ses détails, la ténuité de ses meneaux, l'élégance de sa composition en font un pur chef-d'œuvre, où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la science, de la hardiesse, de l'habileté ou du sens artistique de Jean de Chelles qui l'a construite.

Les fastes et la pérennité de cette frêle broderie de pierre aux soyeuses transparences laissent le visiteur confondu.

La lumière indéfinissable qui descend du vitrail ne semble-t-elle pas s'être polarisée en le traversant et avoir acquis un nouveau pouvoir mystérieux ? Dans cette atmosphère surnaturelle,

on se sent irrésistiblement poussé à la méditation, puis au recueillement devant Celui qui, seul, pouvait inspirer tout cela et pour Qui tout cela a été si merveilleusement accompli.

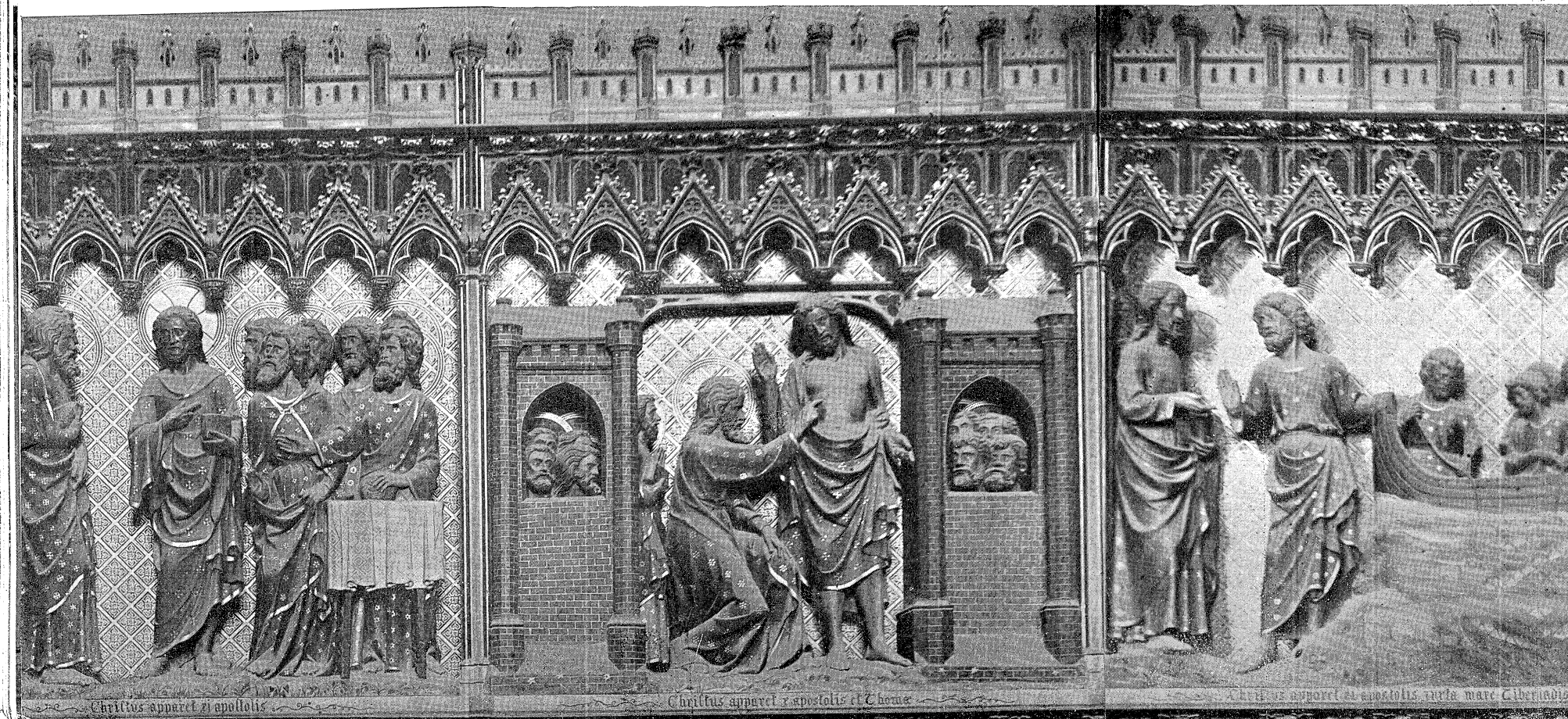
LES MONUMENTS INTÉRIEURS

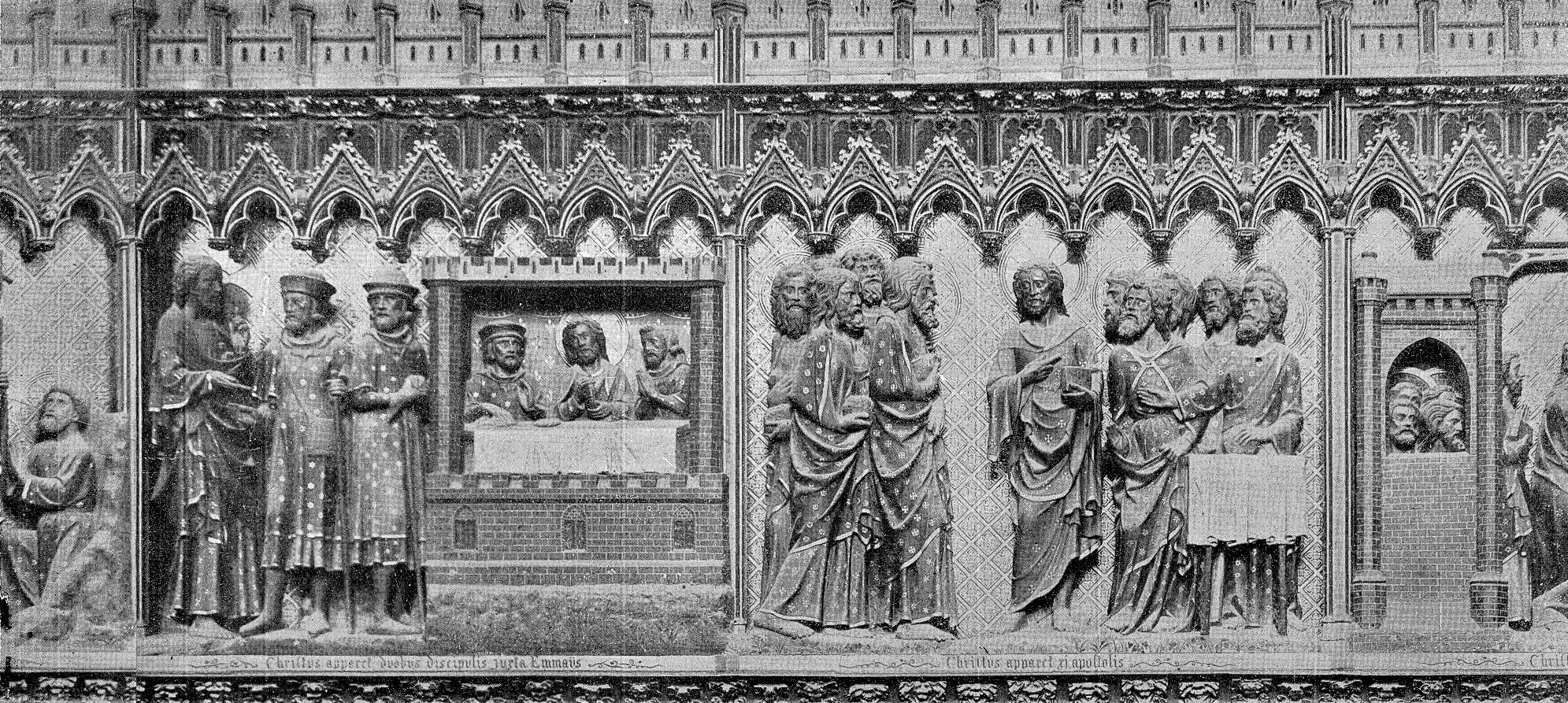
Presque plus rien ne subsiste, aujourd'hui, du mobilier gothique de Notre-Dame de Paris, ni des richesses sculpturales qui en décoraient l'intérieur. Les réalisateurs du vœu de Louis XIII, les ravages de la Révolution, d'autre part, ont tout anéanti, à l'exception de la clôture du chœur.

Cette succession de bas-reliefs est le seul vestige de l'ensemble des motifs qui, conformément à l'usage établi au XIII^e siècle, entouraient complètement le chœur de Notre-Dame de Paris.

Au nord, se déroulent les scènes de l'enfance et de la vie publique de Jésus :

LA VISITATION. L'ANNONCE AUX BERGERS. LA NATIVITÉ. L'ADORATION DES MAGES. LE MASSACRE DES INNOCENTS. LA FUITE EN ÉGYPTÉ ET LA CHUTE DES IDOLES D'HERMOPOLIS. LA PRÉSENTATION AU TEMPLE. JÉSUS AU MILIEU DES DOCTEURS. LE BAPTÊME DU CHRIST. LES NOCES DE CANA. L'ENTRÉE À JÉRUSALEM. LA CÈNE. LE LAVEMENT DES PIEDS. LE MONT DES OLIVIER.





Du côté sud, les bas-reliefs, reproduits ici, représentent une iconographie des apparitions du Christ ressuscité :

A MARIE-MADELEINE. AUX SAINTES FEMMES. A PIERRE. AUX DISCIPLES D'EMMAÛS. AUX APÔTRES. A THOMAS. SUR LE LAC DE TIBÉRIADE. EN GALILÉE. SUR LE MONT DES OLIVIERS.

Une inscription gravée sur le côté Nord nous apprend que Jean Ravy et Jean Jean le Bouteillier, sont les auteurs de ces sculptures qui datent de la première moitié du XIV^e siècle et furent terminées en 1351.

La visite intérieure est terminée : l'impression dominante qui s'en dégage est que les architectes de Notre-Dame ont parfaitement réalisé l'œuvre dans l'esprit de ceux des Ministres de Dieu qui la firent construire : un magnifique temple où la foule puisse et doive prier...

Or ces faisceaux de lignes si pures qui jaillissent, impétueuses, autour du Maître-Autel, comme de mâles et multiples voix chantant un noble et grave cantique, amènent irrésistiblement le regard vers le Tabernacle : le centre graphique est bien là où se trouve le centre spirituel.

Pour que rien ne puisse contrarier cette impression ni distraire la pensée du Pôle vers lequel toutes les lignes de forces la sollicitent et la concentrent, les inspireurs de l'œuvre n'ont pas voulu que sa saisissante majesté intérieure fût encombrée de décors superflus.

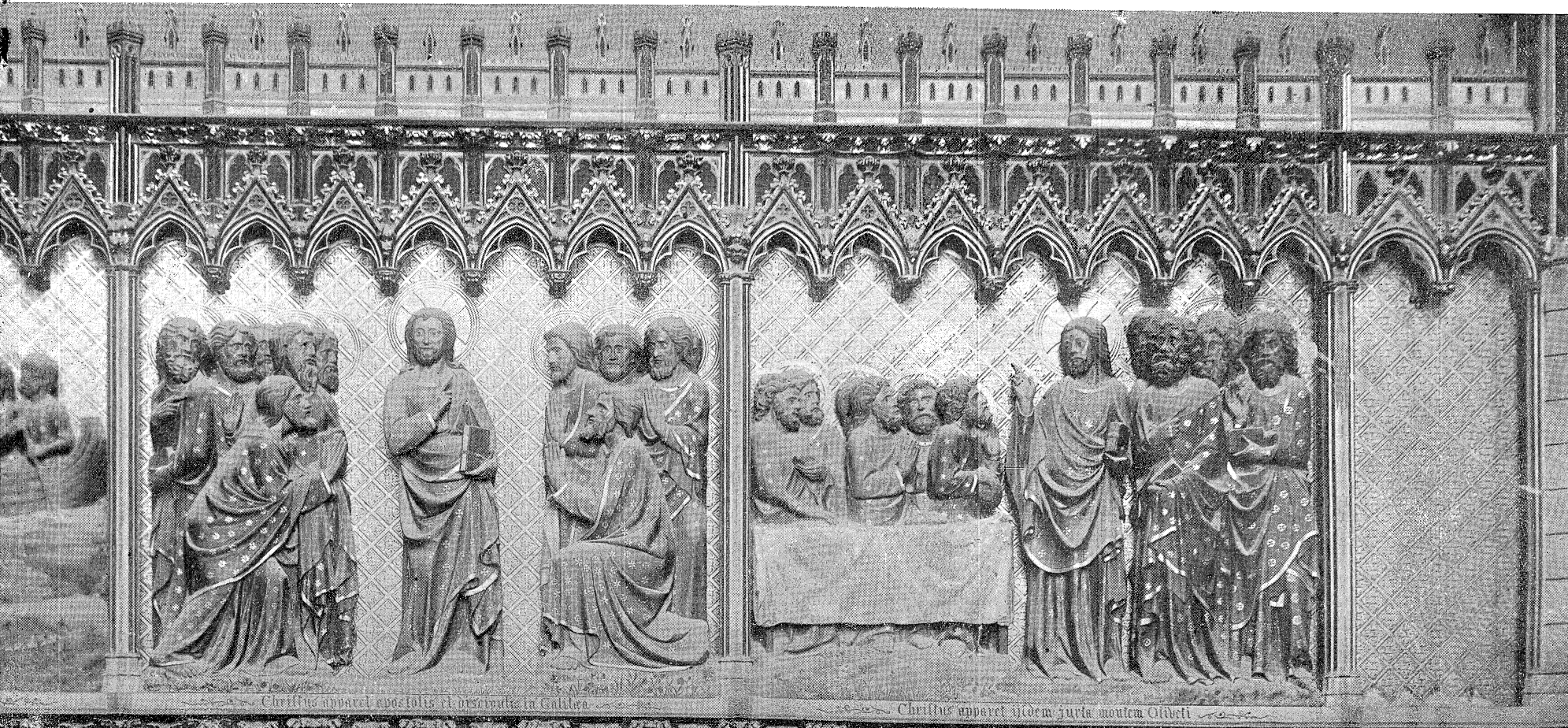
Mais cette sobre architecture des piliers et des murs de la cathédrale contraste avec la prodigieuse abondance de broderies dont son extérieur est paré.

Si l'on excepte la clôture du chœur, d'ailleurs dissimulée par l'Autel, les chapiteaux sont les seuls éléments que le ciseau de l'artiste ait ouvragés pour le plaisir des yeux.

Déhors, au contraire, c'est une débauche de parures sculptées : vu de l'extérieur, l'édifice est un gigantesque livre de pierre dont les centaines de statues ou de bas-reliefs, entourés de somptueuses enluminures, racontent l'Histoire sainte.

Et le passant, avant de franchir l'enceinte sacrée où il ira prier, s'arrête pour s'instruire, sur l'éloquente pierre, de ses devoirs, de sa destinée future et des illustres exemples que le Christ et les Saints lui ont donnés.

Comme le passant, approchons-nous, nous aussi, pour nous soumettre au charme de cette vénérable et merveilleuse écriture.

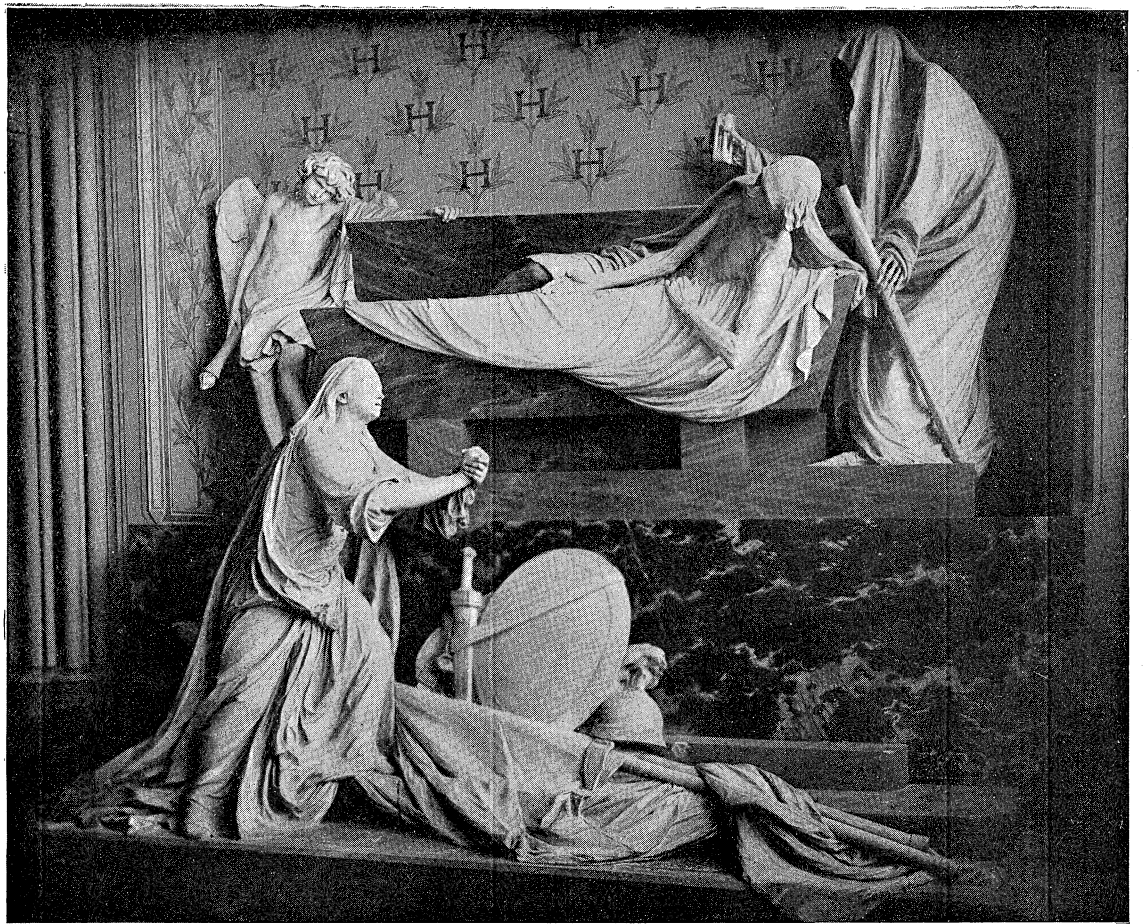


MONUMENTS
INTÉRIEURS



VIERGE DITE
« NOTRE-DAME
DE PARIS »

Cette statue se dresse à l'entrée du chœur. Elle provient de la chapelle Saint-Aignan, aujourd'hui disparue et qui se trouvait dans la Cité. Première moitié du XIV^e siècle.



MAUSOLÉE
DU COMTE D'HARCOURT

Œuvre de Pigalle, d'une exécution parfaite. Les personnages représentent : la Mort, le comte d'Harcourt, le génie de l'Hymen et, au premier plan, la veuve, dans une attitude suppliante.



PIETA, de NICOLAS COUSTOU (1723)

Cette composition, les statues de Louis XIII et de Louis XIV et les stalles représentent tout ce qui nous est parvenu du "Vœu de Louis XIII".

MONUMENT
DU CHANOINE YVERT
(XV^e siècle)

Le défunt, d'abord couché, se dresse ensuite pour implorer le Christ de l'Apocalypse, à qui le présentent Saint Jean l'Évangéliste et Saint Étienne.

TOMBEAU DE SIMON MATTIFAS DE BUCI (mort en 1304)
Unique monument funéraire du moyen âge que l'on puisse voir à Notre-Dame.





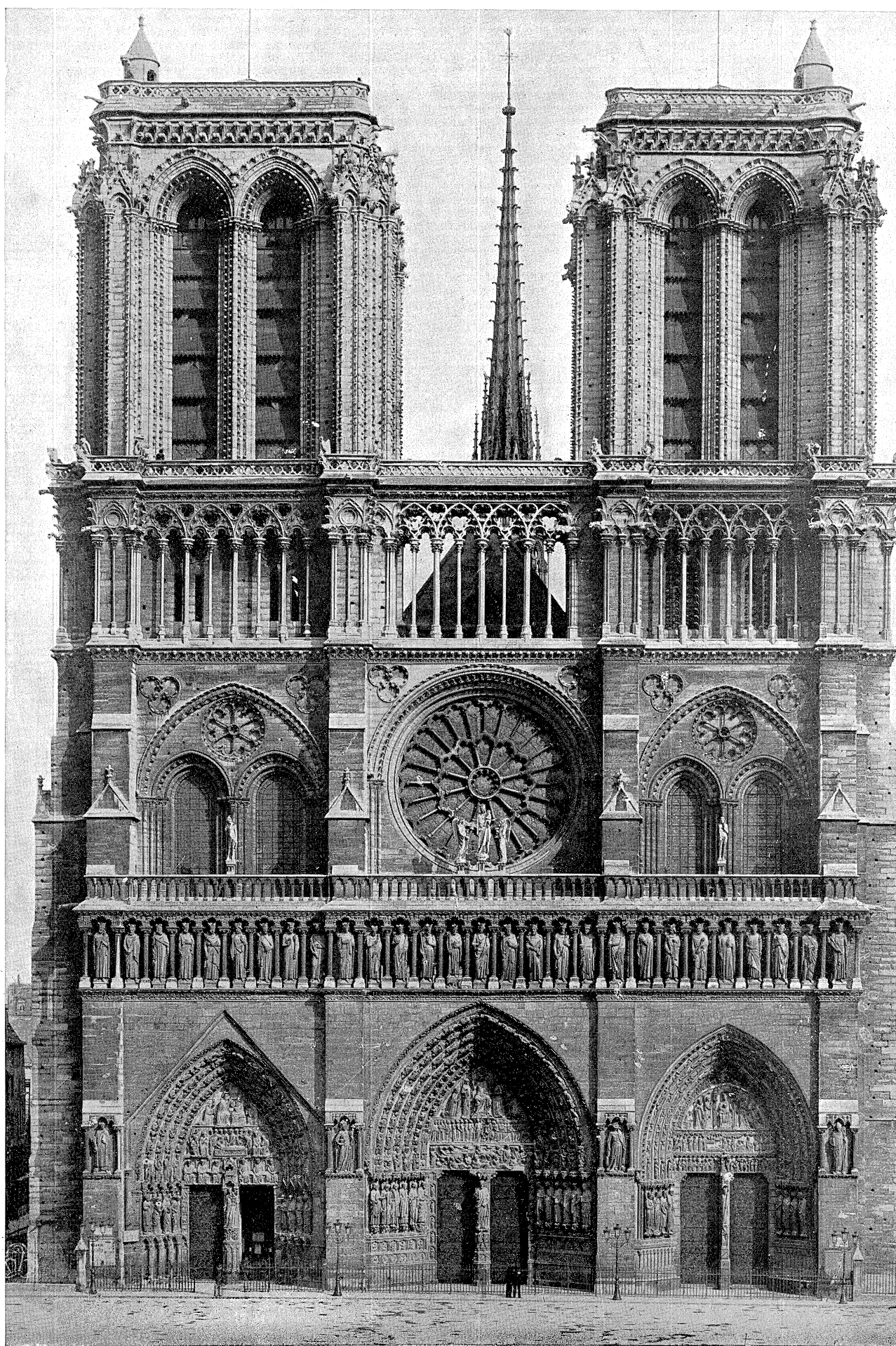
LA FAÇADE

Si, dans sa masse et sa structure, Notre-Dame de Paris n'a pas changé d'aspect extérieur depuis que Jean Ravy en eut posé, en 1330, la dernière pierre, beaucoup de ses détails, et notamment toutes les grandes statues (à l'exception d'une seule), le portail central et la flèche ont été refaits par Viollet-le-Duc, au cours du siècle dernier. La sacristie, en outre, a été tout entière conçue et construite par lui.

La façade occidentale, haute de 43 mètres et large de 41, surmontée de deux tours qui émergent de 20 mètres au-dessus d'elle, c'est-à-dire de la moitié de sa propre hauteur, nous apparaît parfaite dans ses proportions.

De ses trois étages, en outre, progressivement allégés en hauteur, divisés en trois compartiments par de puissants contreforts se prolongeant jusqu'au sommet des tours, et séparés entre eux par des lignes horizontales vigoureusement marquées, se dégage une impression d'harmonie, d'équilibre et de force que l'on ne saurait mieux ressentir nulle part ailleurs.

Les architectes se sont visiblement inspirés, en les portant à la perfection, des types de façades érigées au XI^e et au XII^e siècles en Normandie et en Bourgogne, mais où manquent la Rose centrale et les galeries courant au-dessus des portails à la base des Tours.



LES PORTAILS

Alors que la belle ordonnance de l'ensemble de la Cathédrale semble procéder de la symétrie de ses éléments, c'est une surprise de constater que les portails n'ont pas des dimensions identiques. Celui du centre est le plus grand. Le portail nord (à gauche) est plus large que le portail sud, comme les tours, d'ailleurs ; il est en outre surmonté d'un gâble triangulaire qui n'existe pas sur le portail sud.

Ce sont là, sans doute, des libertés que prenaient les maîtres d'œuvre, pour rompre l'impression de monotonie que leur asservissement à une symétrie trop rigoureuse aurait pu donner. Les trois portails sont encadrés et séparés entre eux par quatre contreforts agrémentés chacun d'une statue moderne.

Ces statues représentent : au nord et au sud, le diacre Étienne et l'évêque Marcel, saints patrons de la Cathédrale, et, de part et d'autre du portail central, l'Église triomphante et la Synagogue vaincue.

LE PORTAIL NORD (A GAUCHE) OU PORTAIL DE LA VIERGE (1210-1220)

Il était de tradition, au XII^e siècle de consacrer un portail à la Vierge. Celui de Notre-Dame de Paris est un chef-d'œuvre universellement admiré.

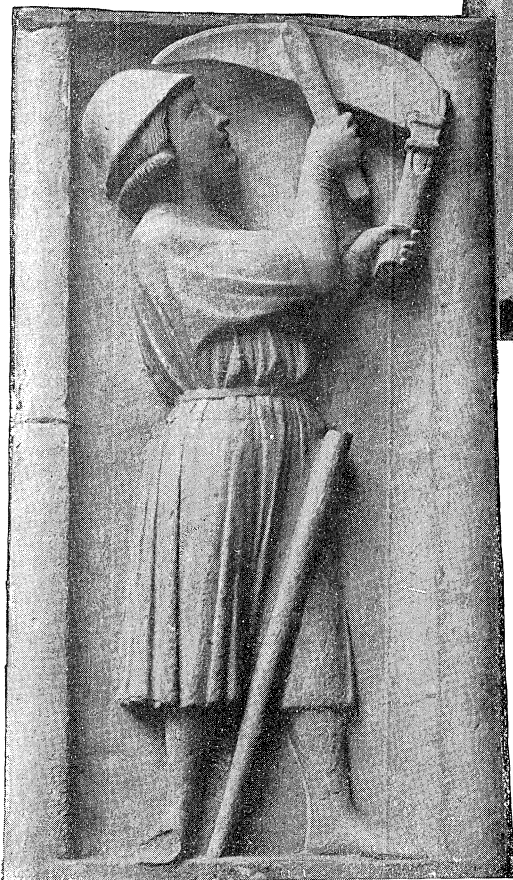
Les sujets traités représentent la Vie terrestre de Marie et son Apothéose dans le Ciel :

Au linteau inférieur, à droite : trois rois de Juda évoquent son ascendance royale ; à gauche : 3 prophètes rappellent les multiples prophéties qui la concernent.

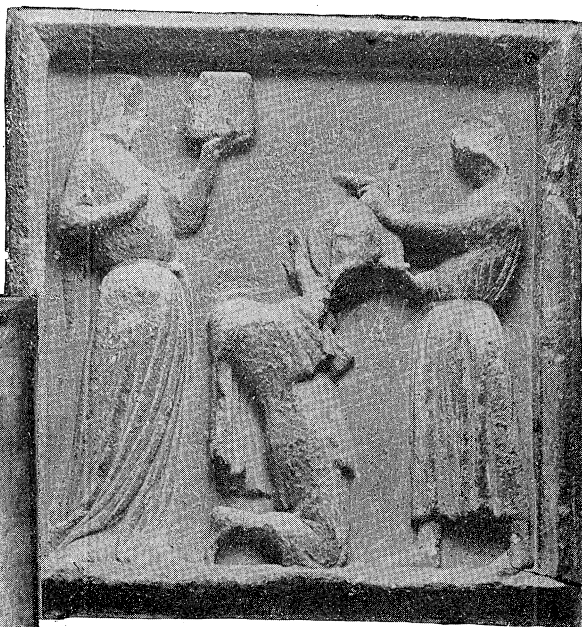
Au-dessus : l'artiste a traité dans le même tableau, sa mort ou sa résurrection, car Jésus et les douze apôtres sont réunis autour de la Vierge.

Au sommet du tympan, Jésus bénit Sa Sainte Mère et lui tend le sceptre, tandis qu'un Ange la couronne.

LE FAUCHEUR (PIEDS-DROITS DU PORTAIL DE LA VIERGE).



DÉCOLLATION DE SAINT - JEAN - BAPTISTE (PORTAIL DE LA VIERGE).



Les attitudes des personnages, qui se penchent légèrement sous les courbes du tympan, la simplicité et la grâce des draperies, la majesté du Christ et la douceur de la Vierge concourent à

l'harmonie et à la grandeur de cette belle composition, si claire et si bien ordonnée.

Dans les quatre voussures qui l'encadrent, une Cour céleste d'Anges, de Rois et de Prophètes assiste au triomphe de la Vierge.

Au-dessous des grandes statues, toutes modernes, subsistent de petits bas-reliefs du XIII^e siècle représentant quelques scènes de la vie des Saints. La plupart ont subi de graves atteintes. Mais on peut encore y observer des attitudes d'une saisissante vérité.

Le trumeau, qui sépare le portail en deux ouvertures, porte douze petits panneaux sculptés, où figurent d'une part les saisons et, de l'autre, les âges de la vie.

Enfin, sur l'étroite tranche de pierre qui, de chaque côté du portail fait face au trumeau, tout contre les portes, ont été encore sculptés de petits tableaux : les signes du Zodiaque et les occupations des mois correspondants. Ces tableaux se succèdent de bas en haut sur le pied-droit gauche, de haut en bas sur celui de droite, à l'instar du soleil qui, pendant un semestre, s'élève de plus en plus dans le ciel et s'abaisse ensuite pendant les six autres mois.

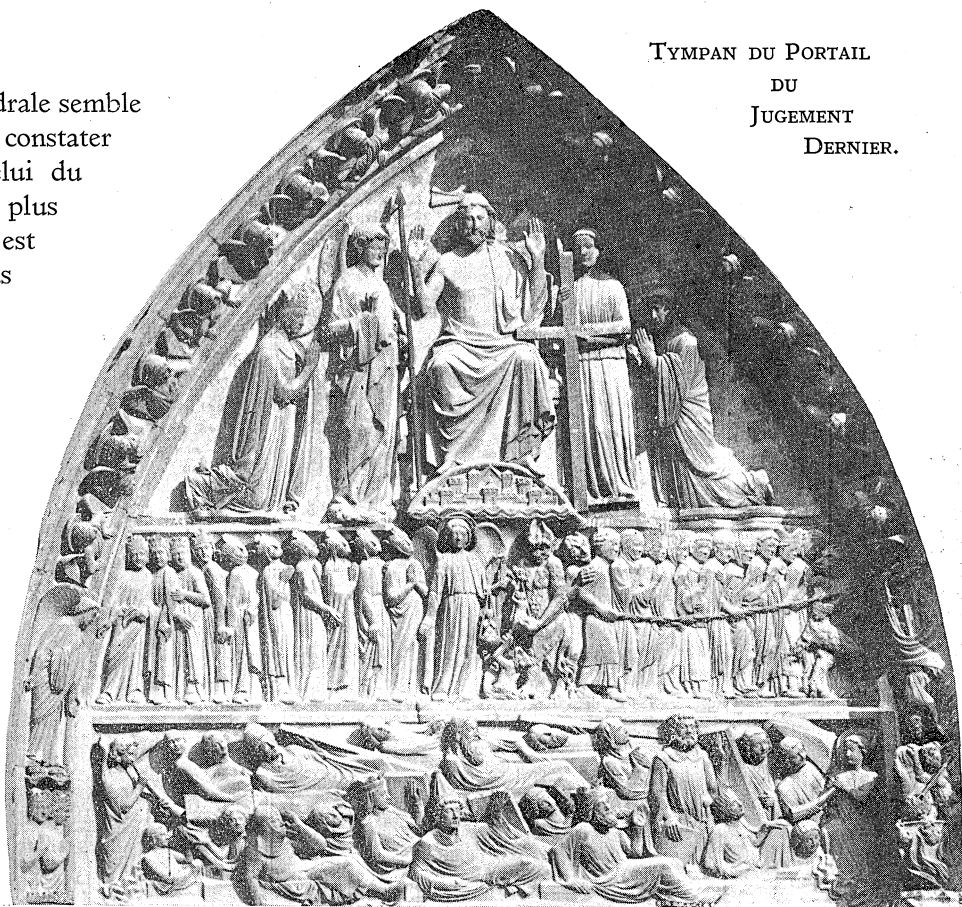
Là encore, les attitudes des personnages sont simples, remarquablement observées et pleines de vie.

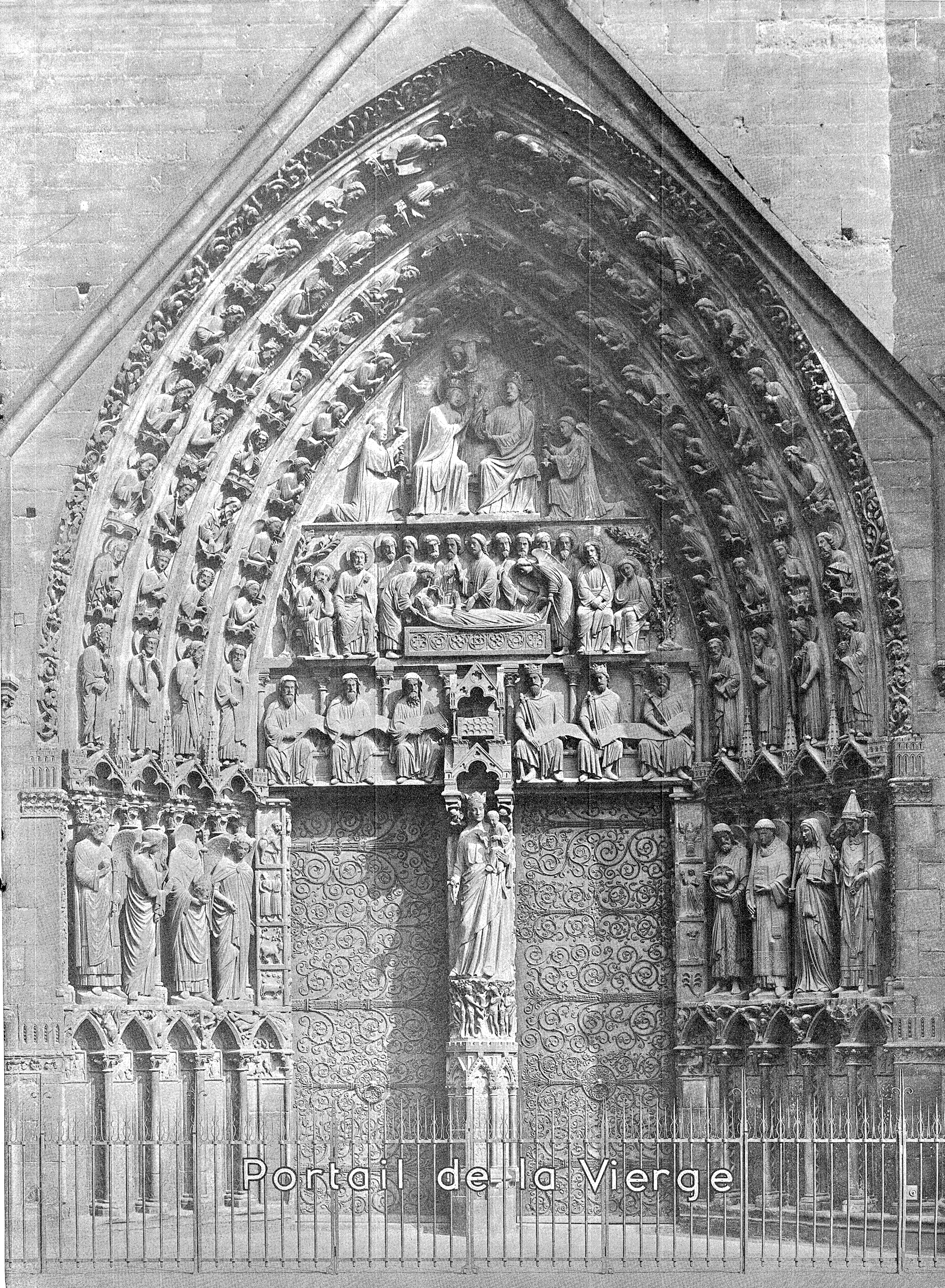
PORTAIL CENTRAL OU PORTAIL DU JUGEMENT DERNIER (1220-1230)

L'usage imposait aussi de sculpter, au portail central de la façade, la scène du Jugement Dernier.

Le thème relevait tantôt de l'Apocalypse, où le Christ apparaît accompagné des quatre animaux symboliques et des vingt-quatre vieillards, tantôt de l'Évangile de Saint Matthieu. C'est à cette dernière source que se sont inspirés les créateurs du portail central de Notre-Dame de Paris : le Christ y préside au Pèsement des Ames.

TYMPAN DU PORTAIL DU JUGEMENT DERNIER.





Portail de la Vierge

Or ce portail, nous l'avons vu, a subi de graves mutilations. Non seulement ses grandes statues furent abattues sous la Révolution, mais l'architecte Soufflot, pour l'agrandir, entailla le tympan du XIII^e siècle, jusque sous les pieds du Christ et en détruisit le trumeau et les pieds-droits.

Viollet-le-Duc l'a restauré et ramené à ses dimensions et à sa forme initiales.

Le linteau inférieur, tout entier refait au XIX^e siècle, représente la Résurrection des Morts (1).

La partie centrale du linteau médian est également une reconstitution datant du XIX^e siècle : Saint Michel et Satan pèsent les actions humaines. Les damnés sont entraînés à droite, par les démons infernaux, tandis qu'à gauche, les Justes, couronnés, attendent leur entrée au Paradis.

Au sommet du tympan, le Christ entouré de Sa Sainte Mère, de Saint Jean et d'anges priant pour les pauvres âmes, domine les scènes qui se déroulent au-dessous, tandis que, dans les voussures, anges, patriarches, prophètes, martyrs, vierges, le Ciel tout entier, assistent à l'exécution des sentences divines.

Cette grande composition sur le Jugement Dernier se termine par la représentation de l'Enfer (à droite) et du Paradis (à gauche), à la base des voussures.

Enfin, dans de petits bas-reliefs situés au-dessous des grandes statues, figurent d'intéressantes illustrations des Vertus, dont la pratique assure leur salut aux bonnes âmes, et des Vices qui peuvent les faire damner.

Les grandes statues, représentent les douze Apôtres. Le trumeau et les sculptures des pieds-droits ont été entièrement refaits au XIX^e siècle.

(1) Des fragments du linteau original sont au Musée de Cluny.

PENTURE



TYMPAN DU PORTAIL SAINTE-ANNE

LE PORTAIL DE DROITE (sud) OU PORTAIL SAINTE-ANNE (1230-1240)

Un certain intérêt archéologique s'attache au portail Sainte-Anne, car on peut y suivre de près l'évolution du style de la fin du XII^e siècle, au début du XIII^e.

En effet, un tympan avait été sculpté vers 1175, mais à des dimensions inférieures à celles des portails qui furent construits ultérieurement.

Il fallut, pour pouvoir l'utiliser, garnir d'ornements l'espace qui le séparait de la première voussure et lui ajouter un linteau.

Le fragment qui date du XII^e siècle représente, dans sa partie supérieure, la Vierge en Majesté, tenant l'Enfant Jésus assis entre ses genoux.

Deux anges l'encensent, et derrière ces anges, figurent le roi Louis VII, qui régnait lorsque Notre-Dame fut commencée, et Maurice de Sully, son fondateur. Le premier est à droite, un genou en terre, le second, à gauche, sa crosse à la main.

Au-dessous, le linteau du XII^e siècle reproduit quelques scènes de la vie de la Vierge et celui du XIII^e, sculpté de 40 à 50 ans plus tard, trace l'histoire du Père et de la Mère de Marie, Saint Joachim et Sainte Anne.

La comparaison des deux sculptures permet de se rendre compte des progrès réalisés au XIII^e siècle : le relief est sensiblement plus accentué et les personnages plus naturels ; l'artiste y fait preuve de beaucoup moins de gaucherie et d'une observation de plus en plus précise de la nature.

Des anges, des rois, des prophètes forment, dans les voussures, le cortège coutumier.

Le trumeau, enfin, quoique moderne, mérite de retenir l'attention car il a été reconstitué à l'image de l'ancien, grâce aux fragments conservés au Musée de Cluny.

On y voit saint Marcel terrassant un monstre, commémoration d'un épisode légendaire de la vie du saint évêque.

LES PENTURES

Le génie décoratif des ouvriers de Notre-Dame ne s'est pas exercé que sur la pierre : les célèbres pentures, dues au maître

serrurier Biscornette, et qui déroulent leurs interminables arabesques sur les vantaux de chaque porte, sont de splendides chefs-d'œuvre de fer forgé, des modèles dont la grâce, l'élégance et la richesse demeurent inimitables.

Seuls, toutefois, les portails nord et sud ont conservé leur dentelle de fer du XIII^e siècle, les vantaux du portail central, détruits par Soufflot, ayant dû être totalement refaits par Viollet-le-Duc.

L'admiratif humour populaire s'est d'ailleurs manifesté, au sujet de ces peintures, en créant la fable d'un pacte que Biscornette aurait conclu avec le diable, pour réussir de pareilles merveilles !

LA GALERIE DES ROIS

Les trois portails de la façade sont surmontés d'une rangée de 28 arcades contenant chacune une statue : les statues primitives, abattues par les Révolutionnaires, représentaient vraisemblablement les 28 rois de Juda. Viollet-le-Duc a regarni les niches vides avec les statues modernes des 28 rois de France exécutées dans ses ateliers.

Ce magnifique ornement n'a pas qu'un but décoratif : il masque un passage qui permet de surveiller le monument.

Au-dessus de la Galerie des Rois, court une balustrade qui porte, sur une rampe, un groupe de trois statues : la Vierge entre deux anges et deux autres statues isolées : Adam, à gauche ; Ève, à droite.

LA ROSE

La rose de la façade de Notre-Dame, fut, un moment (1220-1225), la plus grande qu'on eut jamais vue, avec ses 9 m. 60 de diamètre.

Elle est demeurée, depuis cette époque, la plus parfaite entre toutes. Viollet-le-Duc dit à son sujet qu'il n'a jamais été possible de trouver une meilleure solution, ni plus eueuse, ni plus savante.

Jean de Chelles a repris, pour les croissillons, les mêmes dispositions : sans doute, ses roses sont-elles plus grandes et plus riches, mais leur réseau, toutes proportions gardées, est le plus lourd.

LA GALERIE HAUTE

Les colonnettes de la galerie haute, qui mesurent quelques centimètres de diamètre et 5 m. 10 de haut, supportent une véritable dentelle de pierre, dont les détails relèvent du deuxième quart du XIII^e siècle.

Ce délicat assemblage est en outre

couronné d'une balustrade qui le stabilise, et sur laquelle sont perchées de bizarres chimères, dessinées par Viollet-le-Duc.

Au même étage, apparaissent, pour la première fois, de pittoresques gargouilles allongeant leur col pour rejeter le plus loin possible les eaux de pluie qui, jusqu'alors, ruisselaient le long des façades.

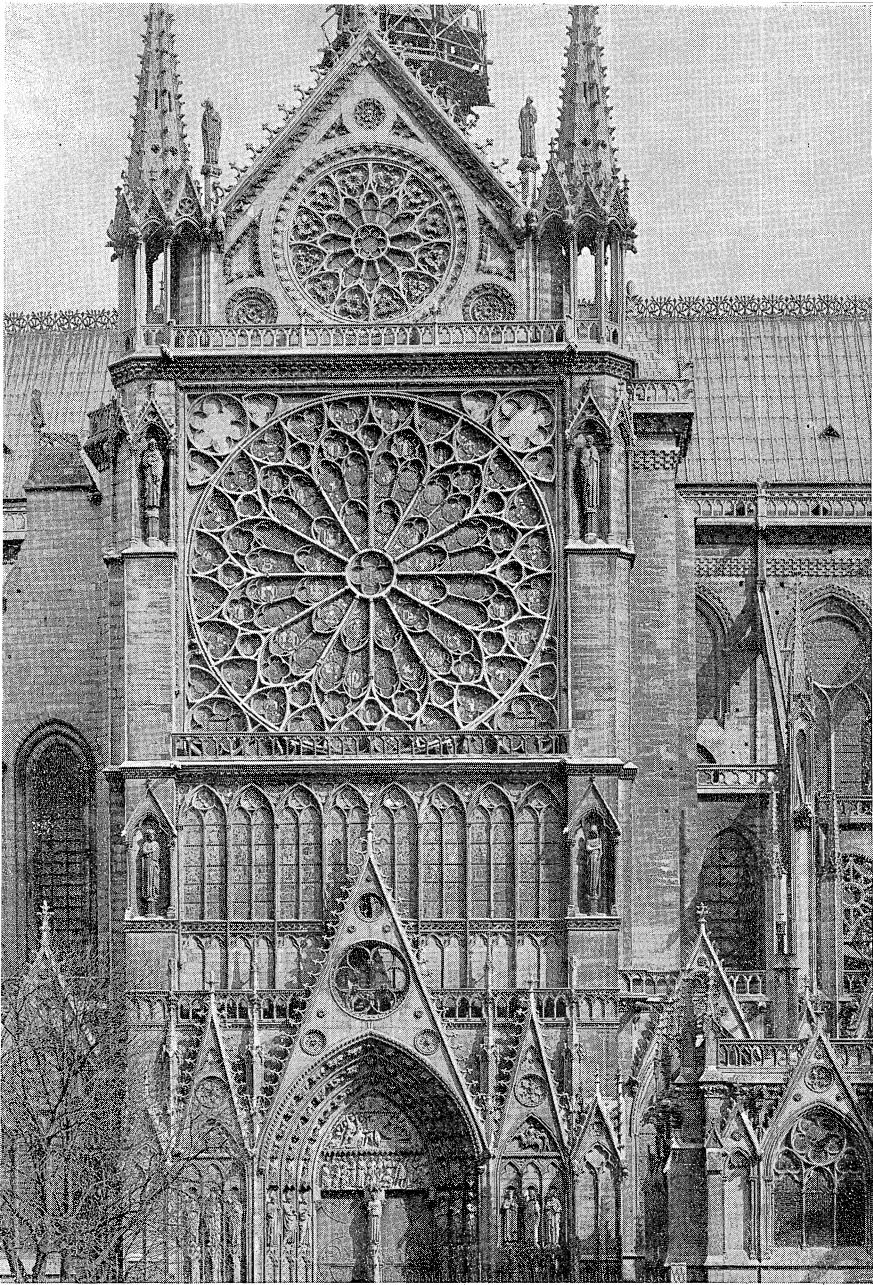
LES TOURS

Les tours de Notre-Dame, plus larges et plus hautes que toutes celles qui furent construites avant elles, ont été dotées des principales caractéristiques des clochers normands : un seul étage, aux faces ajourées de deux étroites baies. Mais elles ont, en plus, des contreforts, particularité propre aux clochers de l'Ile-de-France.

Leur aspect s'harmonise ainsi à merveille avec l'ensemble de la façade, où tout est puissant, massif, équilibré.

La corniche qui les termine, haute de 3 mètres, débordant largement sur les étages inférieurs, est d'une importance inattendue. Sans doute, les fondateurs de la Cathédrale avaient-ils prévu d'immenses flèches. Celles-ci ne furent pas érigées, non pas faute de moyens, hypothèse invraisemblable, mais parce que la façade, en l'état actuel, atteignait à la perfection.





VUE D'ENSEMBLE DU CROISILLON SUD

La tour sud renferme le gros bourdon de la Cathédrale, offert en 1400 par Jean de Montaigu. Refondu sous le patronage de Louis XIV et de Marie-Thérèse, les grandes dames de la Cour jetèrent, paraît-il, quantité de métaux précieux dans les creusets pour affiner l'alliage et rendre le timbre plus pur.

Pour mettre en branle cette cloche formidable, qui pèse treize mille kilos, il ne faut pas moins de huit hommes conjugant leurs efforts.

On redescend, enfin, du sommet des tours jusqu'au sol, par un escalier de 376 marches desservant les quatre passages aménagés sur la façade pour assurer son entretien.

C'est du haut de la tour sud qu'a été prise la photographie illustrant la couverture de cette Revue.

L'EXTÉRIEUR DE LA NEF

L'agrandissement des fenêtres hautes, la transformation en arcs-boutants à simple volée des arcs-boutants primitifs, la construction des chapelles, modifièrent successivement, en l'allégeant et en lui donnant plus d'assise, la physionomie extérieure de l'édifice avant qu'il fût complètement achevé.

Viollet-le-Duc lui-même a reconstruit ou même innové : il a refait les gâbles des chapelles, en si mauvais état au XVIII^e siècle qu'on avait dû les démolir ; il a inventé le dessin des baies en arc brisé qui éclairent les tribunes ; il a construit aussi de toutes pièces les petits tabernacles qui surmontent les culées.

Il a exhaussé enfin les murs goutterots tout autour du vaisseau central et refait la toiture et sa merveilleuse charpente, de même qu'il remonta l'élégante flèche qui domine le carré du transept, abattue sous la Révolution.

Le sommet de cette dernière est le point culminant de la Cathédrale, à 96 mètres du sol.

LES CROISILLONS ET LEURS PORTAILS

En contournant la Cathédrale du côté de la Seine on découvre l'inscription suivante gravée sur le soubassement du portail :



Nous y apprenons que le croisillon sud fut commencé par Jean de Chelles en 1257. Il fut terminé par Pierre de Montreuil, qui d'ailleurs s'était révélé un précurseur du genre, à Saint-Denis.

L'ensemble de chaque croisillon comprend trois étages, séparés entre eux par des galeries ouvrant passage et portant balustrade.

Tout n'y est que dentelle.

L'étage inférieur est doté d'un portail dans le style de ceux de la façade ouest, mais, innovation de Jean de Chelles, surmonté de gâbles ajourés et finement décorés.

A l'étage du milieu, la grande rose que nous avons admirée de l'intérieur.

A l'étage supérieur, formé par un pignon ajouré d'une nouvelle rose, les contreforts sont surmontés de clochetons finement ciselés, qui complètent la façade de la manière la plus heureuse, tout en ajoutant, par leur poids, à la stabilité de l'ensemble.

Le portail du croisillon nord (1250) appelé porte du Cloître, est aussi dédié à la Vierge Marie.

Son trumeau porte l'unique statue échappée comme par miracle au vandalisme des révolutionnaires — et c'est précisément celle qui représente la Vierge.

Nous ne saurions assez nous féliciter aujourd'hui de pouvoir contempler cet émouvant joyau de pierre.

Svelte, gracieuse et fière, campée dans une attitude de reine, un imperceptible sourire éclairant ses traits, la Vierge a conscience de l'essence divine de son Enfant, qu'elle présente au monde.

Quelle personnalité, quelle douceur et quelle sereine majesté dans son beau visage ! Quelle élégance dans le port ! Quel naturel dans ces draperies amples et souples dont les plis harmonieux retombent jusqu'à ses pieds.

La statuaire atteint là au sommet et c'est un sculpteur inconnu du moyen âge, mais un très grand artiste, à coup sûr, qui nous a légué cet immortel chef-d'œuvre !

Au linteau du portail, des scènes de l'Enfance de Jésus : l'Annonciation, la Nativité, la Présentation au Temple, le Massacre des Innocents, la Fuite en Égypte.

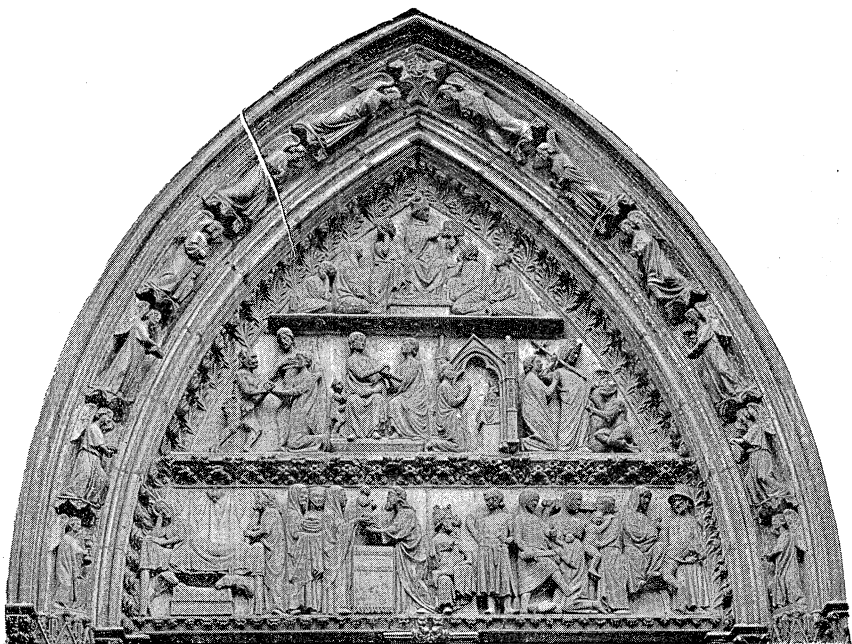
Au-dessus, le tympan représente le miracle accompli par la Vierge en faveur du diacre Théophile.

Le malheureux avait vendu son âme au diable en échange de biens matériels et fut sauvé par Marie, dont il avait imploré la maternelle intercession.

Au sommet du tympan, l'Évêque instruit le peuple de ce miracle.

Dans les voussures, anges, vierges et docteurs forment le céleste cortège habituel de la Vierge.

Au portail du croisillon sud, appelé portail Saint-Étienne, est contée l'histoire du jeune diacre, martyrisé sous les murs de Jérusalem.



TYMPAN DU PORTAIL DU CROISILLON NORD

Sur les contreforts du même croisillon sont sculptés huit petits bas-reliefs pleins de vie et admirablement composés, mais dont la signification exacte demeure assez obscure.

L'ABSIDE ET LA PORTE ROUGE

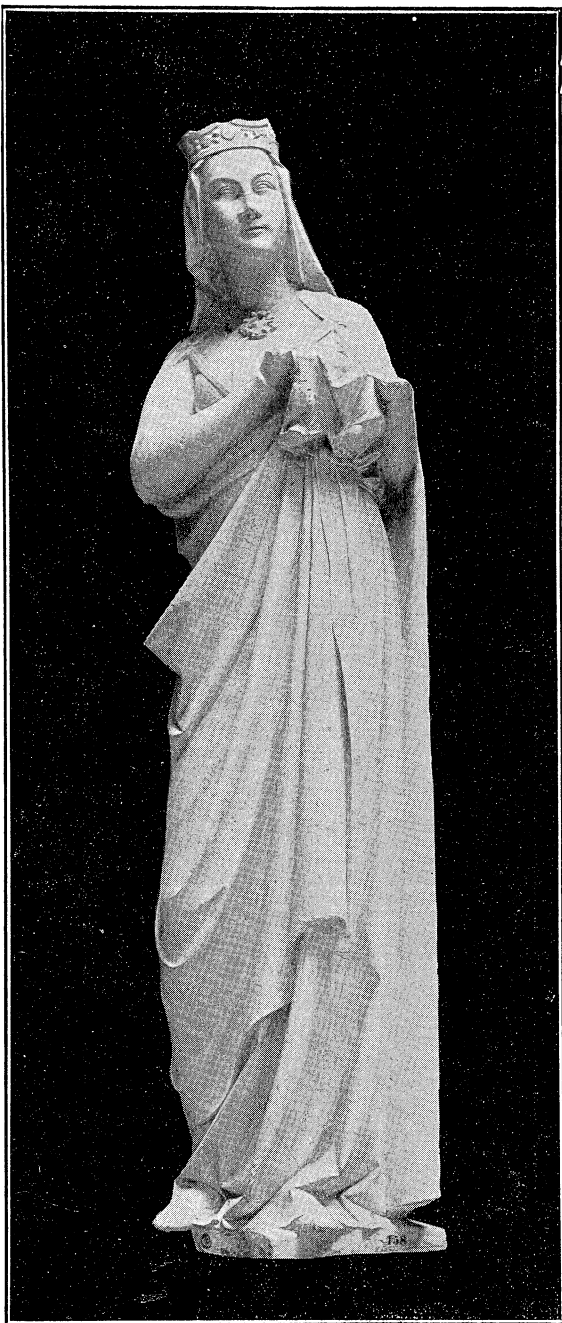
L'abside a la même élévation extérieure que la nef ; mais ses arc-boutants reconstruits par Pierre de Montreuil et Jean Ravy, et escaladant, en une volée de 15 mètres, le déambulatoire et les tribunes, sont uniques au monde.

Au-dessous d'eux, d'autres arcs à double volée renforcent les voûtes des tribunes dans la partie tournante de l'abside.

Toutes les fenêtres, celles des tribunes, comme celles des chapelles sont agrémentées de gâbles ajourés où le décor apparaît plus recherché, et porte nettement les marques du XIV^e siècle.

Et voici, dans la troisième travée du chœur, au nord, une petite porte joliment ouvragée appelée la Porte Rouge.

VIERGE DU CROISILLON NORD



Son tympan représente la Vierge couronnée par un ange et bénie par Jésus, entre Saint Louis d'une part et Marguerite de Provence de l'autre, agenouillés et les mains jointes.

L'unique voussure de la porte est consacrée à la vie sacerdotale de Saint Marcel.

Enfin, toujours du même côté, sept bas-reliefs décorent les murs des chapelles de l'abside, qui sont encore dédiés à la Vierge et qui témoignent de la grande vénération que le XIII^e siècle avait pour Elle.

Les sept tableaux représentent : la Mort de la Vierge ; Son transport au Tombeau ; l'Assomption, le plus beau de tous ; le couronnement de la Vierge ; la Vierge dans le Ciel, parmi les anges ; la Vierge aux pieds de son divin Fils et enfin, le Miracle de Théophile.

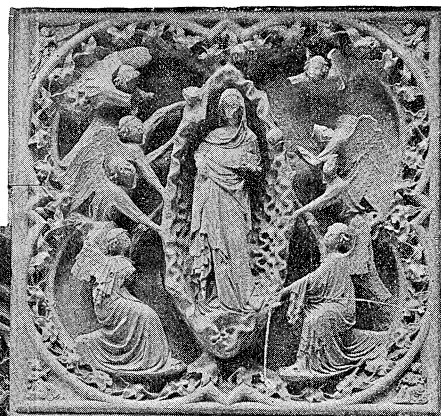
La comparaison de la « Mort de la Vierge » de l'abside avec celle du portail nord de la façade, sculptée cent ans plus tôt, permet d'intéressantes constatations sur l'évolution du style : le bas-relief de l'abside est beaucoup plus expressif et plus vivant. Les personnages ont des attitudes et des physionomies plus naturelles et plus variées. La recherche du détail pittoresque, enfin, commence à se manifester.

De même, ainsi que nous l'avons vu dans les chapelles du chevet, la flore est plus déliée, se rapproche davantage des feuilles et des fleurs réelles.

L'extérieur de Notre-Dame de Paris, quoique conçu dans un esprit et un but différents, ne le cède en rien à l'intérieur.

La beauté, au dehors, émane aussi bien de l'ensemble que de sa moindre gravure. La composition est une merveille d'équilibre et d'harmonie et chacune de ses parties, un modèle d'élégance et de finesse.

Le détail décoratif y joue presque toujours un rôle utile, de même que tout



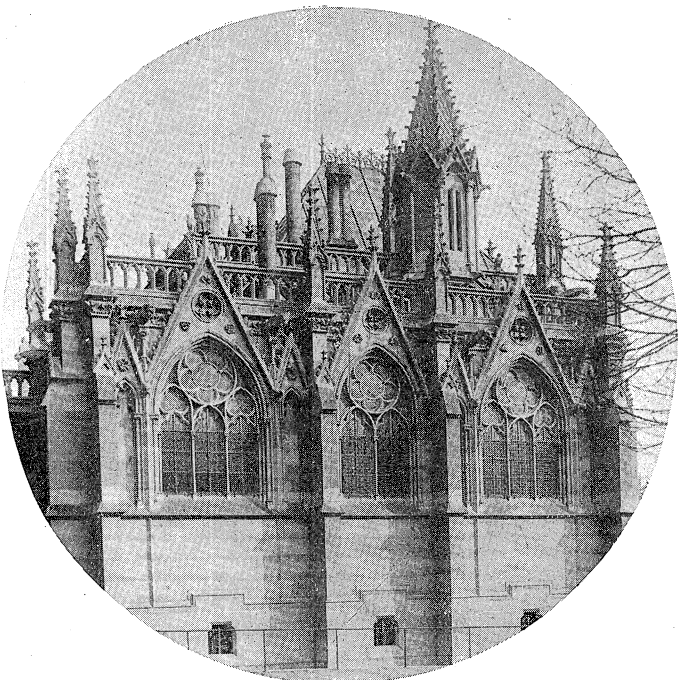
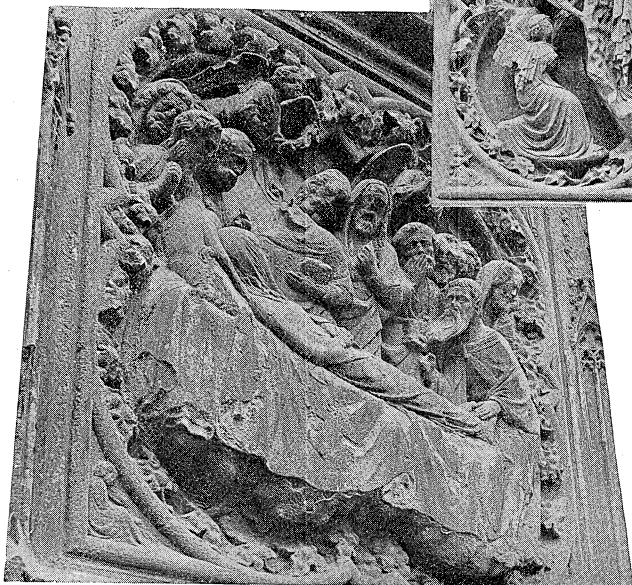
BAS-RELIEFS DE L'ABSIDE.

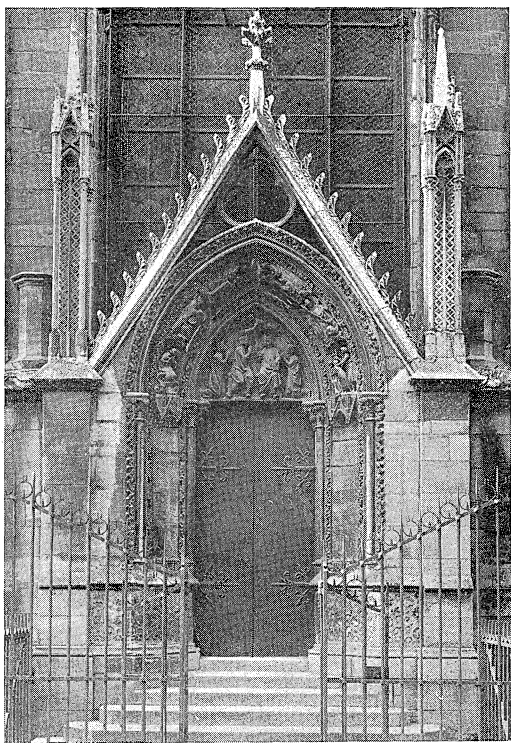
EN HAUT : L'ASSOMPTION.

A GAUCHE : LA MORT DE LA VIERGE

LA SACRISTIE

L'élégante sacristie, qui flanque Notre-Dame au sud, a été construite par Lassus et Viollet-le-Duc. Elle n'a, par conséquent, pas un grand intérêt archéologique, mais elle abrite un trésor d'une grande richesse dont la plupart des pièces ont été exécutées au XIX^e siècle.





LA PORTE-ROUGE

qu'aux arcs-boutants qui, s'ils n'avaient à assumer une charge essentielle, justifieraient leur existence pour le seul plaisir des yeux, tant leur élégante courbe ajoute de grâce à la formidable masse qu'ils soutiennent.

élément de sa structure s'enrichit de statues, de tableaux ou de ciselures splendides : les galeries, les corniches, les balustrades forment des passages précieux pour la surveillance et l'entretien ou dissimulent les gouttières ; les chimères si pittoresques, les tabernacles, les clochetons, les pinacles gracieux affermissent les éléments qu'ils surmontent ; les gargouilles protègent les murs et leurs ornements de l'érosion dévastatrice des eaux de pluie. Jus-

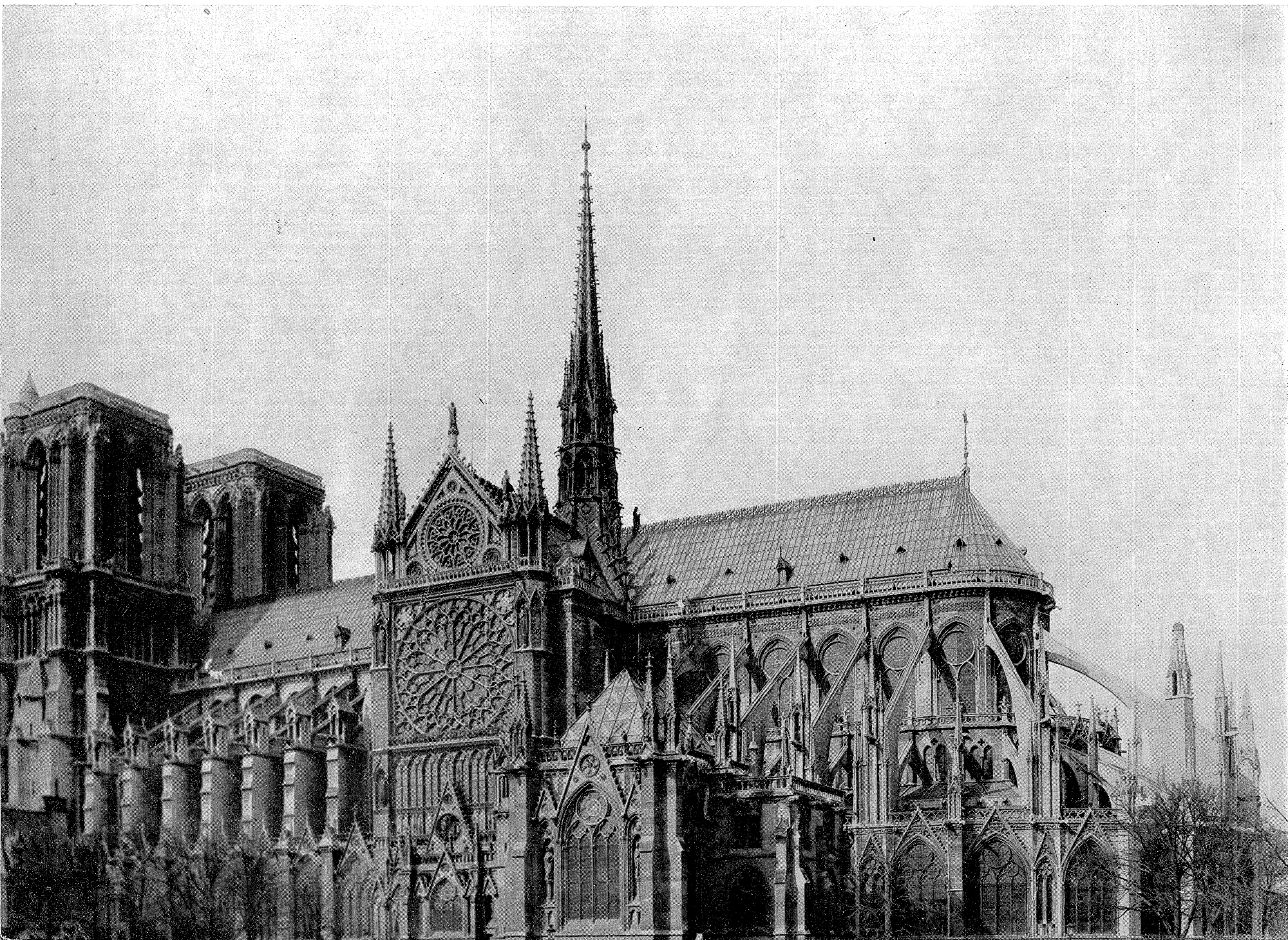
S'il semble que les bas-reliefs des cinq portails, de la Porte-Rouge, de l'abside, ne jouent qu'un rôle décoratif, du moins est-il certain qu'au moyen âge ils remplissaient aussi une éminente mission didactique. C'est qu'avant Gutenberg, il n'y avait, à l'usage du peuple illettré, ni de plus suggestif ni de plus large moyen d'expression de la Loi divine ou de l'Histoire sacrée.

Il fallait, à l'extérieur, frapper l'imagination des foules, il fallait aussi les inciter à la prière et leur en donner la possibilité à l'intérieur. Pour cela, les grands évêques à qui revient la gloire d'avoir inspiré la cyclopéenne entreprise, eurent le concours enthousiaste de tout leur peuple. Transporté par sa ferveur religieuse, chacun y mettait toute son âme : architectes, sculpteurs, ouvriers, réalisaient avec les ressources de leur savoir ou de leur génie la plus vaste église de leur temps, sur les plans grandioses de leur Père spirituel. Et la noblesse de la traduction fut le plus souvent à la mesure de celle du thème.

Si dans l'histoire de l'Art, Notre-Dame de Paris tient une place de premier rang, parce qu'elle est la dernière cathédrale gothique avec tribunes et la première avec arcs-boutants, parce qu'elle s'enrichit de merveilles uniques où l'on suit, à travers tout le XIII^e siècle, les progrès des artistes d'un âge lointain, parce qu'elle est, enfin, une source pure où d'autres créateurs vinrent abondamment puiser leur inspiration, avant cela, elle représente l'éblouissant acte de foi social d'une époque, acte de foi qui demeure comme un témoin vénérable et comme un prestigieux exemple.

Raymond BRASSIÉ.

Photographies Arch. Phot. d'Art et d'Histoire.





N. Y. T.

LE CHRIST-ROI, DU SCULPTEUR SERRAZ, DOMINANT LA VALLÉE DE L'ARVE.

SCOUTS DE FRANCE

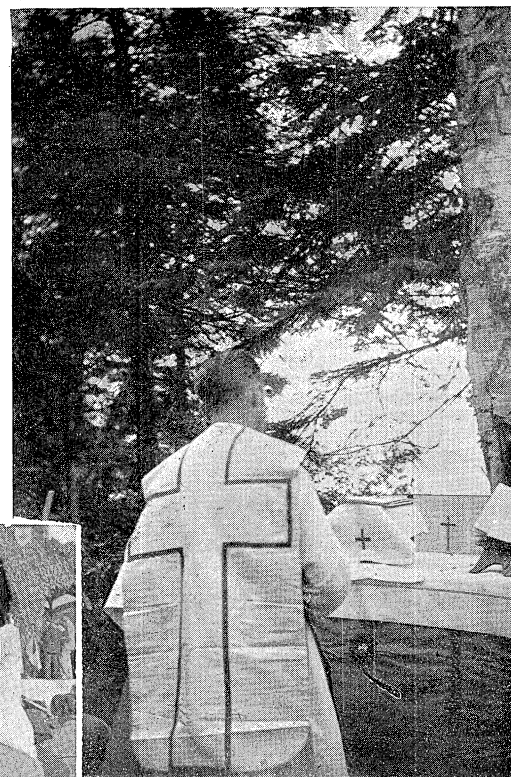
Nul n'ignore que le scoutisme n'est pas une plante de serre chaude et que nos scouts, ces joyeux et hardis garçons que l'on rencontre sur toutes les routes de notre vieux pays, n'hésitent pas non plus à planter leur tente en dehors de France partout où ils peuvent retrouver d'autres garçons du vaste monde que groupe le même idéal de service de Dieu, de vie loyale et pure, de dévouement à leur pays et à leur prochain.

Cette année, une délégation de vingt scouts de France, avec ses chefs et ses aumôniers, participait au titre de la Mission nationale française aux fêtes de Jacques Cartier, destinées à célébrer le quatrième centenaire de la découverte du Canada.

Aux fêtes officielles s'ajoutaient, pour eux, les réceptions de leur frères scouts canadiens à Québec, Trois-Rivières, Montréal.

Ils s'en furent camper avec des guides, de vrais coureurs des bois, dans la vaste forêt canadienne où vit l'orignal, où poussent librement l'érable et la sapinette, forêt grande comme deux fois la Belgique et qui s'étend jusqu'à la baie d'Hudson.

Grand AIR



de ville par le maire, à la cathédrale Saint-Patrick, par le représentant du cardinal.

Là aussi, ils furent à leur manière, avec leur jeunesse et leur foi, de bons ambassadeurs de la

France, de la France chrétienne, de celle dont les étrangers qui nous aiment disent : « Il y a donc encore des catholiques en France. Alors nous pourrions vous aimer sans arrière-pensée. »

Les photos que nous publions ici représentent quelques souvenirs de leur voyage en Nouvelle-France et de leur séjour en forêt canadienne.

Paul Coze.



Ils y vécurent la vie des forestiers, connurent la joie des « portages » sous bois, des lacs traversés en canot, de la cuisine qu'on alimente par sa pêche et sa chasse.

De là, pour se ménager un meilleur contraste, ils descendirent aux Etats-Unis, gagnèrent en trois jours d'auto Boston, Albany, New-York, où ils furent également fêtés par les boy-scouts des Etats-Unis, reçus officiellement à l'Hôtel

MAURICE DENIS

J'AI TOUJOURS eu le désir d'organiser mon travail, ma pensée, ma vie et, comme disait Cézanne, ma « sensation. » Cette pensée de Maurice Denis, tirée des « Nouvelles Théories » (1919) explique la logique de sa vie d'artiste. C'est pitié de la résumer si brièvement.

Le Maurice Denis complet, le plus grand, c'est le peintre religieux. De tout temps, il avait été hanté par le sujet religieux. Au début, il y cherchait plutôt une occasion d'effets ingénieux et captivants. De plus en plus, il va mettre au service de convictions approfondies toutes les ressources de son art patiemment conquises.

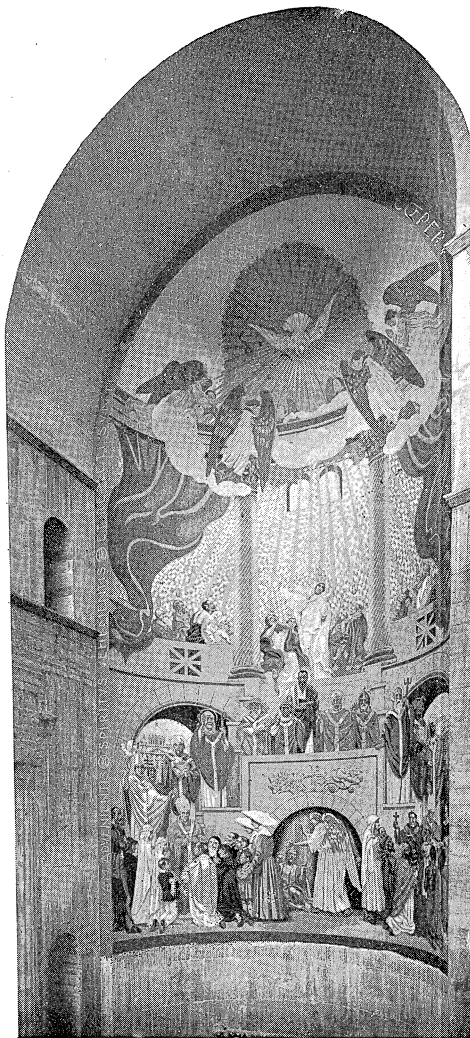
Dans l'église du Vésinet des anges chantent avec une candeur et une pureté délicieuses; le Christ reçoit le coup de lance qui fait s'effondrer Madeleine et se raidir la Vierge.

A Saint-Paul de Genève, la décoration de l'abside montre la barque des apôtres à contre-jour sur une mer lumineuse tandis que dans une mandorle circulaire, saint Paul ravi en extase se jette sur les genoux du Christ où il intercède pour ses frères.

Il dirige la décoration de la Chapelle du Prieuré où se trouve son Chemin de Croix et tour à tour, maître verrier, sculpteur, orfèvre, il imprime à l'œuvre tout entière son unité parfaite.

Après la guerre, il réalise une fondation dont l'idée le poursuivait depuis longtemps. Avec son ami Georges Desvallières, il organise et dirige les « Ateliers d'Art Sacré » qui ont pour but de former des décorateurs et des peintres religieux.

Il orne de fresques l'Église Saint-Louis de Vincennes. La fresque lui permet de déployer pleinement ses qualités de compositeur ample et harmonieux. Mais il serait injuste de passer sous silence les nombreux tableaux représentant l'Annonciation, les Pèlerins d'Emmaüs, la Vierge avec l'Enfant Jésus où revivent le charme et la fraîcheur de l'Angelico. L'Annonciation qui est au Luxem-



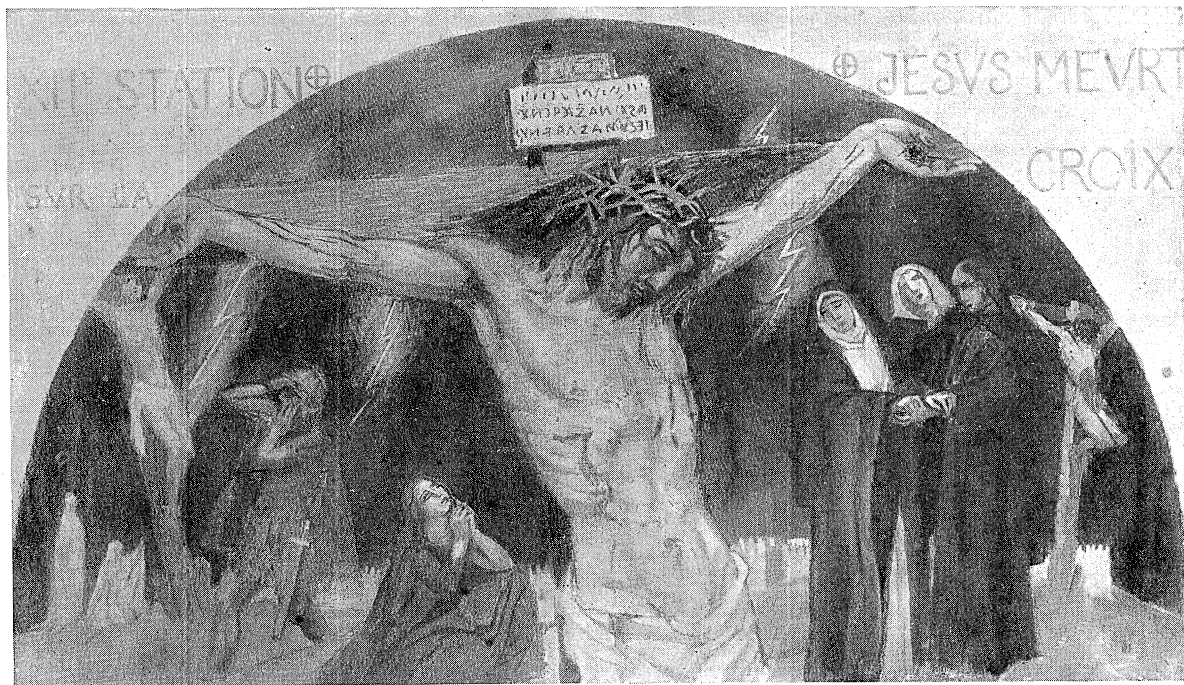
bourg avec les entretiens du Christ et de Marie-Madeleine, détermina chez le public cette surprise et cette réaction qui accompagnent les œuvres destinées à en modifier le goût et à l'orienter dans des directions nouvelles.

Maurice Denis ne dédaigne pas les pompes de la Renaissance et du style baroque. Mais s'il s'en inspire comme dans la décoration de la chapelle absidale de la Vierge à l'Église du Saint-Esprit, sa dernière grande fresque, c'est avec un sens de la mesure, une compréhension des exigences de l'édifice, un amour des accords de tons raffinés et délicats, mais pourtant subordonnés à l'effet d'ensemble qui en font une œuvre moderne et classique à la fois. En bas, c'est le travail du Saint-Esprit dans les âmes, l'évangélisation des nations qui donnent lieu à des harmonies chaudes de carnations et de costumes. Au milieu, sur la plate-forme d'un escalier à double rampe, les docteurs de l'Église président solennellement à cette effusion de l'Esprit. Dans la partie supérieure, sorte de galerie qui symbolise un Cénacle éternel, les Apôtres parmi des colonnes où claquent de grandes draperies rouges au vent de la Pentecôte, reçoivent la manne de l'âme, et la Vierge au centre, baignée dans une atmosphère rose et or, frissonne, torche de neige, sous le souffle ardent.

La touche est large et homogène. Le dessin tire de sa simplification synthétique une fermeté et une élégance éminemment décoratives. Une telle composition, par ses étagements, le nombre de ses personnages, l'ordre et le mouvement qui règnent dans toutes ses parties, rappelle les vastes toiles du Titien et de Véronèse.

Conçue et exécutée dans la joie, son œuvre apporte à nos âmes fatiguées et moroses un avant-goût du bonheur céleste que Dante résumait dans ces deux mots : musique et lumière.

Yves SjöBERG.





NAISSANCE DE
SAINT MARTIN
(Vitrail de Troyes)

J'ESPÈRE
qu'après les
grands nettoya-
ges d'automne,
tout ce temps
de la rentrée
encore, des confitures
et des rangements,
vous entrez mainte-
nant dans la grande
tranquillité de l'ar-
rière-saison. La bonne
chaleur des feux de
bois, et ces clartés
rondes qui tombent
des lampes. »

C'est Henri Pourrat qui m'envoie, de son recoin d'Auvergne, son souhait de paix paysanne pour la Saint-Martin : Saint Martin, on ne sait trop pourquoi, le grand saint des campagnes, comme si la chrétienté rustique avait fait avec lui amitié. Un grand saint, tout vénérable — il y a son bon cœur avec son manteau, il y a sa piété merveilleuse avec son humilité, il y a sa puissance miraculeuse avec le sapin où les païens suspendaient des guirlandes, et qui sous le coup de hache ayant dû normalement tomber sur lui, tomba sur eux de l'autre côté, et d'autres choses; tout vénérable et tout familier pourtant, et s'il n'y avait les tableaux dans nos églises et les vieilles verrières je sais bien que dans mon pays on le verrait plutôt juché sur un âne que sur un beau cheval blanc.

S'il fait beau : « saint Martin fait son foin », me crie ma voisine de sa cour. Mais s'il fait mouillé, Isaïe, son vieux mari, passe la tête par-dessus la barrière et me dit, la hochant avec malice cette tête sentencieuse : « Il n'a peut-être plus besoin de foin, il a peut-être changé son âne pour une auto ». Voilà, ce qui partout s'appelle l'été de la Saint-Martin a ici son explication : c'est le grand saint qui fait ses regains, et chacun sait qu'il y faut du beau temps.

Et puis le grand ami d'Auvergne a parlé de son jardin et je lui répondrai du mien, parce que c'est là un de nos grands sujets d'échanges et nous savons de maison à maison où en sont nos arbres, nos semis, nos plantations, nos nouveautés et jusqu'à nos fantaisies de la cour au verger : eux,

dans leur bourg à figure de petite ville en son centre et de bon village en ses faubourgs; moi, bonne dame en sa petite paroisse campagnarde, qui voit l'heure au clocher, au-dessus de la cour-jardin, quand les arbres sont défeuillés.

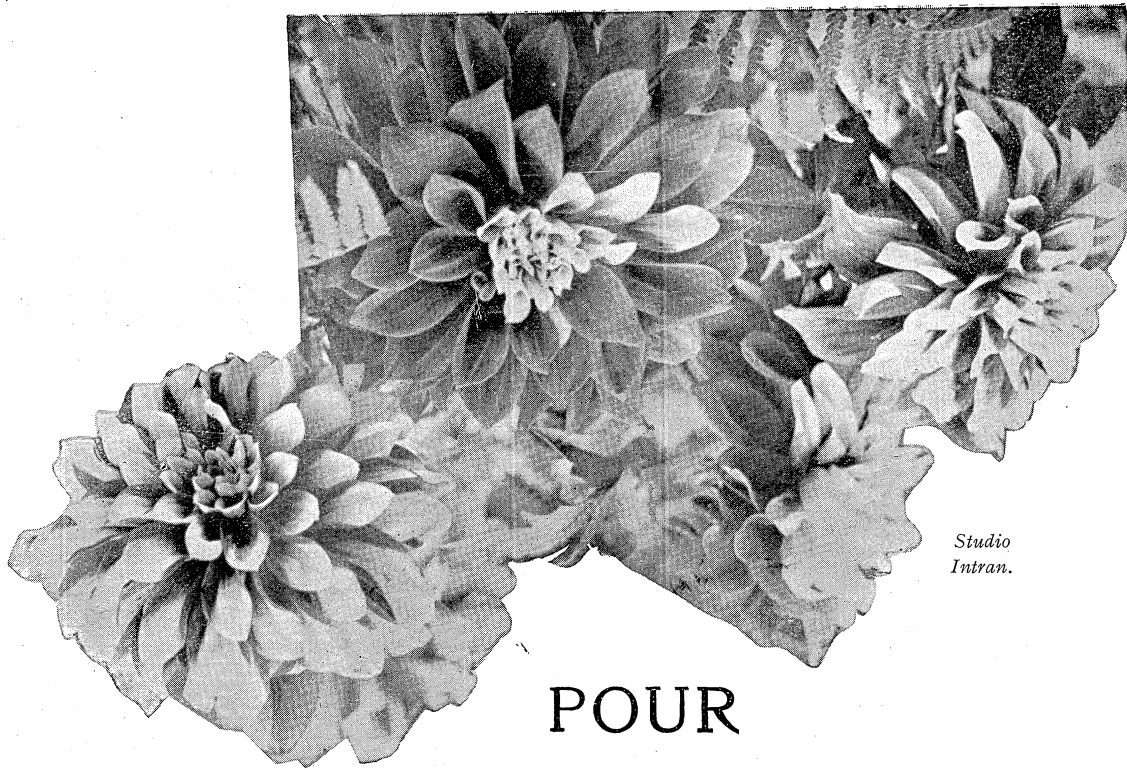
Quoi nous dire de plus proche à chacun et plus rapprochant entre nous, quant a été sous-entendue la vie profonde des maisons, avec les nouvelles d'amitié; quoi nous confier — l'âme en haut tout contre Dieu, le cœur aux amours de la terre dans la mesure où il lui plaît — de plus vivant que ce même vieux goût tout frais pour ce monde naturel, tout près, de l'autre côté de la fenêtre? Oui, notre ami, j'étais, en recevant votre lettre, devant la première flambée de bouleau et de genévrier et,

maintenant, j'écris sous la « clarté ronde » et je ne peux pas m'empêcher d'aller regarder ce monde-là, même dans la nuit tombée, écartant le rideau.

Il fait doux, il fait noir, le quartier de lune un peu étrange tout à l'heure est sous un nuage. Des soucis luisent dans le rayon de ma lampe; tout près, plus près encore — décidément j'ai ouvert ma fenêtre — il y a l'odeur de chrysanthème et de terre mouillée; du silence, le grand silence émouvant des campagnes sitôt toute la vie renfermée dans les maisons, avec les volets « mis » et les portes fermées à clé. Tout le monde est rentré, les portes aussi des maisons des bêtes ont leurs verrous tirés; une petite lumière tremble ci et là, venue des cuisines sans volets. Tout immobile sous le ciel comme pour l'éternité.

Mais voilà un léger vent dans les feuilles restées. Singulier automne de cette année, en ma Champagne où le trop sec été n'avait pas eu sa sève d'août; alors je dirais bien qu'il a défait lentement, lentement, ce qu'avaient fait le printemps, l'été, mais ce ne serait pas tout à fait cela : il a fini plutôt ce que l'été n'avait pu mener à bien; la sève a coulé un mois plus tard dans les tiges et les branches, il n'a pas gelé avant la Toussaint, ces grandes gelées blanches qui font si souvent, ici, l'hiver à la fin de septembre et les dahlias qu'on n'avait pas encore vus se sont mis à donner toutes leurs fleurs pour la Saint-Michel, avec les zinnias, les asters, les reines-marguerites. Et des soucis : tout le jardin en a été, jusqu'à ces derniers jours où j'ai dû planter mes tulipes, comme une coulée de soleil, et les plus beaux de toute l'année. Et presque toutes les feuilles, seulement un peu touchées par les brumes.

Singulier automne, vivant et las à la



Studio
Intran.

POUR LE FOYER

Contée d'Automne



fois parce que c'est son destin de saison. Touchant automne. Dieu nous donne, mes sœurs des champs et des villes, d'aimer les saisons, l'un des plus beaux dons de Sa toute miraculeuse et puissante fantaisie; ces saisons qu'il a faites pour nous, ordonnées et balancées, mais non-pareilles, chacune avec sa façon, chacune avec ses cadeaux, chacune avec sa poésie secrète ou son conseil pour le penchant le plus secret aussi de notre âme. Le don le plus direct peut-être aussi qu'Il nous ait fait, le plus présent parmi les douceurs de la terre.

Accord touchant des saisons avec le plus profond de nous-même, au risque même de trop sentir à de certains moments de façon trop humaine, l'âme en peine de la vieille terre, qui se souvient peut-être du Premier paradis. Je n'ai pu résister à l'appel sentimental du jardin, tout à l'heure; la fenêtre, ce n'était pas assez, j'ai passé le pas de la porte. Plus près des arbres ce n'était plus l'odeur amère des petits chrysanthèmes campagnards, mais celle des choses mourantes contre terre; odeur de feuille tombée, de troncs mouillés, d'une fleur entêtée qu'on ne voit pas, et plus profonde encore auprès du bosquet, et qui fait monter dans l'âme à force de mélancolie le grand désir de bonheur humain.

J'ai passé encore la porte du jardin, je me suis trouvée dans la rue. L'air des champs par un grand espace vide m'est arrivé chargé de celui des bois et d'autres champs et d'autres bois, et tout l'air des solitudes sous le croissant de lune et le regard de Dieu. Il y avait une petite maison. J'ai ouvert la barrière de la cour, j'ai repassé un seuil: c'était une cuisine au sol de terre battue, il n'y en a pourtant plus beaucoup par ici, et un tout petit feu dans un tout petit poêle « à deux

bouchons »; une vieille femme était là, de plus de quatre-vingts ans, perdue à côté du poêle sous le trop grand manteau de la cheminée sans flambées maintenant.

Quel silence encore autour de la vieille toute seule dans sa petite maison toute seule. Quel silence. Il n'y a pas d'horloge, il n'y a pas de grillon. Elle est toute seule tous les jours et toutes les nuits, même quand elle est malade.

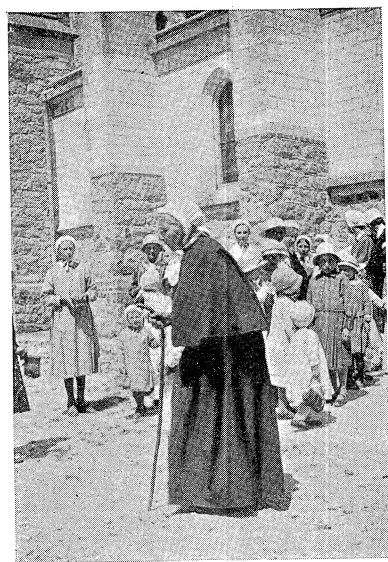
Je murmure: « Pas de compagnie, ce n'est pas beaucoup, et la saison est triste. »

Elle rit: « Vous dites ça (à la vérité je le disais comme une gentillesse, un peu de compassion). Mais elle est quand même belle, puisque c'est le bon Dieu qui l'a faite. Regardez, j'ai coupé mes chrysanthèmes et je les ai mis dans une cruche. Et pour quant à la compagnie, j'en ai autant et quasi plus qu'il ne m'en faut pour tenir dans ma chambre, vous n'avez qu'à voir... » Elle me tendait une Vie des saints. Elle avait en effet belle et nombreuse compagnie, la moitié du Paradis était avec elle dans sa cuisine, et les plus chers à son vieux cœur dévot sous le manteau de bois qui avait abrité sa parenté de la terre.

Alors, je m'en suis retournée ayant plus reçu que donné; alors me voilà de nouveau sous la lampe, ne pouvant plus songer qu'au secret de la vieille femme, bien plus beau encore que celui de la saison.

Parce qu'un jardin, c'est peut-être une des plus belles choses au monde et plus touchantes et un jardin dans l'automne vous ferait ouvrir les bras, et l'âme d'une maison, comme elle devient silencieuse avec le premier feu de bois. Mais la vivante image des réalités dans le cœur d'une vieille femme, c'est tellement encore au-dessus de tout cela, qu'il n'y a plus rien d'autre à penser, plus rien d'autre à conter à un ami, à des amies.

Claude FRANCHET.



notre mode

La chrétienne peut donner l'exemple sur un des plans les plus importants de la vie féminine: on peut être élégante, habillée avec goût, et accepter une mode décente. Nous insistons sur le fait que la plus élémentaire correction (une forme de la charité) va de pair avec ce qu'on appelle le chic. Nous donnerons ici chaque mois, études pratiques ou critiques générales qui faciliteront l'application de ce principe.

FÊTES et réceptions abondent en cette période de fin d'année et il nous faut songer à réaliser quelques jolies robes faciles à porter, qui nous permettront — et c'est un devoir aussi — de contribuer au charme du cadre ambiant par une sobre mais élégante parure.

Car le secret de la véritable élégance est sans aucun doute la sobriété. La mode nous facilite la tâche cette année. Car si elle est assez exubérante, quant aux garnitures, elle demeure simple quant à la ligne générale. Pour une robe d'après-midi, en particulier, le choix du tissu a son importance. Les collections de velours aux nuances chatoyantes, et de velours qui ont paraît-il maintenant perdu toute leur fragilité, les très fins lainages font habillés eux aussi, les crêpes unis mais surtout, grande nouveauté de la saison, les soieries et les lainages même, auxquels sont mêlés quelques fils d'or ou d'argent qui joueront

discrètement sous la lumière et donneront une note précieuse à l'ensemble.

Les formes demeurent — et nous insistons sur ce point — extrêmement simples. Les robes suivent la ligne de la silhouette et n'ont que fort peu d'ampleur, même en bas. Avant tout, des garnitures de lamé, lamé argent encore, mais surtout lamé or, très à la mode cette saison. Mêmes sur des robes habillées, ces garnitures adoptent une certaine allure sportive, cols ronds, hauts poignets, ceintures fermées par une boucle carrée et elles sont réalisées en lamé piqué.

La mode des corsages et des tuniques, plus nouvelle, emporte maints suffrages. Les casques sont souvent exécutés en lamé avec de courtes basques et se portent sur un fourreau long (s'il s'agit d'une robe très habillée) ou plus court pour les après-midi simples. Avec le même fourreau — exécuté en satin noir ou en velours — on pourra également porter les tuniques trois-quarts dont nous parlions plus haut. Celles-ci sont exécutées en général, en crêpe uni blanc ou clair et sont souvent garnies de bandes gansées et piquées qui donnent à ces tuniques beaucoup d'allure.

Voici quelques suggestions que compléteront nos croquis. Puissent-elles permettre à celles qui les suivront d'être élégamment et sobrement parées.

Henriette CHANDET.



QUELQUES



LE COMTE ET LA COMTESSE
DE CHAMBRUN PHOTOGRAPHIÉS
AVEC MGR BORGONCINI-DUCA,
QUI VIENT DE BÉNIR LEUR
UNION.

Keystone.



Photo Henri Manuel.

Le 18 octobre 1934 a été béni, en l'Eglise Saint-Thomas-d'Aquin, le mariage de Mademoiselle Elyane de Gontaut-Biron, fille du Comte Roger de Gontaut-Biron et de la Comtesse, née de Bourbon-Busset, avec le Comte Aymard-Eric de Dampierre, sous-lieutenant au 6^e dragons, fils du Comte Guy de Dampierre, et de la Comtesse née de Gouvion Saint-Cyr.

Les témoins étaient pour la mariée : La Comtesse Jacques de Gontaut-Biron, sa tante, et le Comte de Bourbon-Busset.

Pour le marié : La Marquise de Gouvion Saint-Cyr sa grand-mère, et le Colonel du Périer de Larsan.

Le service d'honneur était assuré par : Mlle Micheline de Gontaut-Biron, Mlles de Dampierre, Mlles de Cossé-Brissac, Mlle d'Ormesson, et Mlle de Gouvion Saint-Cyr.



NYT.

INAUGURATION DU MONUMENT
ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DU CAR-
DINAL CHAROST, « DÉFENSEUR
DE LA CITÉ DE LILLE ».

ÉVÉNEMENTS

Studio-Intran.

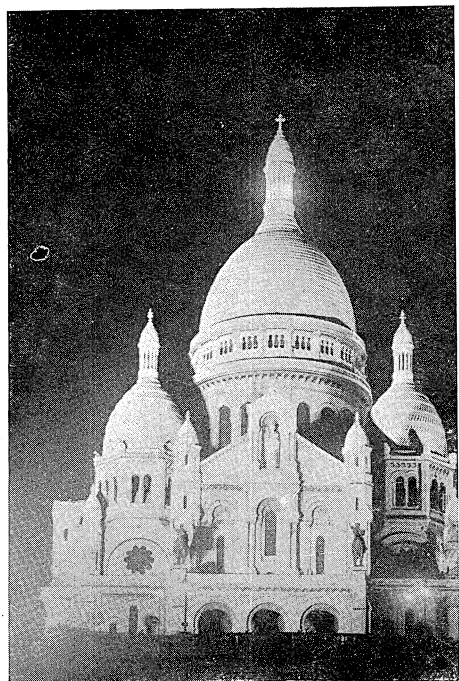


A NOTRE-DAME : LA BÉNÉ-
DICTION DU MONUMENT ÉLEVÉ
A LA MÉMOIRE DU CARDINAL
RICHARD.

LA FOULE AUTOUR DU CER-
CUEIL DU CARDINAL GASPARRI.

Keystone.





Keystone.

LA BÉNÉDICTION
DU CARILLON
ÉLECTRIQUE DU
SACRÉ-CŒUR.

AU PREMIER
PLAN, A DROITE,
MGR MAGLIONE,
NONCE DU PAPE.



Studio Intran.

A TRAVERS LE MOIS



Keystone.

L'HOMMAGE DES MIS-
SIONS CATHOLIQUES AU
MARÉCHAL LYAUTEY,
DANS L'ÉGLISE DES
MISSIONS D'ENGHIEN,
HÉRITAGE DE L'EXPO-
SITION COLONIALE.

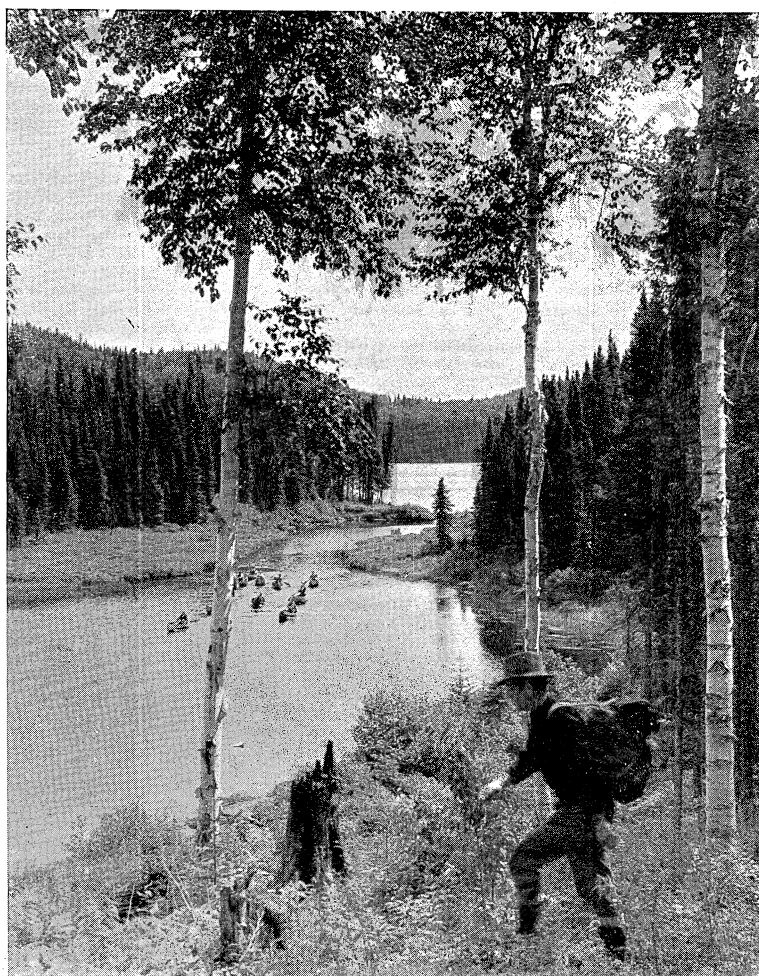


UN PLEIN AIR DU FILM "MARIA CHAPDELAINE"



Keystone.

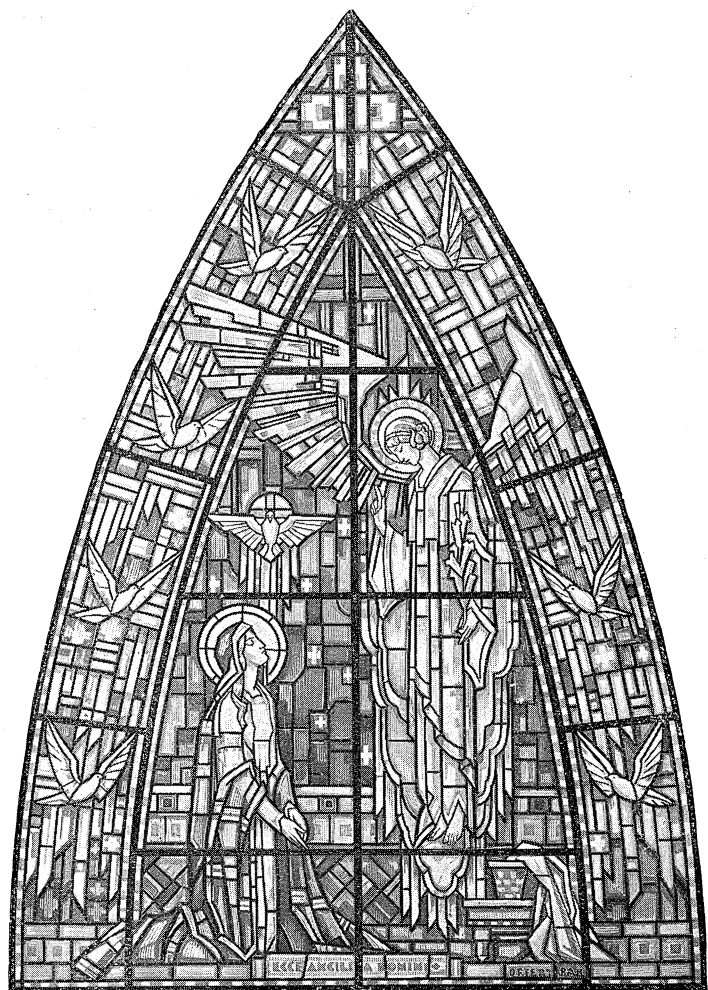
UNE PIEUSE TRADITION
DE MONTAIGU.
LA PROCESSION AUX
CHANDELLES.



Studio Intran.

UNE ATTITUDE
DU CARDINAL VERDIER
A SON RETOUR DU
CONGRÈS EUCHARISTIQUE
DE BUENOS-AYRES.

AUX ATELIERS DES FRÈRES MAUMÉJEAN

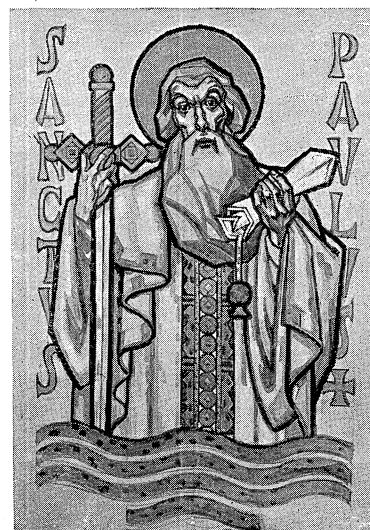


UNE DES VERRIÈRES DE LA CHAPELLE
DU
COLLÈGE DES OISEAUX

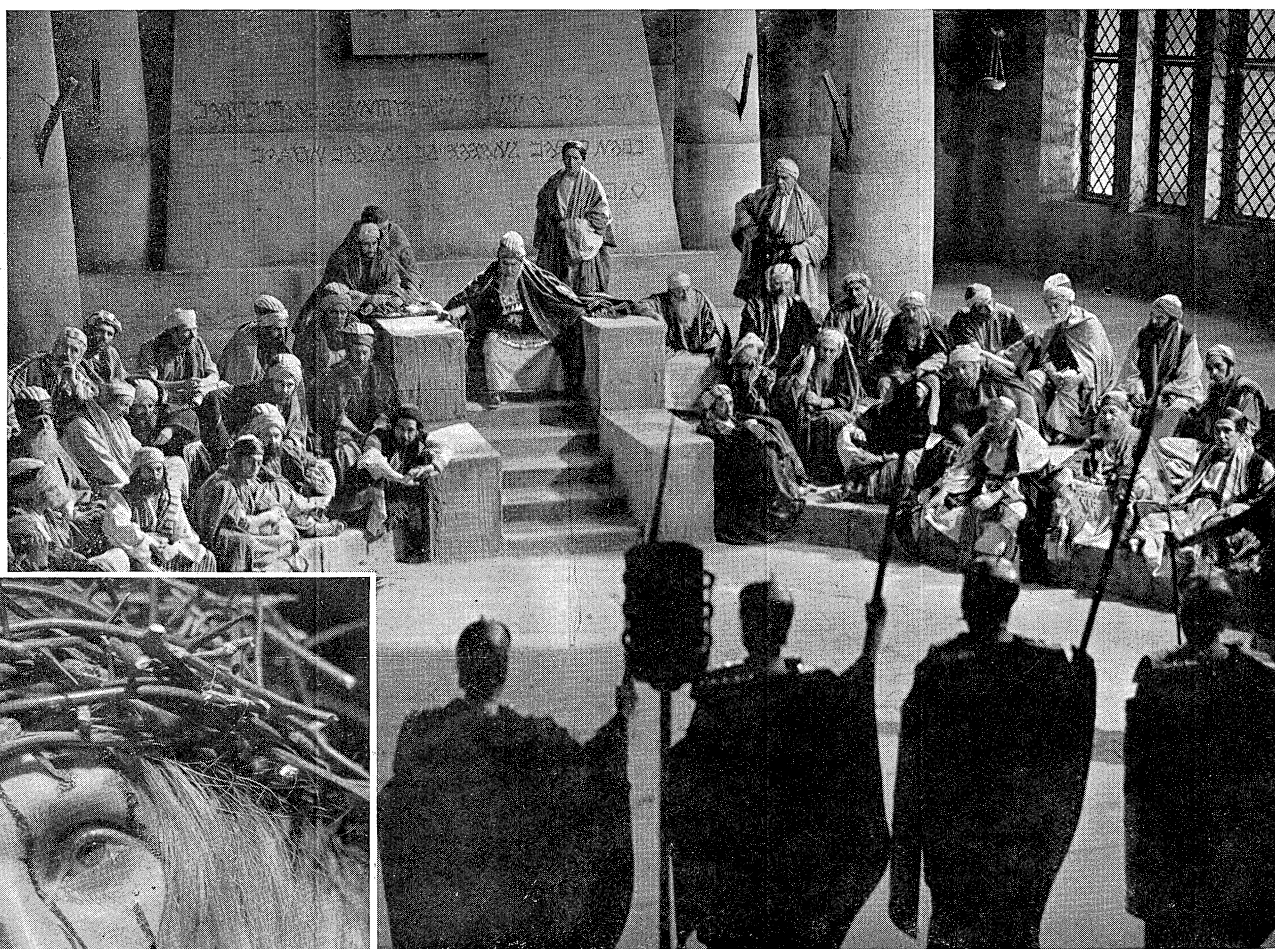
Une innovation de ces artistes mérite l'attention des fervents de l'Art. Leur préoccupation esthétique est de ranimer, à la tombée du jour, la parure décorative des vitraux, afin de supprimer les masses noirâtres des verrières aveuglées par la nuit.

En conjugant les éléments du vitrail et de la mosaïque, Joseph et Charles Mauméjean ont conçu une mise en page présentant des filigranes de ciment, enrobés de mosaïque d'émaux, de verres colorés dans la masse, d'ors, remplaçant la trame des plombs : tous les traits de grisailles sont métallisés d'or, rendant ainsi lisible les moindres détails de la composition qui se présente telle une légende dorée, permettant au vitrail son apport décoratif de jour ou de nuit.

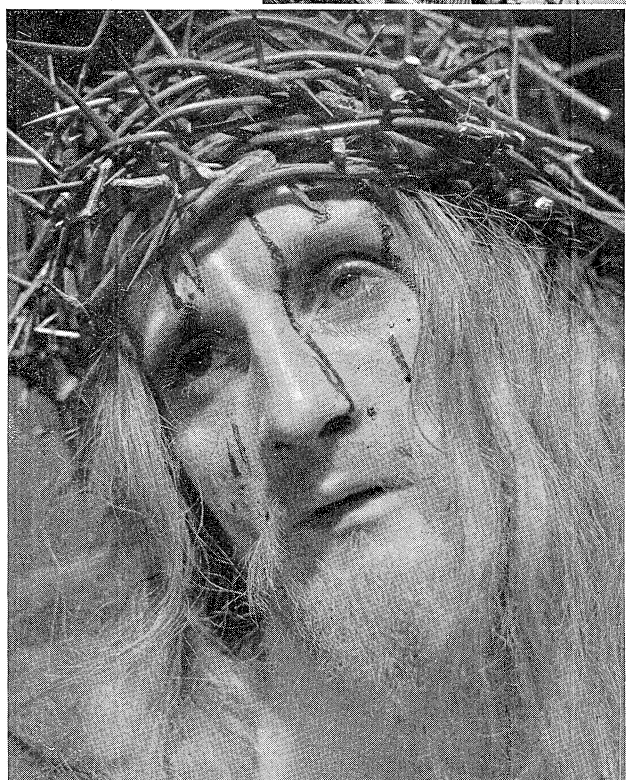
Henri LARREGAIN.



FRAGMENT DES MOSAÏQUES QUI DÉCORENT
LA NOUVELLE ÉGLISE
SAINT-PIERRE DE CHAILLOT



Quatre légionnaires annoncent au Sanhédrin, présidé par le grand Prêtre Caïphe (Charles GRANVAL), la Résurrection du Christ.



GOLGOTHA

UN FILM DE JULIEN DUVIVIER

D'APRÈS LE SCÉNARIO DU CHANOINE REYMOND

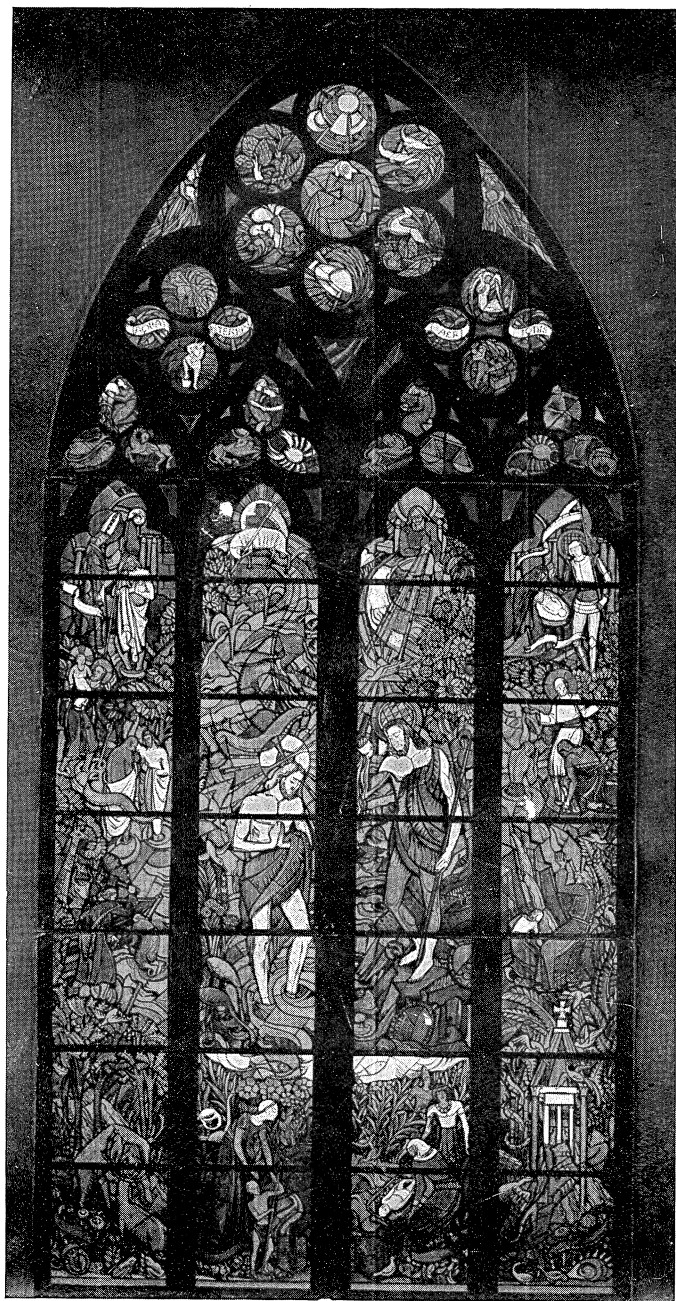
VERRIÈRE

Exécutée par J.-J. GRUBER

POUR LA

BASILIQUE DE SAINT-DENIS

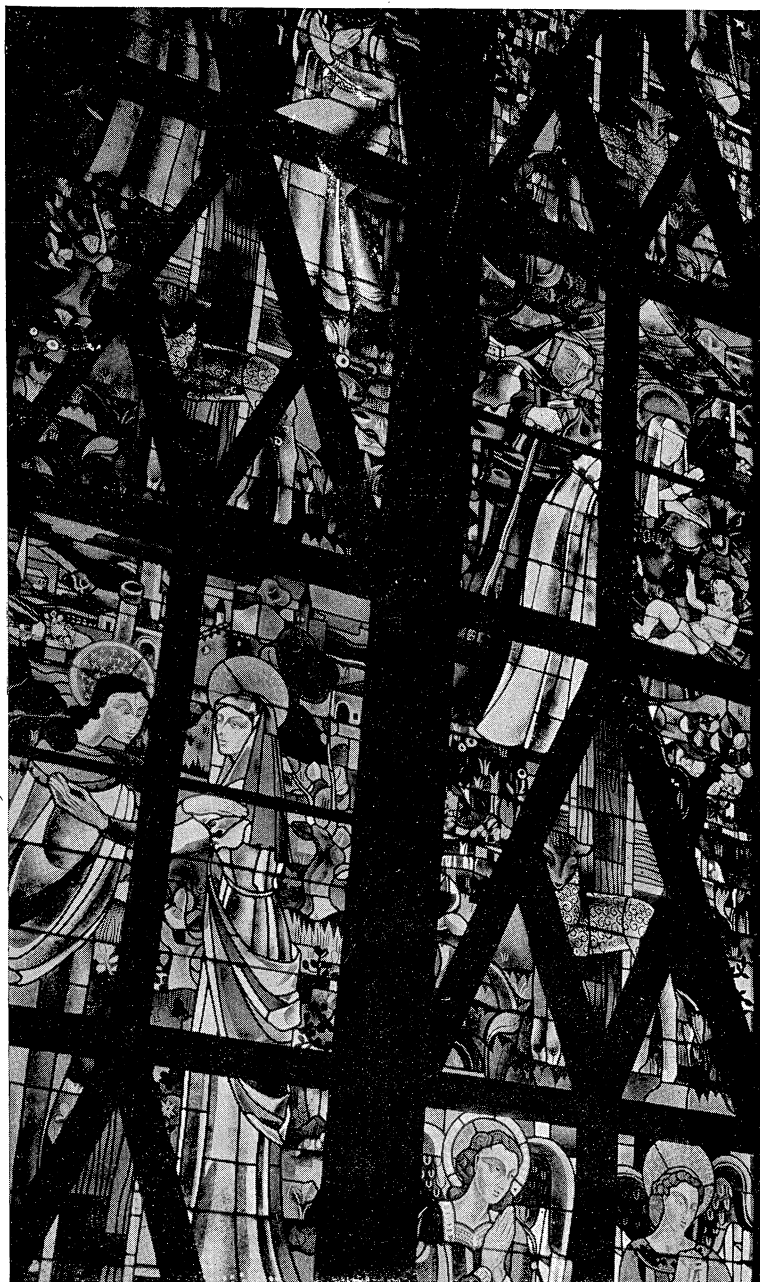
(Monument historique)



M. le duc de Montmorency, le généreux donateur, d'accord avec la Commission des Monuments Historiques, a laissé l'artiste libre d'interpréter, dans un sentiment très audacieux, le thème de l'eau Salvatrice qui convenait à la Chapelle des fonts. Les quatre Fleuves du Paradis rythment la composition et accusent une dominante bleue. Parmi les préfigurations on reconnaît : Moïse sauvé des Eaux, Agar et Ismaël, l'Arche de Noé, Moïse faisant jaillir l'eau du rocher, etc., jusqu'au Baptême de Lagny. Les cerfs altérés rappellent le texte liturgique. La Fontaine de vie reprend un vieux thème chrétien de l'Orient. Suger n'eût pas désavoué cette iconographie basée sur la concordance des Ecritures.

SAINTE AGNÈS D'ALFORT

BRILLAUD DE LAUJARDIÈRE et PUTHOMME, Architectes



UN FRAGMENT DES VITRAUX DE MAX INGRAND

...Et nous aurons précisé le vrai caractère de cette œuvre magistrale, si originalement rattachée à la grande tradition des maîtres verriers du XII^e siècle, en signalant, avec l'emploi exclusif du verre antique d'une magnifique qualité, la suprême honnêteté technique, hautement traditionnelle d'un art qui dédaigne d'avoir recours au soulignement factice obtenu par les plombs et ne doit qu'au jeu franc des taches colorées la vigueur expressive de son dessin.

L'Église Sainte Agnès d'Alfort,
par B. BORDACHAR.
Le 24 juin 1933.

Il est rare de voir une telle surface de vitraux si judicieusement composée et dans laquelle, en dehors du sujet principal, rien n'attire spécialement l'œil à moins d'une volonté spéciale d'analyse.

C'est une œuvre de toute beauté.

R. DE WINNE,
Sainte Agnès d'Alfort, Technique des Travaux,
Septembre 1933.

AU SALON D'AUTOMNE

L'ARTISTE chrétien dispose, plus et mieux que tout autre artiste, de sujets d'inspiration. Si la matière de la foi reste immuable, les émotions devant les mystères de la foi sont infinies. L'artiste peut s'appliquer la parole de saint Paul : « Etant lié, je suis libre. »

A tout seigneur, tout honneur. M. Georges Desvallières qui expose un délicat carton (La onzième station) et un magnifique panneau décoratif (La victoire), n'échappe pas à une certaine éloquence académique, contre laquelle il s'efforce de réagir, un peu en vain. M. Richard Desvallières (Croix de fer forgé, une station du chemin de croix, en fer forgé), artisan autant qu'artiste, exprime sa foi avec une complexe simplicité. Rien de théâtral dans les gouaches de M. Henri Brochet, auteur dramatique. Son saint Jean l'Évangéliste, son saint François d'Assise, sa sainte Germaine de Pibrac, son saint Vincent ressemblent, en leur fraîcheur naïve, aux personnages de ses pièces : on dirait des maquettes de costumes pour le répertoire, charmant et vigoureux à la fois, des « Compagnons de jeux ». De grandes compositions, comme celle de M. Henri de Maistre (La Messe) nous plairaient moins que les aquarelles, un peu apprêtées, semblables à certains poèmes de M. Francis Jammes, qui sont signées par Mme Odette Bourgain (Reine des Vierges, Noli me tangere, L'annonce faite aux bergers, La marche à l'étoile). Les femmes qui exposent dans les salles d'art religieux, sont en nombre imposant : Mme Marie Belmon (La Bénédiction des troupeaux), Mme Lise Felseneld (Adoration des bergers); Mme Alice Hohermann, dont les œuvres (Le Déluge, Le Voyage des Maries de mer) ressemblent à des gravures de missel ancien; Mme Marie-Thérèse Lanoa, dont les cinq stations d'un chemin de Croix en faïence retiennent l'attention; Mme Yvonne-Marie-Geneviève Parvillée, également auteur de Stations de chemin de Croix, mais sous forme de bas-relief en plâtre patiné; Mme Niva Steege, dont la Crucifixion, bizarre, nous étonne plus qu'elle nous touche; Mme Jane Plainemaison (La légende de saint Crépin); Mme Julia Théophylactos (La Vierge au pied de la Croix); Mme Marie-Rose Fouques (sainte Bernadette à Nevers) qui n'oublie pas les leçons de M. Maurice Denis et qui en imite ce que plusieurs ont appelé la gaucherie voulue. Par delà l'œuvre de M. Maurice Denis et grâce à elle, c'est chez les artistes des XIII^e et XIV^e siècles chrétiens que les artistes catholiques tâchent à rechercher des modèles : ainsi M. Alfred Benon, qui a sculpté, en pierre de tuffeau saumurois, une Tête de Christ couronné d'épines; ainsi M. François Decorchemont, dans ses recherches de couleurs pour les vitraux à refaire de la cathédrale de Chartres; ainsi « les vitraux monochromes avec personnages » l'un rouge et l'autre bleu (Christ consolateur, Mariage de la sainte Vierge) dus à la collaboration de M. Pierre Fritel, dessinateur, et Georges Sageot, maître-verrier; ainsi la sculpture de MM. Joël et Jan Martel (Le Christ), œuvre exposée dans une des salles communes; ainsi encore le saint Christophe, de M. Henri Leblanc, qui ne déparerait pas le portail de la cathédrale d'Amiens ou de la cathédrale de Chartres, mais, par contre, jurerait dans une église paroissiale dont MM. Michaud et Faure ont dressé le plan, et d'où le sentiment religieux nous semble, peut-être à tort, aussi absent que d'un établissement de Crédit.

Ainsi, cette année encore, le Salon d'Automne n'a révélé ni un très grand artiste ni une très grande œuvre.

Georges RAEDERS.

RADIO

LA périodicité de notre revue nous empêche de suivre avec la rigueur qui s'impose les programmes des postes d'Etat et des postes privés. Ce n'est pas une critique quotidienne qu'il nous est possible de réaliser, simplement parce que, quand elle paraîtrait, elle serait périmée. Nous essayerons donc de donner dans cette chronique plutôt des idées générales que des comptes rendus.

Au surplus, est-ce tant d'une critique qu'on a besoin dans une revue catholique que de directives? Lorsque nous tournons les boutons de notre poste et qu'il nous faut entendre les chansons nasillardes de Radio X., nous, catholiques, nous sommes heurtés, choqués, par deux sentiments qui s'imposent à nous. Nous constatons d'abord, que la religion et la morale religieuse sont presque toujours reléguées au second plan, et puis que le goût ne caractérise pas toujours — et même pas du tout — les productions musicales qu'on nous envoie pas les airs.

De la tenue nous plairait assez. Car nous ne sommes pas intrinsèques. Nous ne demandons même pas une « Radio-Catho » qui répandrait sur le monde, non seulement des paroles bonnes, mais des paroles et des chants qui soient beaux. Nous ne demandons pas Radio-Catho parce que tout est trop cher pour nous, mais comme nous serions comblés si un poste comme celui-là se montait. Ce serait comme notre revue, sur le plan du son.

Nous lutterons ici pour qu'un jour les catholiques montrent — non, fassent entendre — au monde de quoi ils sont capables. Cela se fera, ne le croyez-vous pas?

H.-R. A.

" Aux Mères des Enfants Voués "

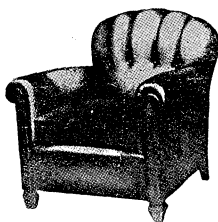
— SPÉCIALITÉ —
DE CHAUSSURES
POUR ENFANTS

Blavier Hautefeuille

8, rue de Clichy, 8
PARIS (9^e)

Tél. Trinité 08-70

R. C. S. 569.951



Désirez-vous un bon
FAUTEUIL
en cuir
véritable?

Adressez-vous à

SOUPLEX

7, Rue de la Fidélité - PARIS (X^e)
(Métro : Gare de l'Est)

LA PLUS IMPORTANTE
FABRIQUE FRANÇAISE

QUI SEUL VEND
SANS INTERMÉDIAIRE

Catalogue franco - Ouvert samedi 1^{re} la journée



COMPAGNIE ANONYME D'ASSURANCES
à Primes Fixes
contre les ACCIDENTS de toute nature
le VOL et RISQUES DIVERS

Fondée en 1881

— CAPITAL SOCIAL —
4 MILLIONS DE FRANCS

— SIÈGE SOCIAL —
48-50, rue de la Victoire, 48-50
PARIS (9^e)

Tél. : Trinité 82-63 à 66

Ad. Tél. : Paxogador-Paris 22

Reg. Com. Seine N° 72.288

HOTEL DE L'UNIVERS ET DU PORTUGAL

10, rue Croix-des-Petits-Champs
PARIS (1^{er}-LOUVRE)

Central 24-41 — Gutenb. 82-16

Adresse télégr. : HOTUNIGAL - PARIS

Le meilleur Hôtel Moyen au
centre de Paris

Tout confort — Ascenseur
Téléph. dans toutes chambres
Restaurant et cave renommés
Prix Modérés

E. LEROY

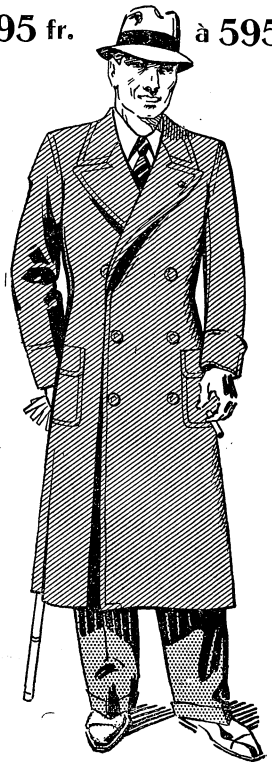
Maison spécialement recommandée

FORSHO

146, Rue de Rivoli, PARIS 1^{er}

Spécialité de Manteaux imperméables

295 fr. à 595 fr.



MANTEAU-SALE
IMPÉNÉTRABLE À L'EAU
PERMÉABLE À L'AIR

COSTUMES VILLE-SPORT
HOMMES et DAMES

CHAPEAUX ECCLÉSIASTIQUES
MAISON MUSSET

22, Rue Saint-Sulpice

SPÉCIALITÉ DE CHAUSSURES
Pèlerines et Vêtements imperméables

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES

E. DELANNOY & Vve Ch. RIF réunis

MASSON & Cie Suc^{rs}

- Fournisseurs Généraux du Clergé -

38, Rue Saint-Sulpice, PARIS (VI^e)

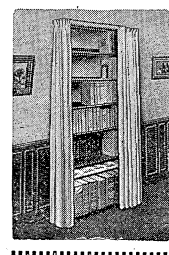
Tél. : Danton 02-54

Vêtements ÉPISCOPAUX et de CHANOINES
Costumes de SUISSES, BEDEAUX, ENFANTS DE CHŒUR

BROSSERIE IVOIRE TABLETTERIE
Articles Religieux - Christs et Croix de Berceaux
Nécessaires de Couture Or et Argent - Manucure
Fumeurs et toutes Boîtes en Creusé.

F. DELAMARRE 2, Rue d'Alexandrie
PARIS - II^e —
FABRICANT Tél. : Louvre 28-78

MAISON ROBLOT Fondée en 1860
Entreprise Générale de Convois et Transports Funèbres
Direction : 6, Rue du Louvre, PARIS - Central 76-40 (4 lignes gr.)
37 BUREAUX DANS PARIS ET LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE
Concessionnaire des principales Villes du Sud et du Sud-Est
et de la Principauté de Monaco.
Corresp. dans toutes les autres Villes de France et à l'Étranger



BIBLIOTHÈQUES
en tubes d'acier

Tablettes métalliques
réglables

Demander Notice 35

LERAT

23, rue des Archives
PARIS (4^e)

DÉCORATION - AMEUBLEMENT
TAPIS - TENTURES - SIÈGES

Tous Travaux pour Eglises

G. THONIER, Tapissier

15, Rue Molière, PARIS Tél. : Rich. 90-59

TAPIS

MOQUETTES - CARPETTES
POINTS NOUÉS
SAVONNERIE

*Tapis et Tapisserie
d'Aubusson*

ÉTABLISSEMENTS

MARCEL COUPÉ

Fournisseur de l'Union Nationale
des Officiers de Réserve

FABRIQUE à BOURGANEUF
(Creuse)

6, rue Thérèse, 6
PARIS (1^{er})

TÉLÉPHONE :
RICHELIEU 68-88

ENTRETIEN - RÉPARATION

MADAME,

Si vous travaillez pour l'Eglise,
pour les Missions, demandez-
nous : dessins, croquis, projets.
Nous sommes tout à votre
disposition.

PRIX TRÈS MODÉRÉS

ALBUMS DE BRODERIE RELIGIEUSE

- N° 1. — Broderies Liturgiques. Pour l'Eglise.
N° 2. — Broderies Liturgiques. Pour l'Officiant.
N° 3. — Ornaments de l'Eglise Rustique.
Prix : 12 fr. 50 chacun.

Demandez-les aux
PUBLICATIONS FRANÇOIS TEDESCO
39, boulevard Raspail, Paris (7^e)



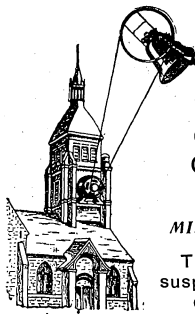
YOGOURT à 0.15 le pot

Se fait chez soi facilement sans feu
ni électricité, ni ferment chimique
avec l'appareil LABANA. Vendu
bon marché. Depuis 75 francs
l'appareil à 4 pots.

Établissements LABANA
43, Boulevard Saint-Martin, PARIS (3^e)
Téléph. : Archives 00.27

FONDERIE DE CLOCHES

DE
BAGNOLET



BOURDONN
CLOCHES
CARILLONS

REFONTE
MISE SUR BILLES

Transformation de
suspension des cloches
dures à sonner

ÉLECTRIFICATION

Devis et visite sur simple
demande sans engagement.
Nombreuses références de 1^{er} ordre.

ARMAND BLANCHET

Ingénieur E. C. P.
237, rue Saint-Martin — PARIS (III^e)

NOËL ET NOUVELLE ANNÉE

approchent. Seront appréciés
les cadeaux choisis chez :

Denise Argence

Bottier pour
Dames et Messieurs
Sacs - Ceintures
Bas de Soie

Fournisseur de
MM. les Officiers de Réserve
10, Rue des Pyramides - Paris
Opéra 51-98

Quelques Disques Religieux

enregistrés par

Columbia



CHANT

- Minuit chrétiens (Adam) } L F X 275
Agnus Dei (Bizet) }
par Georges THILL, ténor de l'Opéra.
Panis Angelicus (Franck) }
Ave verum corpus (Chausson) } B F X 2
par André D'ARKOR, de la Monnaie de Bruxelles.
Ave Maria (Gounod) }
Ave Maria (Schubert) } D F 251
par Jane LAVAL, soprano de l'Opéra.

CHŒURS

- Louez le Dieu puissant ! (Bach) }
Tristis est anima mea (Crocé) } D 19.133
par la Maîtrise de la Prima-
tiale de Lyon.
La Passion selon saint Jean (Bach) } D 15.015
en quatre parties par les }
Chœurs du Conservatoire }
Royal de Bruxelles. } D 15.016
Benedictus de la Messe du Pape Marcel (Palestrina) } DFX 180
Noël bressan, par les Chan- }
teurs de Lyon (Dir. L. Vietti)

ORGUE

- Toccata (Boëllmann) } D 11.026
Toccata (Gigout) }
Toccata et fugue en ré mineur, en deux part. (Bach) } D 11.051
Marche funèbre (Chopin) }
en deux parties par Édouard }
COMMETTE, organiste de la }
Primatiale de Lyon. } D 11.077

PRIMA • DUCRETET • L. M. T. • SONORA • ERWA

ACHETEZ
un poste de marque
chez
LE GRAND
SPÉCIALISTE
DE LA
RADIO

C'est acheter aux meilleures conditions
avec le maximum de garantie !

BON A DÉCOUPER

Veuillez m'envoyer franco votre Catalogue
illustré 1935 :
POSTES
PIÈCES DÉTACHÉES
PHOTO

Rayer les catalogues qui ne vous intéressent pas.

Nom.....

Adresse.....

De la part des
"ÉGLISES DE FRANCE"



EXPÉDITIONS SOIGNÉES PROVINCE • MAGASINS OUVERTS TOUS LES DIMANCHES MATIN

Le Foyer Rustique - L^{rs} Cohen & ses fils
 14 Impasse de la Loi - PARIS 20^e
 tous les genres de
Meubles Rustiques
 tables
 à
 tirettes,
 Sièges
 téléph.
 Rog.
 25-42



Une remise spéciale de 20 % sera accordée à tous les Clients porteurs d'un exemplaire de "Les Eglises de France" pour fourniture de tous articles d'ameublement, tapisserie, lustrerie, rustiques et religieux.

FABRIQUE FRANÇAISE DE SOULAT
 BIJOUTERIE - JOAILLERIE - HORLOGERIE

103, RUE DU TEMPLE — PARIS

ARCHIVES 07-29



La Fabrique **SOULAT** consent aux lecteurs se recommandant des Eglises de France, l'avantage de ses **PRIX de GROS**. Choix très important de tous articles : Bagues, Solitaires, Broches, Barrettes, Bracelets, Pendants d'oreilles, Pendentifs, Montres, Colliers, Médailles, Orfèvrerie, Cadeaux de Mariages. Dessins et envois de choix sur demande.

EXPOSITION COLONIALE 1931 (Palais des Industries de Luxe) **MÉDAILLE D'OR**

PARIS DESCENDEZ SUR LA RIVE GAUCHE

△
 CONFORT PARFAIT
 BONNE CUISINE
 EXCELLENTE CAVE
 PRIX D'ACTUALITÉ

LUTETIA

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE LUTETIAHOTEL-PARIS-80 - RÉPUTATION MONDIALE

PENSION DE FAMILLE BRICOUT
 92, Rue du Cherche-Midi, PARIS
 (A côté des Missions des Lazaristes et des Filles de la Charité)
 JARDIN DU LUXEMBOURG A PROXIMITÉ
 Chambres meublées - Tout confort Littré 05-37

MAISON SPÉCIALE POUR LA VUE
 EXÉCUTION DE TOUTE PRESCRIPTION MÉDICALE
M^{re} MARGAILLAN — Anciennement BOUZENDROFFER
 OPTICIEN-LUNETIER-FABRICANT
 130, rue du Bac, PARIS (7^e) Tél. Littré 97-15
 Envoi en Province et à l'Étranger - Catalogue sur demande

EMBALLAGES - : - EXPÉDITIONS
 Transports internationaux - Fret - Garde-meubles
E. BILLIARD 16, Rue St-Simon PARIS-VII^e
 TÉLÉPHONE : LITTRÉ 99-31
 Fournisseur du Ministère des Affaires Étrangères

A. REVET Maître-Ivoireur — Sculpteur —
 2, Rue de Franche-Comté, PARIS (III^e)
 Métro : République ou Temple — Tél. : Archives 50-05
CHRISTS et VIERGES en ivoire véritable
 exécutés dans ses ateliers par lui-même, ses artisans et par **A. Baudry** (1^{er} ouvrier de France, conc. 1933).

LIBRAIRIE H. LE SOUDIER
 174-176, Boul. Saint-Germain, PARIS (VI^e)
 Publications en Langues étrangères
 IMPORTATION - EXPORTATION

BORRIES
 FLEURISTE-DÉCORATEUR
 179, Boulevard Saint-Germain
 Tél. : LITTRÉ 52-37 PARIS (VII^e)
 TRANSMISSION DE FLEURS A L'ÉTRANGER

RAMLOT
 le plus grand spécialiste du
 VÊTEMENT ÉPISCOPAL
 27 bis, Boulev. Raspail, PARIS (7^e)

CHAUSSURES sur MESURE 275 Fr.
 (1^{er} prix)
DIVA BOTTIER
 9, Rue du Général-Lanrezac - PARIS (17^e)
 (Angle Av. Mac-Mahon) Tél. Étoile 53-09

ADMINISTRATION SPÉCIALE DE
 FUNÉRAILLES ET TRANSPORTS FUNÉBRES
Mon HENRI DE BORNIOU fondée en 1820
 ÉVITE TOUTE DÉMARCHE AUX FAMILLES
 Direction : 70, Rue des Saints-Pères
 Téléphone : LITTRÉ 47-20

Au LYS de PAQUES 35-45, Rue de Sèvres PARIS (6^e)
 LES PLUS BELLES FLEURS D'ÉGLISES
 Modèles lumineux Electriques - Vases - Statues - Objets de Piété - Catal. fco

D. MANCEAU SCULPTEUR
 SUR IVOIRE
 119, rue du Temple, Paris (3^e) Turbigo 74-53
 Christes et Vierges en ivoire sculpté genre ancien et moderne
 FANTAISIE ARTISTIQUE
 Choix de cadeaux pour naissance, baptême, première communion, mariage, anniversaire.

Pour les Fêtes de
NOËL et du NOUVEL AN

Achetez
TRUFFES
 ET
FOIES GRAS

aux cours les plus bas
 qui aient jamais été
 pratiqués

PRIX SPÉCIAUX
 pour les lecteurs et abonnés
 de la Revue
LES ÉGLISES DE FRANCE

HENRAS . CAHORS
 Maison centenaire



A. ANTOINE

L. LAUSSEL, Succ^r

Tél. Gobelins 06-40 (2 lignes groupées)

8 et 10, rue Auguste-Lançon, PARIS (13^e)

Tél. Gobelins 06-40 (2 lignes groupées)

FOURNISSEUR DE NOMBREUSES ÉGLISES
 DE PARIS ET DE BANLIEUE
 ECCLÉSIASTIQUES ET ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX

SE RECOMMANDE POUR LA **QUALITÉ**
 ET LES **PRIX** DE SES **CHARBONS**

MAISON FONDÉE EN 1895



STATUE MONUMENTALE
DU CHRIST-ROI, ÉLEVÉE
FACE AU MONT-BLANC,
PAR GEORGES SERRAZ

COULÉE SUR PLACE EN BÉTON
DE GRANIT, ELLE MESURE
22 MÈTRES. LES PARTIES
VIVANTES ONT ÉTÉ MODELÉES
DANS LES ATELIERS D'ART
DE GEORGES SERRAZ, 81, RUE
VERCINGÉTORIX, PARIS - 14^e.